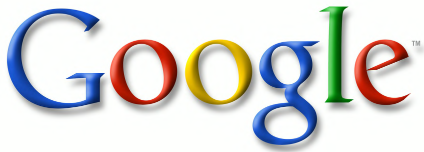






Les Provinces Françaises

L'AUVERGNE

LES PROVINCES FRANÇAISES

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

de

M. HENRY MARCEL

Administrateur de la Bibliothèque Nationale.
Ancien directeur des Beaux-Arts.

PARU :

LA TOURAINE, par Henri GUERLIN, 1 vol. avec 109 gravures et une carte.

EN PRÉPARATION :

LA BOURGOGNE, par Joseph CALMETTE, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon et Henri DROUOT. 1 vol. illustré.

LA BRETAGNE, par Anatole LE BRAZ, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes. 1 vol. illustré.

ANTHOLOGIES ILLUSTRÉES

Les Provinces Françaises

L'AUVERGNE

CHOIX DE TEXTES PRÉCÉDÉS D'UNE ÉTUDE

PAR

LOUIS BRÉHIER
Professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

Ouvrage illustré de 123 Gravures et une Carte.

PARIS
LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR
6, RUE DE TOURNON, 6

1912

[redacted]



Photo Neurdein.

Panorama pris du sommet du puy de Dôme.

ÉTUDE

Étendue ancienne. — L'ancienne province d'Auvergne comprenait avant 1789 les départements actuels du Puy-de-Dôme et du Cantal; elle englobait en outre, au nord les territoires d'Ébreuil, de Saint-Pourçain et de Cusset, aujourd'hui dans l'Allier, au sud Auzon, Brioude, la Chaise-Dieu, Langeac qui font partie de la Haute-Loire. Mais la généralité de Riom qui correspondait à l'Auvergne avait été démembrée sous Louis XIII, grâce à l'influence du maréchal d'Effiat qui lui avait fait enlever 80 paroisses (dont Ébreuil, Aigueperse, Pionsat, Cusset, Saint-Pourçain) pour former l'élection de Gannat, rattachée à la généralité de Moulins.

Ainsi, vers le nord, les limites étaient indécises entre l'Auvergne et le Bourbonnais, (avant le XIVe siècle le diocèse de Clermont comprenait l'abbaye de Souvigny et s'avançait jusqu'à Moulins). A l'est, au contraire, les monts du Forez et les Bois Noirs formaient une fron-

tière naturelle du côté du Lyonnais. Au sud, l'Auvergne n'était séparée du Velay et du Gévaudan que par une ligne conventionnelle, puis la frontière suivait à peu près la vallée de la Truyère, englo-



L'Auvergne en 1575.

D'après Belleforest, Cosmographie universelle.

bant sur la rive gauche une partie de l'Aubrac, et enfin la vallée du Lot qui formait la limite du Quercy. A l'ouest, en face du Limousin, les hautes terres du Cantal et du Mont Dore étaient une borne naturelle, tandis qu'au nord-ouest le pays de Combrailles était divisé entre l'Auvergne et la Marche.

On distinguait déjà avant la Révolution la Haute-Auvergne (dépar-

tement actuel du Cantal) et la Basse-Auvergne (élections de Clermont, Riom, Issoire et Brioude), d'un côté les hautes terres les plus difficiles à atteindre, de l'autre la plaine fertile avec sa ceinture de montagnes plus facilement accessibles.

Situation géographique. — Ainsi l'Auvergne forme comme la clef de voûte du Massif Central ; elle est en quelque sorte le donjon, le réduit suprême de cette forteresse naturelle et, grâce à sa position centrale, par suite du rayonnement de ses cours d'eau, elle commande les principales routes de l'intérieur de la France. Vers l'est, la vallée du Rhône est accessible par la dépression de Noirétable que continuent les vallées de la Loire, du Furens et du Gier ; les Cévennes forment ensuite un rempart continu, qu'on peut cependant franchir par quelques cols élevés qui permettent de passer des vallées de la Loire et de l'Allier dans celles du Chassezac et de l'Ardèche. Au sud-ouest et à l'ouest, au contraire, les rivières descendent par des pentes plus douces vers les plaines de la Garonne ou du Poitou. Enfin, la dépression de la Limagne est une véritable brèche qui ouvre largement le pays aux influences du nord.

Mais si, grâce à sa situation centrale, l'Auvergne possède des débouchés vers toutes les régions françaises, elle n'en est pas moins à l'écart des grandes voies naturelles, qui la contournent sans la traverser. Sauf du côté du nord, des massifs montagneux l'entourent comme d'une ceinture de forteresses naturelles ; elle forme donc au milieu de la France un monde à part et c'est ce qui explique que par l'aspect de son sol aussi bien que par le caractère des populations qui se sont développées dans ce milieu géographique, l'Auvergne constitue une des régions les plus curieuses et les plus originales de notre pays.

I. — LE SOL

Formation du sol auvergnat. — Le sol auvergnat peut passer pour une des régions les plus anciennes du territoire français, puisqu'il émergeait à l'époque primaire, alors que les mers couvraient encore les plaines. Son soubassement est donc entièrement constitué par

les schistes cristallins (gneiss et micaschistes) que traversent des épanchements de granite et de granulite. Les modifications nombreuses éprouvées au cours des âges par ce noyau primitif forment un des chapitres les plus émouvants de l'histoire orogénique du sol français. A la fin des temps primaires, l'Auvergne n'est qu'un fragment de la grande chaîne hercynienne qui se relie, d'un côté aux



Photo Neurdein.

Le matin. Bruyères en fleurs (paysage auvergnat), par Didier-Pouget.

Vosges et à la Forêt Noire, de l'autre aux massifs de Bretagne et de Cornouailles. Alors, sous l'influence des agents atmosphériques, ces montagnes, dont l'altitude égalait peut-être celle des Alpes, se désagrégèrent et des torrents entraînèrent leurs débris, mêlés aux détritus de leur riche végétation tropicale, dans les dépressions lacustres ou les lagunes qui forment aujourd'hui les bassins houillers, échelonnés sur une ligne presque continue entre Commentry et Decazeville. A la fin de l'époque secondaire l'érosion avait accompli son œuvre ; rabotées par les éléments, usées par les mers jurassiques, les montagnes d'Auvergne ne présentaient plus que des contours larges et arrondis, analogues à ceux du Limousin ; leur histoire semblait terminée : elle commençait à peine.

Pendant l'ère tertiaire, de vastes lagunes qui communiquaient avec le bassin de Paris se formèrent, à l'époque oligocène, dans les parties déprimées du Massif Central : on retrouve dans les plaines de la Limagne, d'Ambert, d'Aurillac, etc..., les dépôts sédimentaires de cette période, sables, argiles, marnes et calcaires, dont les fossiles révèlent une flore et une faune des plus variées, des marsupiaux et des rhinocéros à côté de nos ruminants actuels, des palmiers et des bananiers mélangés aux lauriers roses et chênes verts. Puis. à l'époque miocène, les poussées formidables qui amenèrent la formation des Alpes eurent pour résultat le soulèvement de la chaîne du Forez et la production de grandes cassures ou failles, le long desquelles s'ouvrirent des cheminées volcaniques. Ce fut à cette époque que s'épanchèrent les basaltes, puis les trachytes et les phonolites du Cantal et des volcans disséminés dans la Limagne. Pendant la période pliocène, il se produisit une concentration de l'activité volcanique : c'est l'époque des éruptions du Mont Dore ; à ce moment le Cantal forme un seul volcan, dont les déjections édifient au-dessus du socle cristallin un massif grandiose de 80 kilomètres de diamètre ; plusieurs volcans de la Limagne et du Livradois, ainsi que les volcans domitiques de la chaîne des Puys, datent de cette période.

Puis, après bien des alternatives de tranquillité et d'agitation, l'activité volcanique cessa. D'immenses glaciers recouvrirent les montagnes et commencèrent l'œuvre de destruction, continuée après le recul des glaces par l'érosion torrentielle. Alors commença le démantèlement qui a donné au Cantal et au Mont Dore leur aspect actuel : les sommets des cônes volcaniques furent déchiquetés et de profondes vallées entaillèrent les flancs des massifs. Cependant, au début de la période quaternaire, de nouvelles fractures de l'écorce terrestre amenèrent le réveil de l'activité volcanique. Le long de la lagune d'eau saumâtre que formait alors la Limagne, surgirent les cent bouches éruptives de la chaîne des Puys, alignés du nord au sud sur 50 kilomètres ; d'autres volcans s'ouvrirent aussi le long de la vallée de la Sioule (petite chaîne des Puys) et sur les flancs du Mont Dore. Les laves et les projections de cendres ou de scories s'épanchèrent sur les plateaux cristallins, comblèrent les vallées et se

répandirent au loin dans la Limagne. On suppose que les hommes ont pu être témoins de ces dernières éruptions, qui furent suivies d'une nouvelle invasion glaciaire. L'érosion recommença alors son œuvre et recouvrit la Limagne de la couche d'alluvions, dont les éléments volcaniques ont produit un sol d'une fertilité merveilleuse.



Photo Neurdein.

Thiers. — Route du bout du monde.

L'activité souterraine de la terre auvergnate n'a fait d'ailleurs que se ralentir, sans cesser entièrement : on peut en observer encore aujourd'hui les manifestations dans les sources thermales échelonnées le long des anciennes failles, ainsi que dans les nombreux dégagements d'acide carbonique ou *mofettes*. Enfin, un sondage à 1 200 mètres a permis de constater que la température du sous-sol de la Limagne était deux fois et demie plus élevée, à niveau égal, que dans le reste de la France.

Variété du paysage auvergnat. — Il n'est pas étonnant qu'après avoir subi de pareilles convulsions, le sol auvergnat ait conservé une structure complexe et tourmentée. L'Auvergne est en effet la terre des contrastes, et le voyageur qui la traverse voit défiler sous



Photo J. Laude.

Vallée de Ceyrat.

ses yeux vingt paysages différents : ici des amoncellements pittoresques de granit, au milieu de landes ou de maigres cultures, font songer à la Bretagne ; là, des arbres fruitiers, parmi les herbages, rappellent la plantureuse Normandie ; le Marais, avec la platitude de son sol et la monotonie de ses cultures industrielles, interrompues par des cheminées d'usines, n'est pas loin de ressembler à la Flandre. L'Auvergne connaît aussi les coteaux chargés de vignes

auxquels succèdent brusquement des châtaigneraies semblables à celles du Limousin. Elle a de riches terres à blé dignes de la Beauce, de fraîches vallées granitiques égayées par le murmure des torrents et des cluses profondes où les rivières semblent se perdre entre des murailles de rochers. Le Mont Dore, avec ses lacs romantiques, le Cantal avec ses hauts pâturages et ses immenses forêts de sapins, donnent l'illusion de la haute montagne. Enfin, la région la plus originale de l'Auvergne est peut-être le plateau presque désertique sur lequel se dressent, comme en un paysage lunaire, les cratères, si bien conservés que leur incendie semble être éteint d'hier.

Divisions naturelles. — Considérée dans son ensemble, l'Auvergne comprend trois grandes régions naturelles : 1° les massifs volcaniques et leur socle cristallin ; 2° les plaines de la Limagne ; 3° le Livradois et le versant occidental du Forez.

1. *Massifs volcaniques.* — Les massifs volcaniques se succèdent du sud-ouest au nord-est, étagés sur le plateau cristallin qui se dresse au-dessus de la Limagne. Le plus méridional est le Cantal ; bien que l'érosion en ait fait un « Etna découronné », son relief conserve encore une symétrie et une simplicité pleines de grandeur. La partie centrale de l'ancien cône volcanique est formée par une série de puys, d'où rayonnent des vallées profondes séparées par de larges plateaux triangulaires. Le puy de Griou (1694 mètres) est au centre du système : c'est un dôme de phonolites aux pentes rapides, qui dresse sa masse d'une couleur gris-clair entre les vallées de la Cère et de la Jordanne. La roche sonore qui le compose produit sous les pas un bruit étrange de vaisselle cassée. Les crêtes qui relient cette montagne aux autres sommets du Cantal dessinent une enceinte demi-circulaire de 10 kilomètres de diamètre, dont le rebord vient tomber à pic sur les vallées de la Cère et de la Jordanne. Cet amphithéâtre grandiose appelé la « chaudière », (caldera) représente le reste du cratère géant qui a produit le massif du Cantal. Le cirque de Mandailles, d'où sort la Jordanne, creusé à 900 mètres en contrebas de cette corniche, est encore sillonné de dykes qui représentent d'an-

ciennes cheminées volcaniques. Au nord de ce cirque se dresse la pyramide triangulaire du puy Mary (1787 mètres) situé au centre d'une véritable étoile de vallées qui en font un des plus beaux points de vue du Massif Central. Le point culminant du Cantal, le Plomb du



Photo L. Boulanger.

Cascade de Salins.

Cantal (1858 mètres), est une simple butte basaltique épargnée par l'érosion, à l'est du groupe central des puys. Il s'élève, sans produire grand effet, au-dessus d'un énorme massif montagneux d'où se détachent à l'est les hauteurs qui dominent le plateau basaltique de la Planèze. Il y a un contraste saisissant entre le caractère monotone de cette pénéplaine d'altitude moyenne de 900 mètres, couverte de tourbières ou de maigres cultures et la variété pittoresque des pro-

fondes vallées de Brezons et de l'Alagnon qui la délimitent au nord et au sud.

Les immenses glaciers qui recouvraient autrefois le Cantal ont modifié l'aspect de ses vallées, en les affouillant profondément. C'est aux glaciers que l'on doit les cirques à parois escarpées qui marquent l'origine des vallées de la Cère (Font de Cère et cirque Saint-Jacques), de l'Allagnon (Font Allagnon), de la Mars (Bois Mary, au pied du puy Mary). Telle est aussi la raison pour laquelle les ruisseaux secondaires débouchent dans les vallées principales à des niveaux différents, en formant de jolies cascades, qui sont un des charmes du Cantal. Enfin, on reconnaît la même influence dans le profil longitudinal des vallées, qui présente une série de gradins que la rivière franchit au moyen de chutes. Telle est l'origine du fameux Pas de la Cère, dans lequel la rivière, étranglée entre deux énormes murailles de brèche andésitique, forme des bassins profonds auxquels succèdent des cascades bondissantes. On passe brusquement de ce défilé sauvage dans la plaine aux riches herbages de Vic-sur-Cère. Parmi les plus belles vallées du Cantal il faut citer aussi celle de la Mars ou du Falgoux, remarquable par ses escarpements abrupts, les magnifiques forêts de ses pentes et le caractère riant des rives de la Mars.

La profondeur même de ces vallées, à leur origine, rend très difficiles les communications entre les différents versants du Cantal. Le passage le plus important est le col du Lioran (1276 mètres) qui forme un seuil entre les vallées de l'Allagnon et de la Cère. Il est franchi aujourd'hui par un double tunnel situé à 1152 mètres d'altitude, qui sert à la route et à la ligne de chemin de fer d'Aurillac à Arvant. Grâce à la beauté de ses immenses sapinières et à sa proximité des principaux sommets, le Lioran est devenu un centre d'excursions des plus fréquentés ; depuis ces dernières années, les champs de neige qui s'étendent sur ses versants sont le théâtre des sports d'hiver où viennent lutter les amateurs de skis et de luges. Le Pas de Peyrol, situé au pied du puy Mary à 1582 mètres, traversé par la route de Murat à Salers, permet de passer de la vallée du Falgoux dans celles de la Rue ou de la Santoire. Le col de Cabre (1539 mètres), ouvert entre les puys de Bataillouse et de Peyre Arse, fait commu-

niquer la vallée de la Jordanne avec celle de la Santoire. On comprend avec quelles difficultés, avant la construction des routes et des voies ferrées du XIXᵉ siècle, les habitants de la Haute-Auvergne devaient communiquer d'un versant à l'autre. L'étranglement du Pas de Compaing, qui succède au cirque Saint-Jacques au débouché du Lioran, fut ainsi appelé parce qu'on pensait qu'il n'était pas prudent de s'aventurer sans un compagnon au milieu du chaos de rochers, de précipices et de cascades qui formaient un obstacle presque infranchissable.

Les relations sont donc naturellement difficiles entre les petites plaines devenues les principaux centres de populations, que les dépôts argilo-calcaires ont formées dans les anciennes cuvettes lacustres, sur les flancs du massif volcanique. A l'est est le bassin de Murat, dû à un élargissement de la vallée de l'Allagnon que domine la falaise de Bonnevie avec ses orgues basaltiques; d'autres dykes volcaniques émergent de la manière la plus pittoresque au milieu des prairies et des cultures : tel le magnifique rocher de Bredom, sur la terrasse duquel s'élève une église romane. Au sud-est, au débouché des vallées de la Cère et de la Jordanne, s'étend la plaine d'alluvions quaternaires d'Aurillac, au-dessus de laquelle se terminent les derniers contreforts volcaniques; c'est la région la plus fertile de la Haute-Auvergne. A des formations argilo-calcaires sont dûs aussi les bassins minuscules où s'élèvent au nord Mauriac et Salers, au sud-ouest Maurs.

Le socle cristallin sur lequel s'est étagé le massif volcanique reparaît dans les reliefs granitiques et schisteux qui forment au sud-ouest la région de la Châtaigneraie. C'est un dôme surbaissé dont le point culminant est le puy de l'Arbre (830 mètres) près de Montsalvy et qui se termine au-dessus des vallées du Goûl et du Lot par des escarpements grandioses. Les parties hautes forment des plateaux mollement ondulés, couverts de bruyères, d'ajoncs, de genêts, qu'interrompent quelques bouquets de hêtres et de bouleaux et au milieu desquels s'élèvent de rares habitations. Le pays doit son nom de la Châtaigneraie (lo Costagnaou) aux bois de châtaigniers qui ombragent ses petites vallées et forment la principale ressource des populations.

De même le flanc oriental du Cantal est bordé par l'escarpement cristallin de la Margeride, dont la moitié méridionale, avec le signal de Randon (1 554 mètres), appartient à la Lozère. C'est une région de sommets arrondis et usés par l'érosion.

Au sud de la vallée de la Truyère, la Haute-Auvergne empiète sur le massif de l'Aubrac, énorme protubérance granitique, recouverte de coulées de basaltes. Sur un affluent méridional de la Truyère, le ruisseau du Remontalou, se trouve la station de Chaudesaigues, qui possède une trentaine de sources thermales dont la température varie de 57° à 81°; depuis une époque très reculée, elles sont utilisées par les habitants ; des canaux de sapin les conduisent dans les maisons où elles sont recueillies dans un bassin qui sert à chauffer toute la famille et facilite les opérations du ménage ; grâce à leur composition minérale, elles ont aussi des propriétés thérapeutiques.

Au nord la transition entre le Cantal et le Mont Dore est faite par un plateau cristallin couvert d'épanchements de basaltes, qui n'est que la continuation de la Margeride. C'est le Cézallier, dont les pentes mamelonnées sont couvertes de pâturages et de bruyères qu'interrompent de petits lacs. A l'est, les roches cristallines émergent au-dessus des basaltes pour former le puy Luguet (1 555 mètres). Au nord-ouest, le plateau d'Artense, découpé par les affluents de la Dordogne, sert de soubassement au Mont Dore.

Comme le Cantal, le Mont Dore actuel représente les restes d'un immense massif volcanique de l'époque tertiaire, démantelé par l'érosion. Il a la forme générale d'une ellipse, dirigée du nord au sud, et dont le grand axe atteint 32 kilomètres, le petit axe 25 kilomètres. Si, vers le milieu de mai, l'on se place sur un des observatoires naturels qui dominent la rive gauche de l'Allier, aux environs de Coudes, sur le dyke de Buron par exemple, on voit se dresser comme une forteresse au-dessus des plateaux cristallins, l'immense massif encore couvert de neige, interrompue cependant déjà par de larges taches d'azur sombre. La sévérité de ses lignes, la raideur des escarpements de la vallée de Chaudefour, la puissante pyramide qui sert de socle au Sancy, la croupe majestueuse de la Banne d'Ordanche qui termine le massif au nord, forment un contraste saisis-

sant avec la mer de verdure et de pommiers neigeux dont on est entouré. Les hauts sommets qui se dressent au centre du système, le puy de Sancy (1 886 mètres), le puy Ferrand (1 846 mètres), le puy de Pailleret (1 734 mètres), etc..., représentent les noyaux plus solides de trachyte que l'érosion a mis à découvert et qui ont été épargnés comme les piliers d'une construction gigantesque. Des vallées profondes, dont le thalweg n'atteint que 600 mètres d'altitude,



Photo la Havane, Clermont-Ferrand.

Vallée de Chaudefour.

entaillent ce massif dans tous les sens. La vallée de la Dordogne, orientée du sud au nord, a pour origine l'admirable cirque situé à la base du Sancy ; c'est là que convergent les eaux de la Dore, qui descend au moyen de cascades les degrés d'un gigantesque escalier et à l'est celle de la Dogne, qui forme au milieu d'un fourré de sapins et de plantes alpines la jolie cascade du Serpent. Après la jonction de ces deux ruisseaux, la Dordogne descend en formant des rapides, au milieu des prairies verdoyantes qu'enserrent deux hautes murailles presque à pic, interrompues parfois par des gorges inaccessibles, (creu d'Enfer, ravin de la Cour sur la rive gauche). A l'ouest, le sommet du puy de Cliergue (1 667 mètres) et le dôme pittoresque du Capucin (1 463 mètres) couronnent le plateau. Ce versant est cou-

vert d'admirables forêts de sapins et de hêtres et il n'est guère de touristes qui soient venus au Mont Dore sans s'être fait hisser par le chemin de fer à crémaillère jusqu'à la jolie clairière placée au pied du roc terminal qu'on appelle le Salon du Capucin. Au sud-est, le puy de Cacadogne (1 791 mètres) et le roc de Cuzeau (1 640 mètres) séparent la vallée de la Dordogne de celle de la Couze ; plus au nord, le monotone plateau de Durbise s'étend en éventail entre les deux vallées. Ses hauts pâturages sont sillonnés, surtout après la fonte des neiges, de larges ruisseaux dont une partie vient tomber directement dans la vallée, au-dessus du village du Mont Dore, en formant une chute de 30 mètres qui se brise sur un amas d'éboulis : c'est la Grande Cascade. Plus loin sourdent, au pied de la muraille de rocher, les douze sources minérales qui ont fait la réputation thérapeutique du Mont Dore. La Dordogne tourne alors à l'ouest, suivant la direction du ruisseau d'Enfer, qui lui apporte les eaux du lac de Guéry ; au débouché du ruisseau de la Roche-Vindeix, la vallée s'élargit, pour former le bassin de la Bourboule, entouré de montagnes volcaniques.

A l'est du puy Ferrand, la vallée de Chaudefour, d'où sort la Couze-Chambon, commence aussi par un cirque pittoresque dominé par des escarpements de près de 900 mètres. Des sources minérales, des dykes volcaniques aux formes bizarres, tels que la pierre de la Rancune, et une végétation magnifique, en font une des régions les plus intéressantes du Mont-Dore. La vallée s'élargit brusquement pour aboutir au bassin du lac Chambon (880 mètres d'altitude), une des plus jolies cuvettes lacustres de l'Auvergne, encadrée au nord par la falaise rocheuse, dite Dent du Marais ou Saut de la Pucelle. Ce bel escarpement représente les éruptions volcaniques de l'âge le plus récent ; il en est de même du volcan du Tartaret, qui se dresse à l'est du lac et qui est dû à l'une des dernières convulsions du sol, dont l'homme a pu être le témoin. Sortie du lac Chambon, la Couze se fraye un passage entre ces deux massifs. Au pied des rochers naissent les sources minérales et incrustantes de Saint-Nectaire, qui ont attaqué profondément les granites et formé des tufs et des travertins de l'effet le plus pittoresque. La coulée de laves du Tartaret qui suit la vallée donne d'ailleurs au paysage son caractère ori-

ginal : plusieurs dykes de basalte, comme celui de Verrières, se dressent, épargnés par l'érosion ; les vallées secondaires offrent de jolies cascades et la Couze elle-même franchit celle de Saillant. Avant d'atteindre la plaine de la Limagne, la rivière descend à travers des défilés granitiques, qui forment une cluse d'aspect sauvage entre Verrières et Montaigut-le-Blanc.

Si l'on suit, à travers les pâturages, les pentes méridionales du



Lac Pavin (1829).
D'après une lithographie de Dauzats (Extrait de Taylor : Voyages pittoresques dans l'ancienne France).

Sancy et du puy Ferrand, on atteint une région de hauts plateaux, interrompus par de gracieuses cuvettes lacustres dont plusieurs remplissent des cratères de volcans. Tel est le lac Pavin, admirable coupe de 92 mètres de profondeur située au pied du puy de Montchalm, qui passait dans la mythologie populaire pour une bouche infernale et sur lequel les barques ne s'étaient guère aventurées avant le XIXe siècle ; il se déverse dans la Couze de Besse. Tels sont le lac de Montcineyre dominé par le volcan du même nom, le lac Chauvet et les jolis petits lacs de la Godivelle.

Un autre groupe lacustre moins important, lac de Guéry, lac de Servière, lac d'Aydat, formé par un barrage de laves descendu des

Monts Dômes, se trouve sur le versant nord du massif. De ce côté l'entrée du Mont Dore est marqué par les propylées sublimes que forment les roches Tuilière et Sanadoire, composées de prismes de phonolites. Au nord-ouest, le puy Gros (1 482 mètres) et le volcan de la Banne d'Ordanche (1 515 mètres) dressent du côté du sud leurs escarpements au-dessus de la vallée de la Dordogne et se relient au nord, par une succession de terrasses gazonnées, au plateau cristallin qui sert de socle à tous les massifs volcaniques et offre déjà tous les caractères du relief du Limousin et de la Marche.

Cette région, limitée au sud-ouest par la vallée de la Dordogne, au nord-est par celle de la Sioule, se compose d'un plateau uniforme de gneiss et de micaschistes, que traversent des filons granitiques ; quelques surfaces légèrement arrondies et de rares bouquets de bois interrompent à peine la monotonie de ce plateau, où poussent de maigres récoltes de seigle et de sarrasin. En revanche, il est entaillé par des gorges profondes, au fond desquelles coulent des rivières sinueuses La Sioule est le type de ces rivières dont les méandres rappellent ceux des cours d'eau ardennais. Des coulées de basalte la dominent sur les deux rives, et leur projection au milieu des granits produit une jolie variété de paysages. Au bassin assez large de Pontgibaud succède une région de défilés pittoresques, embarrassée de remblais artificiels de sable, qui sont les restes de l'exploitation abandonnée du minerai de plomb argentifère. Au-dessous de la falaise pittoresque qui supporte le village de Montfermy, la rivière, après avoir dessiné une boucle de près de 2 kilomètres autour d'un cône volcanique, vient repasser à quelques mètres au-dessous de son lit supérieur. La série des défilés aux pentes couvertes de magnifiques forêts continue jusqu'au delà d'Ébreuil ; les ruines enfoncées au milieu des fourrés de la Chartreuse de Port Sainte Marie, le viaduc des Fades construit récemment, le barrage de Queuille qui sert à amener l'énergie électrique à Clermont, les eaux minérales de Chateauneuf, les ruines grandioses de Chateau-Rocher contribuent à augmenter l'intérêt qu'offrent les beautés naturelles de cette magnifique vallée. Les plateaux basaltiques, surmontés parfois de pitons, qui la dominent, sont les restes d'une ancienne chaîne volcanique que l'on suit pendant 35 kilomètres, de

Heume l'Église à Manzat. De petits bassins houillers se sont formés autour de Messeix et de Saint-Gervais. Au nord-ouest, les collines du pays de Combrailles, élevées seulement de 450 à 650 mètres, forment la transition avec le plateau de Millevaches et la plaine du Bourbonnais. A l'est, au-dessus du plateau revêtu de coulées de laves ou « cheires », se dresse la chaîne volcanique des Puys.

Les Monts Dômes, ou chaînes des Puys, forment une ligne de



Photo la Havane, Clermont-Ferrand.

La boucle de la Sioule entre Pontgibaud et Montferny.

30 kilomètres de long, au-dessus du socle cristallin qui sépare la vallée de la Sioule du bassin de la Limagne. Ils représentent la période la plus récente de l'activité volcanique du Massif Central. La conservation remarquable de leurs formes fait la joie du géologue ; l'étrangeté du paysage dont ils forment le cadre, excite l'étonnement du touriste. Alignés, au nombre d'environ 60, sur le plateau dont l'altitude moyenne est de 900 mètres, la plupart ont la forme de cônes, souvent creusés d'une cavité en entonnoir qui représente l'ancien cratère. Quelques-unes de ces bouches se sont ouvertes sur les flancs de la montagne et ont été ébréchées par le passage des laves : les cheminées des puys de la Vache et de Lassolas (1 170 et

1 195 mètres) évoquent les ruines grandioses de quelque usine infernale; leurs amas de scories semblent encore flamboyer au soleil de midi et leurs tons nuancés, variant du rouge éclatant au jaune soufre, contrastent d'une manière presque sinistre avec la verdure des bois du domaine de Montlosier. Le Nid de la Poule, au pied du Puy de Dôme et le cratère du Pariou (1 210 mètres) offrent au contraire une régularité presque géométrique. Sur les talus



Route du Mont Dore par la chaîne des volcans (1831).
D'après la lithographie de Taylor.
(Extrait de Taylor: Voyages pittoresques dans l'ancienne France.)

de ces pentes si raides, la végétation n'a pu toujours trouver prise: leurs gazons ou leurs bois de hêtres et de sapins sont interrompus par de larges écorchures qui mettent à nu les amas de cendre et ont fourni à la nomenclature géographique quelques termes pittoresques[1]. Au centre de la chaîne se dressent quelques volcans plus anciens, composés de domite et de trachyte. Leur sommet affecte la forme d'un dôme plus ou moins régulier. Tel est le géant de toute la chaîne, le puy de Dôme (1 465 mètres); il se dresse avec une majesté incomparable au milieu de ces puys, qu'il dépasse de toute la tête et qui forment autour de lui comme une cour; l'isolement de son sommet, véritable île atmosphérique qui a déjà servi de point d'atterrissage à l'un de nos plus hardis aviateurs, en fait un obser-

[1] L'Ecorché, l'Ecorchade, etc.

vatoire incomparable, et c'est avec raison qu'on y a installé depuis 1872 une station météorologique. A des moments où l'air est d'une pureté exceptionnelle, en automne surtout, après le lever ou avant le coucher du soleil, la vue porte jusqu'au massif du Mont Blanc, qui se détache, avec ses neiges éclatantes, au-dessus d'une échancrure de la chaîne du Forez. Parmi les autres volcans domitiques, on peut citer, à cause de leurs formes curieuses, le Sarcoui ou Chaudron, pareil à la carapace d'une tortue gigantesque et le puy Chopine, encerclé au sud par une sorte de grand amphithéâtre de scories basaltiques qu'on appelle le puy des Gouttes.

Les communications entre les deux versants des Dômes sont assurées par des cols, en général assez élevés (Randanne, la Moreno, col de Ceyssat sur les pentes du puy de Dôme, col des Goules, col du Vauriat échelonnés entre 900 et 1100 mètres). Les volcans ne forment pas, d'ailleurs, une seule ligne, mais au nord du puy de Manson, ils sont placés sur deux rangées. A leur pied s'étend un vaste plateau qui descend en pente douce vers la Sioule, tandis que, du côté de la Limagne, ses escarpements rappellent la cassure qui produisit l'effondrement de la plaine tertiaire et détermina les éruptions. Sur l'un et l'autre versants le plateau est couvert de puissantes coulées de laves et de projections de cendres qui ont en partie comblé les anciennes vallées. La plus importante de ces « cheires » est celle qui s'est épanchée du puy de Côme et se développe vers l'ouest en éventail jusqu'à la vallée de la Sioule, sur une longueur de 8 kilomètres. C'est un véritable désert de pierres, parsemé de boursouflures et de protubérances noirâtres, qui tranchent sur les cultures et les bouquets d'arbres du pays granitique environnant. Au sud-est, la cheire des puys de la Vache et de Vichatel, presque aussi longue, mais plus étroite, a barré entièrement la vallée de la Veyre, en déterminant la formation du gracieux lac d'Aydat, dont les eaux se perdent sous les laves, pour reformer une rivière à quelques kilomètres plus loin. Au centre, les cheires du Pariou et du Puy de Dôme atteignent la plaine de Clermont. Au nord, la cheire du puy de la Nugère, au milieu de laquelle sont établies les principales exploitations de laves, descend jusqu'à Volvic. Rien ne peut exprimer la tristesse et la désolation de ces coulées

de laves, presqu'entièrement réfractaires à la végétation, qui n'a pu s'établir que dans certaines anfractuosités dues à l'érosion.

Entre la chaîne des Puys et la Limagne, la transition se fait par de jolies vallées granitiques animées par les torrents qui sourdent à l'extrémité des laves; à la sévérité des paysages volcaniques succède la magnifique végétation des vallées de Ceyrat, Bois Séjour, Fontanas, Durtol. etc... En outre, plusieurs volcans sont situés sur le bord même de la cassure de la Limagne : tels sont les puys de Charade et de Gravenoire, dont l'activité s'est manifestée, dès l'époque pliocène, par des coulées de basalte et s'est continuée aux temps quaternaires par les projections de cendres et de pouzzolanes qui ont formé le cône actuel de Gravenoire et se sont déversées dans la vallée de Royat. Enfin, l'activité volcanique des époques miocène et pliocène est encore représentée par ces plateaux allongés, au sommet desquels des tables basaltiques recouvrent les alluvions tertiaires et qui sont des débris épargnés par l'érosion. Tels le curieux rocher de Prudelles, l'interminable plateau de la Serre, le plateau de Gergovie, les côtes de Clermont. Telle est aussi l'origine de la butte basaltique, élevée de 50 mètres au-dessus de la Limagne, sur les flancs de laquelle s'est élevée la ville de Clermont.

2. *La Limagne*. — Toutes ces hauteurs ne sont que les promontoires et les archipels du bassin maritime dont le dessèchement a produit les plaines de la Limagne. Dans le vocabulaire du moyen âge le mot « limagne » (probablement d'origine celtique, cf. Léman) désignait une plaine marécageuse et limoneuse : c'était un nom générique appliqué à certains villages ou à certains fiefs. L'expression s'est étendue à l'ensemble des plaines, mais aujourd'hui encore il faut distinguer plusieurs « Limagnes ». Au sud la Limagne d'Issoire ou Lembron s'étend d'Issoire à Brioude, jusqu'à la base des hauts plateaux qui relient la Margeride au Velay. Au milieu de ses riches cultures s'élèvent des plateaux et des pitons basaltiques (le Broc, Nonette, Usson) et sur le flanc occidental du plateau cristallin se sont déposées les houilles du petit bassin de Brassac. A l'ouest d'Issoire, la célèbre montagne de Perrier est composée de gros blocs unis par un ciment volcanique et coupés par des lits de cailloux roulés,

témoins d'un ancien cours de l'Allier. Quelques-uns de ces blocs ont été dénudés par l'érosion de la manière la plus pittoresque : la tour féodale de Maurifolet construite autrefois sur un promontoire, surmonte aujourd'hui un énorme pilier complètement détaché de la montagne. La table basaltique qui couvre le plateau est portée parfois en surplomb, ce qui produit des éboulements terribles, tels que celui de 1733, qui amena l'effondrement du village de Pardines.



Photo la Havane, Clermont-Ferrand.

Environs d'Issoire. — La Tour de Maurifolet.

Au nord d'Issoire un plateau granitique à travers lequel l'Allier s'est frayé un chemin difficile, sépare le Lembron de la Limagne de Clermont. Depuis les défilés de Coudes jusqu'à la limite du Bourbonnais, la plaine s'étend sur une longueur de 50 kilomètres, avec une largeur qui atteint 40 kilomètres entre Clermont et Thiers. L'altitude moyenne est de 350 mètres, mais entre Coudes et Clermont, les parties absolument unies, comme l'ancien lac de Sarlièves, desséché au XVIIe siècle, sont rares. Au-dessus des sédiments sableux, des tables ou des pitons basaltiques, restes des volcans tertiaires, dominent la plaine de 200 à 300 mètres, par exemple les pittoresques Turlurons au-dessus de la plaine de Billom. Au nord de Clermont ces collines cessent : c'est la région du Marais, étendue monotone

de plaines alluviales à peine ondulées, dont la terre noire a été fertilisée par les cendres volcaniques entraînées par les eaux. D'admirables cultures couvrent la plaine, tandis que des prés-vergers ou des vignobles s'étagent sur les coteaux qui forment les derniers contreforts du plateau. La ligne des falaises est entaillée par de véritables golfes qui forment les bassins fertiles de Clermont, de Céba-



Chemin de Royat (1831).
D'après la lithographie de Bourgeois.
(Extrait de Taylor : Voyages pittoresques dans l'ancienne France.)

zat et de Riom. Des traces actuelles d'activité volcanique existent encore le long de la cassure occidentale. Telles sont les sources thermales de Royat (la source Eugénie, à la température de 35°, donne à la minute 1 000 litres d'eau et 4 000 litres d'acide carbonique), les 19 sources minérales de Clermont, dont les célèbres fontaines pétrifiantes de Saint-Alyre, avec leur pont naturel de travertin, les eaux thermales de Chatelguyon (température variant de 20 à 38°), les exhalaisons nombreuses d'acide carbonique ou mofettes, enfin les sources de bitume du puy de Crouelle et du puy de la Poix ; il n'est pas impossible que des recherches, restées jusqu'ici infructueuses, arrivent à retrouver les poches de pétrole que l'on croit exister dans les profondeurs du sol.

3. *Livradois et Forez.* — Le rebord oriental de la Limagne est formé, sur la rive gauche de l'Allier, par le massif du Livradois, les monts du Forez et les Bois Noirs. Le Livradois est un massif surbaissé, constitué par d'énormes bosses de granulites entourées d'auréoles de schistes cristallins. Au sud-est, il est soudé aux monts du Velay ; à l'ouest, il se relie aux collines de la rive droite de l'Allier ; au nord-ouest les collines boisées de la Comté sont surmontées d'épanchements basaltiques et phonolitiques ; à l'est, de larges croupes de 1 000 à 1 100 mètres viennent finir brusquement au-dessus de la vallée de la Dore, qui s'élargit pour former le gracieux bassin d'Ambert. A la sortie de cette plaine tertiaire, la Dore traverse des défilés granitiques, et pénètre ensuite dans la Limagne.

Les monts du Forez séparent la vallée de la Dore de celle de la Loire. Ils sont formés de grandes bandes de terrain cristallin, granites, porphyres, etc..., qui dessinent une série de croupes couvertes de bois, interrompues par la dépression de Noirétable, d'où descend à l'ouest la profonde vallée de la Durolle ; c'est aux chutes de cette rivière que l'on doit l'établissement des industries de Thiers, papeteries, coutellerie, etc. Au-dessus de landes marécageuses, de pâturages et de forêts s'élève le point culminant de la chaîne, le pic de Pierre-sur-Haute (1 640 mètres), dôme granitique aux pentes gazonnées d'où la vue s'étend sur tout le Massif Central et atteint les Alpes et le Jura.

Au delà de Noirétable, la chaîne bifurque au nord-est dans les monts de la Madeleine, situés hors des limites de l'Auvergne et au nord-ouest dans les Bois Noirs aux sombres forêts, dont le puy granitique de Montoncel (1 292 mètres) constitue le sommet principal. C'est aussi un observatoire naturel des plus remarquables ; ses flancs sont sillonnés de fraîches vallées où se sont installées des scieries hydrauliques. Puis le relief s'abaisse au nord et à l'ouest au-dessus de la Limagne ; quelques collines surmontées de basaltes marquent la fin des hautes terres, au-dessus de Vichy et de Cusset.

Au milieu du Massif Central, l'Auvergne est donc un ensemble très complexe de massifs montagneux, de plaines et de vallées ; on ne s'étonnera pas de retrouver dans son climat, ainsi que dans la

distribution de la vie à sa surface, les contrastes que présente le relief de son sol.

Le climat. — En latitude elle est située à peu près à égale distance des pôles et de l'équateur, entre le 45e et le 46e degré, mais elle n'est rien moins qu'une région tempérée et les courants atmosphériques qui la traversent y sont profondément modifiés par son relief. Tout d'abord la moyenne de la température décroît suivant l'altitude : la moyenne annuelle de Clermont est de 10°,1, celle d'Aurillac de 9°,81, celle du sommet du puy de Dôme de 3°,7. Au mois de mai, la Limagne est en pleine végétation, alors que l'hiver règne encore sur les sommets et les hauts plateaux, où commencent à apparaître au milieu du gazon quelques pensées sauvages. De plus, située à l'abri des influences maritimes, l'Auvergne a un climat d'un caractère continental ; on y constate des écarts considérables entre les saisons et, à mesure qu'on s'élève, entre le jour et la nuit. A Clermont, il n'est pas d'année où les extrêmes n'atteignent — 10° et + 33°. Dans le Cantal, en 1895, on a constaté — 24° à Mandailles (janvier) et + 38° à Maurs (septembre). Au sommet du Puy de Dôme les extrêmes atteints sont — 21°,5 et + 27°,8. Bien plus, il n'est pas de saison où les perturbations atmosphériques n'amènent des variations subites ; elles sont parfois plus sensibles dans la plaine que dans la montagne et, en plein hiver, il n'est pas rare de voir la température de Clermont plus basse que celle du Puy de Dôme. L'hiver est en général très long, surtout dans la montagne et les gelées tardives de mai compromettent souvent les récoltes de fruits.

Les vents prédominants sont ceux de l'ouest et du nord, mais la complexité du relief modifie leur direction et la différence d'altitude forme des appels d'air qui leur donnent une violence inouïe. Au Puy de Dôme on constate des vitesses de 50 mètres par seconde : c'est deux fois plus qu'au bord de la mer, lorsque le vent souffle en tempête. Parfois l'appel a lieu de bas en haut et le pays est dévasté par de véritables cyclones qui arrachent les toitures des maisons. En hiver, les paysans et les voyageurs sont souvent victimes du terrible « écir », tourmente de neige au milieu de laquelle plus d'un est enseveli vivant. Avant la Révolution, les moines de

la Chaise-Dieu faisaient sonner toutes les cloches à la tombée de la nuit, pour indiquer leur direction à ceux qui pouvaient être surpris ainsi, et cet usage était suivi dans presque toutes les montagnes de l'Auvergne.

La hauteur des pluies varie également suivant l'altitude et la topographie. Les vapeurs océaniques se condensent principalement



Photo Neurdein.

Pâturage au sommet du puy de Dôme.

sur le versant occidental de l'Auvergne et les chutes sont plus abondantes sur les sommets que dans la plaine. A Clermont, qui compte en moyenne 145 jours de pluie par an, la hauteur atteint $0^m,637$; au sommet du puy de Dôme au contraire $1^m,620$ de hauteur d'eau correspond à 224 jours de pluie. De même les hauteurs de 1 mètre à $1^m,35$ ne sont pas rares dans le Cantal, tandis que dans la plaine de Brioude il ne tombe que $0^m,50$ à $0^m,60$ de pluie par an. La neige tombe en abondance, dans la montagne, depuis la fin de novembre jusqu'en mai. Dans la plaine même on voit parfois ce paysage étrange : des pêchers et des amandiers en fleur se détachant sur des champs de neige. Sur les plateaux, le vent accumule dans

les creux cette neige, qui forme des masses compactes ou *congères*, redoutables pour le voyageur ; il est souvent nécessaire d'indiquer le tracé des chemins par des poteaux plantés de distance en distance et la compagnie d'Orléans a dû construire en maints endroits de puissants pare-neige pour protéger sa ligne de Clermont à Tulle. Enfin, comme dans tous les pays de montagnes, les orages, accompagnés parfois de chutes de grêle, sont assez fréquents. Malgré ces causes de perturbation, l'Auvergne connaît aussi les périodes de calme, qui sont dues à de hautes pressions, surtout pendant une partie de l'été et presque tout l'automne. Dans l'ensemble le climat est suffisamment sec et, à certains jours d'été, l'intensité de la lumière, due à la pureté de l'atmosphère, donne l'impression d'un paysage méridional.

Hydrographie. — Grâce à l'abondance de ses neiges et de ses pluies, l'Auvergne possède un réseau hydrographique important qui va se déverser dans trois grands collecteurs : l'Allier, la Dordogne, et le Lot. En outre, il existe sous les laves des volcans une véritable circulation souterraine : les eaux s'infiltrent à travers les déjections volcaniques, atteignent les failles de l'écorce terrestre, se vaporisent sous l'action de la chaleur et, peut-être sous la pression même des eaux d'infiltration, reviennent au jour chargées de gaz et de substances minérales. Dans le seul département du Puy-de-Dôme on exploite 300 de ces sources minérales, et les eaux de Vichy peuvent être rattachées à ce groupe. L'Auvergne est donc la région française la plus riche en eaux minérales : les vestiges de construction retrouvés à Royat et au Mont Dore, ainsi que l'énigmatique « Calentes Baïae », (Chaudesaigues ?) de la table de Peutinger, prouvent que les Romains en avaient apprécié déjà les vertus curatives.

Le régime des rivières superficielles offre toute l'irrégularité qui caractérise l'hydrographie du Massif Central. Leur caractère torrentiel a été encore exagéré par le déboisement intense auquel ont été soumises les montagnes d'Auvergne. L'Allier, qui fut longtemps la seule route vers Paris, supporterait aujourd'hui difficilement la batellerie dont elle était chargée avant la Révolution. Cette rivière et ses affluents sont soumis aujourd'hui à des crues qui atteignent

jusqu'à 250 fois le débit de leur étiage ; elles ont lieu surtout au printemps, après la fonte des neiges, ou en automne. Le Cantal et le Mont Dore sont des régions de ruissellement où l'on trouve des sources et des filets d'eau dans les parties les plus hautes ; couvert de matériaux poreux, le plateau qui supporte les Dômes est au contraire entièrement desséché et ce n'est qu'à sa périphérie, à la naissance des vallées granitiques, que les eaux sourdent avec abondance. La disposition même des villages placés autour de ce plateau indique la situation des sources.

La végétation. — Le sol et les cours d'eaux ne constituent qu'une partie des éléments du paysage auvergnat : sa variété est due aussi à la richesse de la végétation, qui donne à chacune des régions autonomes de l'Auvergne son cachet original. La différence d'altitude, la nature du sous-sol et les conditions climatériques locales sont les principales circonstances qui ont modifié le développement de la flore. D'après les travaux des botanistes, on trouve successivement étagées :

1° Une zone sylvatique inférieure (260 à 700 mètres), dont la limite est celle de la vigne et du châtaignier. Elle comprend toute la Limagne et les bassins intérieurs du Cantal, ainsi que les premiers contreforts des massifs montagneux. La vigne se tient notablement au-dessous du châtaignier, qui peut monter à 800 mètres. C'est dans cette zone que se développent les cultures de céréales et les arbres fruitiers, pêchers, abricotiers, poiriers, pommiers qui sont une des principales richesses de l'Auvergne. On y voit aussi un certain nombre d'espèces méditerranéennes, notamment dans la vallée de Saint-Nectaire et sur les bords du Lot, le grenadier et le pistachier térébinthe, tandis que les coteaux du Carladez offrent le figuier, le fenouil et la mélisse. Dans la Limagne même, les botanistes ont trouvé 250 phanérogames de caractère méditerranéen et l'on a découvert des mousses et des algues de même origine qui se développent sur les travertins que forment les eaux minérales.

2° La zone sylvatique moyenne (700 à 1 400 mètres) occupe toute la chaîne des Puys et la plus grande partie des Monts Dore, du Cantal, du Livradois et du Forez. C'est par excellence la zone du hêtre

et des conifères, sapin, épicea, pin sylvestre et du mélèze, dont les nuances plus tendres tranchent si joliment sur les couleurs sombres des sapins. On y trouve aussi le bouleau, le frêne, le tilleul, etc...

3° La zone sylvatique supérieure ou zone subalpine (1 400 à 1 600 mètres). Le sapin et le hêtre s'élèvent péniblement jusqu'à cette zone et ne tardent pas à prendre l'aspect de buissons. A partir du mois de mai, on y trouve en abondance les saxifrages, les pensées, les aconits, les œillets, les géraniums, les gentianes, les liliacées, les orchis qui croissent au milieu des pelouses. Les derniers arbustes sont les genévriers nains.

4° La zone alpine (1 600 à 1 886 mètres), au-dessus de la limite des arbres. Elle comprend seulement les hauts sommets du Mont Dore et du Cantal, ainsi que Pierre-sur-Haute, qui sont couverts seulement d'une herbe drue au milieu de laquelle poussent l'anémone des Alpes, le myosotis des prairies, la gentiane bleue, les saxifrages, les véroniques et beaucoup de plantes alpines ou pyrénéennes. C'est au mois de juillet que cette végétation atteint tout son éclat. On explique par une survivance de l'époque glaciaire la présence de ces plantes sur les sommets des montagnes d'Auvergne.

La faune. — La faune varie également suivant l'altitude, bien que les limites des diverses zones soient moins nettes que pour les végétaux. Les grands mammifères et les carnassiers sont en voie de disparition : l'ours n'a plus laissé qu'un souvenir ; les portes de l'église d'Orcival sont recouvertes de peaux qui passent à tort pour avoir appartenu à des animaux de cette espèce, tués dans la région il y a plusieurs siècles. Au début du xv[e] siècle, le duc Jean de Berry, qui avait choisi l'ours comme animal héraldique, s'en faisait amener de sa terre d'Auvergne pour placer dans sa ménagerie. Les sangliers existent encore dans la Châtaigneraie et la vallée de la Truyère ; durant ces derniers hivers ils ont même fait des incursions dans les forêts de la région des Dômes, mais leur nombre a bien diminué depuis l'époque où le comte Alfonse de Poitiers, frère de saint Louis, ordonnait au connétable d'Auvergne de faire prendre dans ses forêts une centaine de sangliers et de les faire saler pour servir de provisions pendant la croisade de Tunis (sep-

tembre 1269). Le loup fait encore parler de lui de temps à autre; il était autrefois très répandu, puisque, de 1846 à 1851, on tua 150 loups dans le seul département du Cantal; aujourd'hui, il est devenu assez rare. On trouve en revanche en assez grand nombre le renard, la belette, la fouine, la loutre, l'écureuil, etc. Le cerf a aussi disparu; le chevreuil est devenu très rare et le lièvre lui-même se rencontre moins souvent qu'autrefois. Parmi les espèces caractéristiques d'oiseaux, il faut citer les oiseaux de proie qui viennent en partie des Pyrénées, comme l'aigle royal, l'aigle fauve et plusieurs variétés de vautours. La plupart des autres espèces sont communes à toutes les régions françaises, ou se composent d'oiseaux migrateurs. Les reptiles sont représentés par la vipère, qui est malheureusement très répandue et vit jusqu'à 1 300 mètres d'altitude, par la couleuvre à collier, l'orvet, les lézards gris ou verts, etc... Les truites se trouvent en abondance dans les rivières et les lacs : celles des régions montagneuses atteignent parfois de grandes dimensions. Le saumon remonte jusque dans les affluents de l'Allier et de la Dordogne. Un grand nombre d'autres espèces de poissons, carpes, tanches, perches, etc..., prospèrent dans les ruisseaux. Le laboratoire de pisciculture de Besse, institué par l'Université de Clermont, a pour mission de repeupler les lacs et d'étudier la flore et la faune si particulières qui s'y développent. Enfin, la classe des insectes présente des espèces très nombreuses, dont la distribution subit l'influence de l'altitude. Des variétés alpestres ont été trouvées au sommet du puy de Dôme.

Conditions d'existence en Auvergne. — Ainsi l'originalité de l'Auvergne résulte non seulement de la nature de son sol, mais aussi de la répartition de la vie à sa surface. Au milieu des plaines françaises de formation plus récente, elle constitue comme un bloc erratique, un débri d'un passé lointain, que son isolement même a protégé. Ses montagnes forment le document le plus important qui permette de reconstituer l'histoire du sol français; sa flore et sa faune rappellent en partie des âges disparus. Elle a donc exigé des sociétés humaines qui se sont établies sur son sol une adaptation toute particulière. L'enchevêtrement de ses plaines, de ses vallées, de ses

montagnes offre en raccourci les caractères de plusieurs régions très différentes et de valeur très inégale. Chacun de ses cantons forme un domaine distinct et diffère du canton voisin par la composition de ses terres, par son climat, par ses productions : les conditions de la vie ne peuvent être les mêmes au milieu des cultures de la Limagne, parmi les vignobles des coteaux, ou les pacages des hauts plateaux. D'autre part, il n'y a pas plusieurs manières de s'adapter aux conditions naturelles de chacun de ces terroirs : dans les villages de montagnes, par exemple, le long hivernage des bêtes et des gens est une nécessité inéluctable. C'est cette dépendance de l'homme à l'égard de son habitat qui explique la permanence des manières d'être que les habitants de l'Auvergne ont gardées à travers l'histoire. Au milieu des conditions historiques les plus diverses, la même lutte a dû s'engager entre l'homme et la nature âpre de son pays ; à toutes les époques la Limagne apparut comme la terre promise et attira ceux que rebutait l'existence rude de la montagne. Mais la place y était limitée et les populations montagnardes, trop fécondes pour vivre à l'aise sur leur sol ingrat, connaissent depuis une haute antiquité les « printemps sacrés » et envoient leurs émigrants chercher fortune dans des régions plus heureuses. Même après la double révolution politique et économique du XIX[e] siècle, on ne peut dire que les conditions de la vie aient été profondément modifiées. Si les progrès dus aux inventions scientifiques et à la diffusion de la culture ont rendu l'existence plus facile, la nature du sol et du climat n'en reste pas moins la plus forte et l'homme doit subir sa loi. La permanence dans les conditions de la vie, voilà donc ce qui donne à l'histoire d'Auvergne une si grande unité et c'est ce qui explique qu'au milieu des provinces françaises, elle ait gardé jusqu'à nos jours une originalité si puissante.

II. — LES HABITANTS

1° Transformations historiques.

Apparition de l'homme. — Il est impossible, dans l'état actuel de la science, de savoir à quel moment l'homme fit son apparition en Auvergne. On ne regarde plus comme taillés les silex découverts

en 1877 près d'Aurillac, dans les alluvions miocènes du puy de Courny. De même, si l'homme a été contemporain des dernières éruptions volcaniques, comme le prouvent les alluvions moustériennes, avec restes d'*elephas primeginius* trouvées à Neschers (Puy-de-Dôme), sous la coulée volcanique du Tartaret, il n'est pas certain, jusqu'ici, qu'il en ait été le témoin. Enfin, l'époque paléolithique ne tient qu'une place très restreinte dans les stations préhistoriques qu'on a mises à jour. M. Boule a découvert, il est vrai,



Dolmen de Cournols.

dans la plaine d'Arpajon, au sud d'Aurillac, un bel exemplaire de silex taillé sur les deux faces, du type de Saint-Acheul. C'est le premier document qui démontre l'existence de l'homme en Auvergne, à l'époque du diluvium quaternaire, il y a quelques 20.000 ans. Malheureusement si les débris d'âges moustérien et magdalénien sont nombreux dans le Puy-de-Dôme et le Cantal, si l'on y trouve les silex taillés mêlés aux ossements de rennes et de chevaux et même quelques os gravés, aucun vestige humain n'est venu jusqu'ici révéler à quelle race appartenaient les premiers habitants de l'Auvergne. Il y a un contraste marqué entre cette pénurie de documents paléolithiques et la richesse des départements voisins, Corrèze ou Dordogne. Il semble que, pendant l'âge du renne, le peuplement des hautes terres ait encore à peine commencé.

Ce fut sans doute la population pastorale de la période néolithique qui réalisa la première occupation complète de l'Auvergne. Les stations de la pierre polie y sont en effet nombreuses : on y trouve en abondance les haches en silex, quartz, serpentine, basalte, diorite, jadéite, etc., toutes polies avec soin, les pointes de flèches à pédoncules, les lames de silex, etc.... La céramique est plus rare; en revanche les stations néolithiques du Puy-de-Dôme ont fourni quelques restes humains. Un crâne trépané, dolichocéphale, a été retiré de la sablière de Cébazat; il diffère entièrement du type brachycéphale qui semble être autochtone en Auvergne et montrerait la persistance d'une race de l'âge du renne. C'est à cette époque que se rattachent les monuments mégalithiques, assez nombreux et de forme variée; beaucoup de dolmens ont été malheureusement détruits avec un véritable vandalisme. Parmi les plus beaux spécimens qui ont été épargnés dans le Puy-de-Dôme, il faut citer l'allée couverte de Cournols, longue de 11 mètres, une autre allée couverte et quatre dolmens à Saint-Nectaire, dont le plus beau se dresse sur le plateau qui domine la vallée de Couze, ceux de Saillans et Chazoux dans la même vallée, etc. Dans le Cantal, on en trouve souvent dans la Planèze. La Pierre du Loup (commune des Ternes), est une table de basalte de 3m,50 sur 2m,40. Un assez grand nombre de menhirs (*peyro plantado*, *ficado*) existent aussi dans les deux départements; quelques-uns (Villars, Thèdes) ont été surmontés de croix. Celui de Davayat, encastré dans un mur, a une hauteur totale de 4m,86; il est désigné dans le pays sous le nom de « pierre du tombeau ». C'est une masse de granit porphyroïde dont le poids peut être évalué à 9.775 kilogrammes.

L'âge du bronze est représenté par des objets trouvés isolément, ou des trésors placés dans des cachettes. On peut voir au musée de Clermont les restes du trésor de Manson, découvert en 1873; ils consistent en bracelets, en pendeloques circulaires ou plates, en spirales, en disques de bronze, en têtes de lances, etc... Le même musée possède un beau casque de bronze, dont la calotte presque lisse est surmontée d'un bouton. Dans le Cantal on a retiré d'une fente de rocher, à Alliés, de belles épées de bronze, à poignée terminée par les deux volutes opposées qui distinguent les armes de l'époque de

Hallstatt. C'est à cette période, caractérisée par le premier emploi du fer, que l'on place la première invasion celtique, entre 900-700 avant Jésus-Christ. Un tumulus hallstattien du plateau de Mons, près de Saint-Flour, a livré des épées en fer avec pommeau de bronze incrusté de fer, des bracelets, des poignards, des brassards de bronze, des vases de terre cuite, etc... Enfin, on rattache aux temps préhistoriques l'origine de certaines constructions grossières en pierres sèches sans aucun ciment, qui forment des villages entiers de plan très simple. Telles sont les enceintes des Chazaloux et de Villars, tapies l'une au milieu de la cheire du Puy de Côme, l'autre dans celle du petit Puy de Dôme : de grandes cavités ont été creusées dans la cheire et partagées, par des murs en pierres sèches, en maisons comprenant plusieurs chambres avec couloirs de communications, armoires à provisions, etc. Les enceintes de Compéret, près du lac Servière, et de Jassat, près de Murols (Puy-de-Dôme), celles de la Chaux près de Carlat, du bois de Marlhou, commune de Trizac (Cantal) ont le même caractère. Les objets qu'on a trouvés dans ces « cases » appartiennent à toutes les époques. Situées en général dans des endroits d'accès difficile, elles ont été des camps permanents de refuge, utilisés beaucoup plus tard, lorsqu'il fallut échapper aux Normands, puis aux routiers de la Guerre de Cent Ans : leur origine n'en est pas moins beaucoup plus ancienne.

Premiers temps historiques. L'empire arverne. — On attribue aujourd'hui à l'époque hallstattienne les premiers établissements des Celtes en Gaule, tandis que l'époque de la Tène ou âge de fer correspond au moment de la conquête romaine. C'est à ces temps lointains que remontent les plus anciens témoignages historiques que l'on possède sur les habitants de l'Auvergne. Sous le nom d'Arvernes, ils étaient une des nations les plus puissantes de la Gaule : les peuples voisins des Gabales, (Gévaudan), et des Vellaves (Velay), leur étaient soumis. Bien plus, au IIe siècle avant Jésus-Christ, ils étendirent leur domination sur la Gaule entière, du Rhin à l'Océan. Les richesses et les magnificences de leurs chefs étaient fabuleuses : l'un d'eux, Luern, contemporain de Paul Emile, apparaissait sur un char d'argent, rayonnant de pourpre et d'or, au milieu de ses

meutes de chiens de chasse ; on a retrouvé sur le plateau de Corent, qui forme un « oppidum » au-dessus de l'Allier, de nombreuses monnaies à l'effigie du renard, que l'on attribue à ce personnage. *Luarn* en celtique signifie « renard ». Mais l'établissement des Romains en Gaule porta un coup funeste à cet empire arverne. Après la défaite éclatante que Domitius Ahenobarbus et Fabius infligèrent au roi arverne Bituit sur les bords du Rhône (121), les peuples de la Gaule reprirent leur indépendance. Les Arvernes n'en restèrent pas moins une nation puissante, et le versant méridional des Cévennes marqua les limites de la « Province » romaine.




Monnaie de Vercingétorix.
(Cabinet des Médailles.)

La guerre de l'indépendance gauloise. Vercingétorix. — Lorsque César entreprit de conquérir la Gaule, il tourna en quelque sorte autour du Massif Central, en se contentant de conclure une alliance avec l'aristocratie qui gouvernait alors les Arvernes. Mais ce fut justement de ce pays, résigné en apparence à la conquête, que sortit la résistance la plus redoutable que le conquérant ait rencontrée. En janvier 52 avant Jésus-Christ, pendant le séjour de César en Italie, la révolte éclatait brusquement dans la Gaule centrale, et son chef suprême était un jeune noble arverne de Gergovie, Vercingétorix, fils de Celtill, qui venait de renverser le pouvoir aristocratique de son pays et s'était fait proclamer roi. Avec une ardeur inlassable, Vercingétorix organisa la résistance de la Gaule ; l'armée qu'il forma était bien supérieure aux cohues que César avait rencontrées jusque-là, et pour la première fois les Gaulois eurent une tactique digne du génie de leur adversaire. Ce fut sur le territoire même des Arvernes, sur les flancs de l'oppidum de Gergovie, que César subit le seul échec important qu'il ait jamais eu en Gaule. Ce succès entraîna un soulèvement général, et les Eduens eux-mêmes abandonnèrent la cause romaine. Vercingétorix fut un moment le

chef suprême de toute la Gaule ; malheureusement la brillante cavalerie qu'il commandait subit dans la plaine de Dijon la défaite irréparable qui l'obligea à s'enfermer dans Alésia ; lorsque, grâce à la science de ses ingénieurs, César eut rendu toute résistance impossible, le jeune chef gaulois vint s'immoler pour le salut des siens ; mais on sait comment cet acte chevaleresque fut récompensé : le héros de l'indépendance gauloise, transporté à Rome, fut enchaîné six ans dans l'horrible prison du Tullianum. Plus tard les Arvernes montraient avec orgueil dans l'un de leurs temples, l'épée que César avait laissée échapper devant Gergovie.

L'Auvergne gallo-romaine. — Après la défaite de la Gaule, les nobles arvernes restés les ennemis de Vercingétorix, reprirent le pouvoir. L'un d'eux, Epadnact, dont on a retrouvé les monnaies à Corent et à Gergovie, est cité par César comme un « grand ami du peuple romain ». Les Arvernes furent d'ailleurs, sous la domination romaine, une « cité libre », c'est-à-dire qu'ils gardèrent leurs institutions et leur territoire ; ils furent rattachés à la province d'Aquitaine et, bien que l'antique Gergovie ait subsisté encore longtemps, une nouvelle ville s'éleva sur une des hauteurs basaltique de la Limagne et, sous le nom d'Augustonemetum, devint le centre principal de la province. Les débris de toute sorte et le témoignage des auteurs anciens montrent avec quelle facilité les Arvernes acceptèrent la langue latine et la culture romaine. Dès l'époque d'Auguste, plusieurs d'entre eux avaient reçu le titre de citoyens romains et servaient dans les légions. De même ils adoptèrent les institutions municipales de Rome ; ils eurent une curie et une aristocratie sénatoriale, que nous connaissons surtout au v[e] siècle, par un de ses plus illustres représentants, Sidoine Apollinaire. D'après la tradition, un Capitole s'élevait même au sommet de la butte clermontoise, et des écoles florissantes attiraient à Augustonemetum toute la jeunesse du pays. Les Arvernes étaient si bien devenus Romains, que leurs rhéteurs leurs donnaient la même origine troyenne qu'aux maîtres du monde. Lucain s'étonne déjà de l'audace avec laquelle « ils se disent les frères des Latins et prétendent que le sang d'Ilion coule dans leurs veines. » (Lucain, Pharsale, I, 427-428).

Ce fut sous la domination romaine que commença l'exploitation économique de l'Auvergne : des voies importantes, dont on a retrouvé les bornes milliaires, l'unissaient au reste de l'empire : la Limagne était mise en valeur et, à l'époque de Sidoine, sa fécondité passait déjà pour merveilleuse ; de riches villas, élevées au milieu des grands domaines, offraient aux nobles toutes les élégances et tous les raffinements qu'aimaient les Romains : Sidoine Apollinaire nous a décrit avec complaisance celle d'Avitacum, placée au bord du lac d'Aydat. Grâce aux argiles d'une grande finesse que l'on trouve dans la Limagne, une industrie céramique s'implanta en Auvergne, et ses produits ne tardèrent pas à supplanter ceux des fabriques d'Arezzo. C'est auprès du village actuel de Lezoux qu'on a découvert le principal centre de cette fabrication (160 fours dans un rayon de 3 kilomètres), dont les produits, exportés au loin, se retrouvent encore aujourd'hui en Prusse et en Angleterre. On a aussi la preuve que les gisements de minerais, si communs en Auvergne, avaient été exploités dès cette époque, mais surtout les Romains, grands amateurs d'eaux thermales, n'avaient eu garde de négliger celles du Massif Central. Des traces de constructions très importantes et d'aqueducs ont été relevées à Royat, au Mont-Dore, à Vichy, à Chaudesaigues, etc.



Vase de Lezoux.
(Musée de Saint-Germain).

Enfin, au point de vue religieux, l'Auvergne tenait dans la Gaule romaine une place à part. Elle possédait son plus grand sanctuaire national, le temple de Vasso Galate, qui paraît bien être celui dont on a retrouvé les ruines grandioses au sommet du puy de Dôme, et qui dressait orgueilleusement sa cella carrée, ornée de marbres de toute nuance et de toute origine, au-dessus d'un amoncellement de terrasses et d'escaliers d'aspect véritablement cyclopéen. Le « Mercure du Dôme », (Mercurius Dumias), dont les inscriptions votives

se retrouvent jusqu'aux bords du Rhin, paraît avoir été le personnage le plus important du panthéon gallo romain ; sa divinité était associée à celle des empereurs ; sa statue colossale, dont les dimensions, d'après Pline, surpassaient celles de toutes les statues connues, se dressait au milieu du territoire arverne, peut-être au sommet du puy de Dôme ; elle était l'œuvre d'un des principaux maîtres



Photo Neurdein.

Puy de Dôme. — Temple de Mercure.

de la sculpture grecque, de Zénodore, qui devait exécuter ensuite le colosse de Néron ; elle avait coûté 400.000 sesterces (84.000 francs) et l'on avait travaillé dix ans à son érection.

Les origines du christianisme. — C'est peut-être l'attachement à ce culte, si fructueux pour eux, qui explique l'époque assez tardive de la pénétration du christianisme chez les Arvernes. L'apostolat de saint Austremoine, fondateur de l'église de Clermont, remonte à la fin du IIIe siècle. Ce fut alors qu'une communauté chrétienne s'établit dans le bas quartier qui entourait Augustonemetum au nord, (quartiers actuels de Fontgiève, Saint-Alyre et Chantoin) ; on l'appela le faubourg des chrétiens (vicus christianorum). La nouvelle église eut bientôt ses martyrs, parmi lesquels un esclave même du

temple de Vasso Galate, Victorinus. Leurs ossements furent ensevelis avec soin dans des sarcophages sculptés qui formaient, avant la Révolution, dans les sanctuaires de Saint-Alyre, un cimetière chrétien digne des Aliscamps. « Ici, disait une inscription, reposent les corps des saints dont Dieu connaît le nombre ». Ce ne fut d'ailleurs qu'en 450 que l'évêque saint Namatius édifia une cathédrale sur les ruines des sanctuaires païens qui s'élevaient au sommet de la butte d'Augustonemetum. A côté de saint Austremoine, l'Auvergne eut aussi d'autres apôtres tels que saint Nectaire, saint Flour, saint Cerneuf (Serenat), saint Amable, le prêtre de Riom, et saint Alyre (Illidius), quatrième évêque de Clermont, qui fut appelé à Trêves pour guérir la fille de l'empereur Maxime (383-388), possédée du démon, et obtint en échange un allègement d'impôts pour la cité arverne.

Invasions barbares. — D'après une tradition locale recueillie par Grégoire de Tours, l'Auvergne fut traversée, vers 258-260, par une bande d'Alamans qui détruisit le sanctuaire de Vasso Galate, identifié avec le temple du puy de Dôme ; on attribua à un certain Crocus, personnage à moitié légendaire, la conduite de cette expédition. Au ve siècle, au contraire, l'Auvergne fut longtemps protégée par ses montagnes contre les invasions germaniques. Son aristocratie sénatoriale fit preuve, jusqu'à la dernière extrémité, d'un loyalisme inébranlable envers l'empire romain. C'est un véritable patriotisme qui anime les œuvres de Sidoine Apollinaire, probablement d'origine lyonnaise, mais devenu, par son mariage avec la fille d'Avitus, un des membres les plus importants de la noblesse arverne. Il contribue d'abord à déjouer les intrigues du gouverneur concussionnaire Séronat, qui trahit l'empire et veut livrer l'Auvergne aux barbares. En 455, il croit toucher à la réalisation de son rêve de relèvement de la patrie romaine : son beau-père Avitus vient d'être proclamé empereur et le 1er janvier 456, c'est Sidoine lui-même qui prononce son panégyrique à Rome et obtient en récompense l'érection de sa statue en bronze. Malheureusement le pouvoir impérial n'était plus qu'une ombre ; le chef des barbares fédérés, Ricimer, força Avitus à abdiquer et à entrer dans les ordres. Il devint arche-

vêque de Plaisance, mais poursuivi par les barbares, il mourut au moment où il regagnait son pays. On l'ensevelit dans l'église de Brioude, où les reliques de saint Julien, légionnaire romain martyrisé au IVe siècle, attiraient déjà un grand concours de pèlerins.



Photo des Monuments Historiques.

Brioude. — Église. Ensemble Est.

Sidoine Apollinaire exerça une des plus hautes fonctions de l'empire, celle de préfet de Rome, avec le titre de patrice (468). L'année suivante, il fut élu évêque des Arvernes et de concert avec son beau-frère Ecdicius, « magister militum », il essaya de défendre l'Auvergne contre les convoitises des Wisigoths de Toulouse et des Burgondes de la vallée de la Saône. Ecdicius, après avoir levé une armée à ses frais, parvint à repousser victorieusement une tenta-

tive des Goths contre Augustonemetum (474), mais cette fidélité à la cause romaine fut mal récompensée. Pour arrêter les invasions du roi wisigoth Euric dans la vallée du Rhône, l'empereur Nepos lui céda l'Auvergne (475). Ecdicius dut s'enfuir chez les Burgondes : Sidoine protesta contre ce honteux marché et fut exilé près de Carcassonne. Au bout de deux ans, il obtint sa grâce et accepta le nouveau pouvoir. Il mourut vers 479, après avoir vu s'effondrer les derniers débris de la puissance romaine. Du moins l'Auvergne, soumise nominalement aux Wisigoths, ne paraît pas avoir subi une forte immigration barbare, et sa vieille aristocratie sénatoriale, alliée aux principales familles de la Gaule, y garda longtemps toute son influence. Sur 111 noms de notables arvernes, relevés par M. Kurth dans les textes et les inscriptions du VIe siècle, 15 seulement sont germaniques.

Époque mérovingienne. — Après la bataille de Vouillé (507), où un fils même de Sidoine commandait un corps d'Arvernes, l'Auvergne passa des mains des Wisigoths dans celles des Francs. Après la mort de Clovis, elle fit partie du lot de Thierry : en 531, un petit-fils de Sidoine, le sénateur Arcadius, entreprit de la soustraire à sa domination et invita un autre fils de Clovis, Childebert, à s'en emparer. Pendant que Thierry guerroyait en Thuringe, Childebert arriva un jour à Augustonemetum ; un brouillard épais cachait la plaine. « Je voudrais bien, disait le prince cupide, pouvoir connaître par mes yeux cette Limagne d'Auvergne qu'on dit si riante. » Il n'en eut pas le temps : au moment où Arcadius brisait les serrures des portes, pour l'introduire dans la ville, on apprit que Thierry revenait de Thuringe. Childebert s'enfuit épouvanté et, pour punir les Arvernes, Thierry livra leur pays au pillage de ses soldats. Pendant deux ans (532-534), l'Auvergne fut mise à feu et à sang, et les barbares ne respectèrent même pas le tombeau de saint Julien de Brioude. Le comte Sigivald, laissé en Auvergne, acheva par ses exactions de transformer le pays en désert. Pour la première fois, l'Auvergne connut l'horreur de l'invasion germanique.

Grégoire de Tours. — Ce fut pourtant la vieille aristocratie arverne

qui donna à la culture ecclésiastique de l'époque mérovingienne son principal représentant. Sidoine Apollinaire peut être considéré comme le dernier écrivain de l'antiquité latine : Grégoire de Tours, à un siècle de distance, est le premier chroniqueur du moyen âge. Né à Augustonemetum vers 538, il tenait à l'Auvergne par sa famille paternelle, tandis que par sa mère et sa grand'mère, il était allié aux familles sénatoriales du Lyonnais, de la Bourgogne et du Berry. Il fut élevé par son oncle, saint Gall, évêque des Arvernes, et par son successeur saint Avitus. Ordonné diacre, il alla auprès de son oncle, saint Nizier, évêque de Lyon ; puis, en 573, les clercs de l'église de Tours le choisirent comme évêque. Pendant vingt et un ans, de 573 à 594 il gouverna l'église de Tours qui était alors, à cause du tombeau de saint Martin, une des plus importantes de la Gaule. On sait avec quel courage il défendit les droits de son église sous la triste domination des fils de Clotaire. Son *Histoire ecclésiastique des Francs* est la source fondamentale de nos connaissances sur l'époque mérovingienne, et par ses ouvrages hagiographiques, où sont recueillies tant de jolies légendes, il exerça une influence considérable sur la culture du moyen âge.

Après lui l'obscurité s'étend sur l'histoire de l'Auvergne. On sait seulement que le VIe et le VIIe siècle furent l'époque des fondations monastiques. Déjà au Ve siècle, un ascète oriental, saint Abraham, fuyant l'invasion persane, avait mené la vie érémitique en face de Clermont, au pied de la colline de Montjuset ; de même la vallée de Royat conserve le souvenir de saint Mart. Une fille de Clovis, Théodechilde, passe pour avoir édifié le monastère de Mauriac. Enfin, au VIIe siècle, saint Genès fonde Manglieu, tandis que le « sénateur » Calminius et son épouse Namadia construisent Mozat en 662. Avec ces deux monastères la règle de saint Benoît s'introduisit en Auvergne.

Époque carolingienne. — Au début de l'époque carolingienne, lorsqu'il se forma en Gaule des groupements régionaux d'un caractère national, l'Auvergne fut disputée entre les Aquitains et les Francs. La tradition locale a conservé le souvenir du passage de plusieurs bandes de Sarrasins, qui pillèrent Saint-Julien de Brioude,

mais l'Auvergne eut surtout à souffrir de l'expédition de Pépin le Bref contre Waïfer duc d'Aquitaine. En 761, les Francs brûlèrent le « château de Clermont » qui succède à ce moment dans l'histoire à la ville désertée d'Augustonemetum. Sous Charlemagne ce fut cependant à cette même Aquitaine, constituée en royaume pour Louis le Pieux (781), que l'Auvergne fut rattachée. Son destin semblait dès lors fixé et elle devait être une des provinces de la natio-



Photo la Havane, Clermont-Ferrand.

Ruines du Château Rocher.

nalité qui s'organisait alors dans la France du Midi. Elle fait encore partie du second royaume d'Aquitaine, formé en 817 par Louis le Pieux pour son fils Pépin, et plus tard, au moment des guerres civiles, lorsque le roi de France, Charles-le-Chauve, dispute l'Aquitaine au fils de Pépin, c'est en Auvergne que ce prince, échappé de sa prison de Saint-Médard, de Soissons, trouve un refuge inaccessible. Il y souscrit encore des diplômes en 863. L'Auvergne offrit aussi à cette époque un abri aux moines du nord qui fuyaient devant l'invasion des Normands, en emportant leurs plus précieuses reliques. Ce fut ainsi que les moines de Noirmoutiers s'arrêtèrent en 871 à Saint-Pourçain avec le corps de saint Philibert, tandis qu'en 865, les chanoines de Tours étaient venus à Marsat. Mais les Normands ne tardèrent pas à connaître, eux aussi, le chemin de

l'Auvergne et ils la dévastèrent à plusieurs reprises. En 899, ils vinrent jusqu'à Clermont et brûlèrent le monastère de Saint-Alyre.

Époque féodale. — Livrée ainsi à elle-même, l'Auvergne songea à s'organiser et à se protéger. Après la disparition de tout pouvoir central, le régime du clan, qui y trouve des conditions si favorables,



Photo L. Boulanger.

Royat. — L'Église.

y refleurit naturellement, comme aux temps celtiques. Chacun des pitons basaltiques qui dominent la plaine ou les plateaux fut couronné d'une forteresse. Des châteaux s'élevèrent à l'entrée des vallées, ou s'accrochèrent aux flancs des coteaux; beaucoup furent placés de préférence dans les passages resserrés, au milieu des cluses de la Sioule (Château-Rocher), de la Couze (Tour de Rognon) ou de l'Allier (Saint-Yvoine). Aujourd'hui même, si informes que soient les ruines échappées aux hécatombes ordonnées par Richelieu, à la tourmente révolutionnaire et au vandalisme des paysans, elles sont encore un témoignage vivant de l'époque troublée où la sécurité n'existait que derrière leurs murailles. Ces nids d'aigles font pour ainsi dire partie intégrante du paysage auvergnat et il est presque impossible de suivre une route d'Auvergne pendant quelques

lieues, sans apercevoir quelque tour à la silhouette inquiétante. Les monastères et même les églises se fortifièrent : à Clermont le monastère de Saint-Alyre possédait encore, en 1789, ses murailles crénelées, et l'église de Royat a gardé jusqu'à nos jours les terrasses garnies de mâchicoulis qui lui donnent l'aspect d'une forteresse. Grâce à ces solides défenses, il se forma de puissantes maisons féodales qui, de gré ou de force, englobèrent tout le pays dans un vaste



Photo Tesson.

Château du Sailhans.

système de patronage. On n'a malheureusement que des détails un peu sommaires sur ces rudes barons aux noms caractéristiques, sur Astorg dit le Taureau Rouge et sur son neveu Amblard le Mal Hiverné, grands pilleurs de biens d'églises.

L'Auvergne ne devait pas, d'ailleurs, rester isolée des provinces voisines. Tour à tour, les comtes de Poitiers, ducs d'Aquitaine, et les comtes de Toulouse essayèrent d'y établir leur influence. Guillaume le Pieux, qui fonda en 910 l'abbaye de Cluny, établit sa résidence en Auvergne. En 955, les seigneurs d'Auvergne (seniores arvernici) réunis à Ennezat, se déclarèrent les vassaux de Guillaume Tête d'Étoupes, duc d'Aquitaine. Quelques années plus tard, un certain Guy, descendant de Guillaume le Pieux, porte le titre de comte

d'Auvergne. Un pouvoir général parvint donc à se constituer, dans des conditions, il est vrai, très précaires.

En face des puissances laïques, l'Église tenait aussi une place considérable. En 894, saint Géraud avait fondé le monastère d'Aurillac, autour duquel se groupa bientôt toute une ville et où fut élevé un des hommes les plus remarquables du xe siècle, le fameux Gerbert, qui passait pour l'homme le plus savant de son temps et qui, après avoir été abbé de Bobbio, archevêque de Reims, précepteur du roi Robert, archevêque de Ravenne, devint pape sous le nom de Sylvestre II (999-1003). Du ixe siècle aussi date le puissant chapitre de Brioude, qui devint seigneur temporel des habitants de la ville : ce fut de ce chapitre que sortit un des principaux réformateurs monastiques du xie siècle, Odilon, abbé de Cluny (994-1048). En 1043, un descendant de saint Géraud d'Aurillac, saint Robert, fonde aux frontières du Velay, au milieu de forêts situées à 1 000 mètres d'altitude, le monastère de la Chaise-Dieu, qui ne tarde pas à posséder un immense territoire. En même temps la réforme de Cluny s'introduisait en Auvergne et absorbait, non sans résistance, les anciens monastères, tels que Mozat. Devant l'impuissance des pouvoirs généraux, l'Église essayait de mettre un terme aux brigandages féodaux par l'établissement de la paix de Dieu, qui fut proclamée au Puy en 990, avec la participation de l'évêque de Clermont. Enfin, lorsqu'en 1095, le pape Urbain II passa les Alpes, pour soulever l'Occident et diriger les chevaliers français vers le Saint-Sépulcre, ce fut Clermont qu'il choisit pour être le siège du concile où il vint prêcher lui-même la première croisade. Un grand nombre de seigneurs d'Auvergne prirent la croix et s'enrôlèrent dans l'armée conduite par Raimond de Toulouse et Adhémar de Monteil, évêque du Puy.

Ainsi l'anarchie féodale s'organisait peu à peu. Grâce à l'établissement d'une sécurité relative, le commerce renaissait et des agglomérations urbaines se créaient autour des châteaux et des monastères. Dès 1198, Robert, évêque de Clermont, accordait aux habitants une charte et un sceau à l'image de la Vierge, « Sigillum reipublicae Claromontensis ». A la même époque, les habitants de Montferrand recevaient une charte analogue. L'Auvergne devenait une terre de passage pour les nombreux pèlerins qui se rendaient chaque année

à Conques en Rouergue et à Saint-Jacques en Galice, et qui ne manquaient pas de s'arrêter en passant à Saint-Géraud d'Aurillac ou à Saint-Julien de Brioude, dont les chanoines montraient avec orgueil les armes que Guillaume d'Orange, le héros d'un cycle épique, y avait consacrées. En même temps, des églises s'élevaient de toute part : on y vénérait les statues de la Vierge ou des saints, dont les formes



Château de Tournoël (1829).
D'après une lithographie de Villeneuve.
(Extrait de Taylor : Voyages pittoresques dans l'ancienne France.)

archaïques se sont perpétuées jusqu'à nous. L'école d'architecture et de sculpture née en Auvergne à cette époque est une des provinces les plus originales de l'art roman. L'Auvergne possédait aussi sa langue et sa littérature nationales; c'est en langue romane que sont rédigées les chartes de Clermont et de Montferrand et, dès le XIIe siècle, la renommée de ses troubadours était grande. Jamais, en un mot, l'Auvergne ne connut une pareille indépendance; jamais elle n'affirma mieux sa personnalité; jamais elle ne fut plus près de devenir l'une de ces petites nationalités qui se constituaient alors dans la France méridionale et qui, ne connaissant pas de Pyrénées,

formaient en revanche un contraste saisissant avec les provinces du Nord.

Mais ce furent les barons auvergnats eux-mêmes qui, par leurs querelles et leurs pillages, amenèrent les Capétiens à intervenir dans la France centrale. Protecteurs nés des églises, les rois de France se firent les défenseurs des évêques du Puy contre les vicomtes de Polignac, des évêques de Clermont contre les comtes d'Auvergne. De Paris à Clermont, grâce à la brèche ouverte au Nord, il n'y a d'autres obstacles naturels que les passages des rivières. Quelques jours suffisaient pour amener les chevaliers français en pleine Limagne. Le Berry était capétien depuis Philippe I[er], et les sires de Bourbon étaient pour les rois des alliés fidèles. Aussi, à plusieurs reprises, au cours du XII[e] siècle, les rois de France dirigent en personne des chevauchées en Auvergne. C'est d'abord Louis VI, qui en 1122, force le comte Guillaume VI à restituer Clermont à l'évêque Aimeri. Le même roi, obligé de revenir en 1126, brûle la ville de Montferrand, mais ne peut en prendre le château. Louis VII paraît en Auvergne en 1162, en même temps que le pape Alexandre III réfugié en France; il la traverse l'année suivante, pour aller châtier les vicomtes de Polignac. Il revient en 1169, s'empare du château de Nonette et va en pèlerinage à Brioude et au Puy. Le roi d'Angleterre, Henri II Plantagenet, duc d'Aquitaine, essaya bien de faire valoir ses droits de suzeraineté sur l'Auvergne, et on le voit, en 1173, tenir une cour solennelle à Montferrand : Richard Cœur-de-Lion renonça formellement à cette prétention en 1189, et Philippe-Auguste put travailler à y établir son influence. L'occasion lui en fut bientôt fournie par la querelle du comte d'Auvergne Guy, avec son frère l'évêque de Clermont. En 1209, l'armée royale, commandée par Guy de Dampierre, s'empara des principaux châteaux du comte d'Auvergne, Riom, Tournoël, Nonette. En 1213, Philippe-Auguste prononçait la confiscation de l'Auvergne et en confiait la garde au sire de Bourbon; plus tard, il est vrai, le comte Guy obtint la restitution de quelques terres, et, d'autre part, le roi laissa intacts les domaines qui formaient, depuis 1199, un comté particulier, pour Dauphin, fils de Guillaume VII.

La terre d'Auvergne sous Alphonse de Poitiers. — L'Auvergne se trouvait ainsi divisée entre plusieurs dominations politiques : la plus grosse part était au roi, sous le nom de Terre d'Auvergne; les terres restituées à Guy gardèrent le nom de comté d'Auvergne; celles de Dauphin formèrent le Dauphiné d'Auvergne; enfin, l'évêque de Clermont resta le maître temporel de sa ville épiscopale et de



Abbaye de la Chaise-Dieu. — Tour de Clément VI (1831).
D'après la lithographie de Chapuy.
(Extrait de Taylor : Voyages pittoresques dans l'ancienne France.)

plusieurs châteaux. Par testament de 1225, le roi Louis VIII céda la terre d'Auvergne en apanage à son troisième fils Alphonse de Poitiers, et en 1241, le jeune prince, parvenu à sa majorité, vint en prendre possession. Pendant les trente ans qu'il régna sur l'Auvergne (1241-1271), ce prince fut, grâce à son habile politique, un artisan de la pénétration monarchique et française dans le Massif Central. Clermont restant ville épiscopale, ce fut à Riom qu'il établit le siège de la première administration qu'ait connue l'Auvergne. Il favorisa, en outre, le mouvement urbain et ce fut à lui que la plupart des villes

d'Auvergne durent leurs franchises municipales. Riom, construite à cette époque comme une « ville neuve », sur le plan régulier qu'elle conserve aujourd'hui, reçut, en 1270, la charte dite l'Alphonsine, qui établissait des consuls élus tous les ans et conférait aux habitants d'importants privilèges financiers. Un grand nombre de chartes analogues furent accordées à toutes les villes, et même à de simples



Photo Neurdein.

Abbaye de la Chaise-Dieu. — Le jubé de l'église.

villages. Malgré quelques troubles, excités en 1269 à Montferrand et à Riom, par la levée de l' « aide » de la croisade, l'administration d'Alphonse de Poitiers fut sage et bienfaisante. Ce fut à cette époque, entre 1255 et 1286, que la Haute-Auvergne commença à former un domaine administratif distinct, sous le nom de « bailliage des montagnes », tandis que son autonomie religieuse fut consacrée en 1317 par la création d'un évêché à Saint-Flour.

A la mort d'Alphonse de Poitiers, en 1271, l'Auvergne fut réunie sans difficulté à la couronne. Son union avec la France du Nord était dès lors un fait accompli : la langue d'oïl et le style gothique septen-

trional, dont la cathédrale de Clermont, commencée en 1248, est un modèle achevé, y pénétraient sans résistance, avec l'esprit monarchique. Le loyalisme de l'Auvergne à l'égard de la royauté française s'affirme dès la fin du XIIIe siècle, et elle lui fournit quelques-uns de ses principaux défenseurs. Philippe-Auguste avait eu déjà comme auxiliaire le fameux frère Guérin, né au château de Pouzols, chevalier du Temple et garde du sceau royal, guerrier et administrateur, qui joua un rôle décisif à la bataille de Bouvines. Sous Philippe-le-Bel, Pierre Flote, anobli par le roi, qui lui donna le château de Ravel, créé chancelier de France, fut un des plus fougueux adversaires du pape Boniface VIII et se fit tuer à la bataille de Courtrai, en 1302. Son fils, Guillaume Flote, fut chancelier de Philippe VI. Un autre Auvergnat, le cardinal Gilles Aycelin de Montaigu, occupa ce poste sous Jean le Bon. L'Auvergne fournissait aussi des administrateurs à l'Église et, en un siècle, on compte douze cardinaux auvergnats, depuis Hugues Aycelin de Montaigu, dit le cardinal de Billom, mort en 1297, jusqu'à Nicolas de Saint-Saturnin, mort en 1382. A l'Auvergne touche également Pierre-Roger de Beaufort, moine de la Chaise-Dieu, devenu pape sous le nom de Clément VI (1342-1352) et qui restaura avec magnificence le monastère auquel il avait appartenu : c'est à lui qu'on doit l'église actuelle, massive mais imposante, ainsi que la puissante Tour Clémentine qui en défend les abords.

Guerre de Cent ans. — Malheureusement la guerre de Cent Ans vint anéantir les bienfaits de cette première administration monarchique et ruiner l'Auvergne pour longtemps. Prise entre la Guyenne anglaise et la France Capétienne, l'Auvergne redevient un champ de bataille et elle offre des repaires tout indiqués aux chefs des grandes « compagnies » qui remplissent la France de leurs brigandages. Elles y parurent au lendemain même de la bataille de Poitiers. Un bâtard de Philippe VI, Thomas de la Marche, créé par le dauphin Charles seigneur de Nonette et d'Auzon, essaya d'organiser la défense du pays contre les bandes de Robert Knolles, qui pillaient à la fois l'Auvergne et le Forez et gardaient leurs communications par le col de Noirétable et Pont du Château. Malgré les résistances des nobles,

qui ne voulurent pas accepter Thomas pour chef, l'armée réunie sur son initiative intimida les Anglais, qui refusèrent la bataille près d'Issoire et disparurent du côté du Limousin (1359). Thomas de la Marche fut mal récompensé de son dévouement : le roi Jean, qui destinait l'Auvergne à son fils le duc de Berry, révoqua la donation de Nonette. Thomas exaspéré se jeta sur la Basse-Auvergne, prit



Château de Nonette.
(Extrait du manuscrit de Revel. Bibliothèque Nationale.)

17 châteaux, rançonna Riom et Clermont et ses compagnies bretonnes firent autant de mal à la province que les Anglais (1360).

A la mort de ce terrible aventurier (1361), le troisième fils du roi Jean put entrer en possession de la Terre d'Auvergne, que son père lui avait donnée, en même temps que le Berry, avec le titre de duc et pair, pour remplacer le Poitou, cédé au roi d'Angleterre par le traité de Brétigny. Il ne vint en Auvergne qu'en 1365, et il établit à Riom, où il créa une sénéchaussée, le siège administratif de son duché d'Auvergne. Ce prince dilettante, un des prédécesseurs des Mécènes de la Renaissance, couvrit ses domaines de constructions magnifiques : son maître d'œuvres, Guy de Danmartin reconstruisit

ses châteaux de Nonette et de Riom, dont la Sainte-Chapelle du Palais, véritable bijou d'architecture, ornées de verrières un peu postérieures, est aujourd'hui l'unique reste. Mais ce furent ces malheureux sujets, déjà épuisés par la guerre, qui durent alimenter le luxe de ses bâtiments, de ses collections précieuses et de ses parcs d'animaux rares. Il exploita l'Auvergne avec une rigueur impitoyable, prononçant des amendes contre les villes récalcitrantes et emprisonnant leurs consuls, comme à Saint-Flour en 1365, forçant les habitants de Clermont, sujets de l'évêque, à contribuer à ses dépenses, et les réduisant à une telle misère que beaucoup durent émigrer en Bourbonnais, usant enfin d'intimidation pour amener les États d'Auvergne à lui voter des subsides.

La province était cependant dans une situation des plus précaires. Depuis le traité de Brétigny, elle formait au sud la frontière du royaume capétien, en face du Quercy cédé aux Anglais : de ce côté la puissante forteresse de Saint-Flour, dont les habitants. formés en milices, réclamaient jalousement la garde exclusive, était comme on l'a dit justement, la clef de la France. Lorsque la guerre avec l'Angleterre recommença, l'Auvergne fut donc une des provinces les plus exposées (1369). Elle dut subir en 1373 le passage des bandes du duc de Lancastre, et bientôt les chefs de compagnie accoururent de tous côtés, s'installant dans les châteaux malgré les trêves, rançonnant les villes, moissonnant le plat pays et faisant de l'Auvergne « leur chambre », suivant l'énergique expression de Froissart. La misère fut telle, que les paysans, traqués comme des bêtes fauves, se soulevèrent. La jacquerie des Tuchins (Tue-chiens?) qui sévit surtout dans la Haute-Auvergne de 1367 à 1384, augmenta encore le trouble, et le duc de Berry dut aller la combattre en personne. Pour venir à bout des compagnies, on dut lutter pendant 19 ans (1373-1392); il fallut déloger un à un chacun des tyranneaux installés dans les châteaux les plus inaccessibles. Duguesclin vint s'employer à cette tâche, mais mourut devant Châteauneuf-de-Randon (1380). Certains épisodes de ces luttes, comme l'escalade de la Roche-Sanadoire par le duc de Bourbon en 1385, ou le siège de la Roche-Vindeix, repaire d'Aimerigot Marchez (1385), ont fourni à Froissart quelques-uns de ses récits les plus pittoresques. En 1392, lorsque Aimerigot eut été

décapité à Paris, sur la place des Halles, l'Auvergne commença à respirer, mais elle était épuisée et il lui fallut de longues années pour réparer ses ruines.

Dans la deuxième période de la guerre de Cent Ans, l'Auvergne fut moins exposée à l'invasion; elle eut cependant un rôle important dans la défense du royaume et ne ménagea ni ses hommes, ni ses



Photo L. Boulanger.

Saint-Flour.

deniers, pour aider Charles VII à conquérir son héritage. Dès 1420, n'étant encore que dauphin, ce prince vint à Clermont recevoir les subsides des états de la province. De nouveaux sacrifices furent consentis par les états tenus à Riom en 1429, et Charles de Bourbon fit, pour ravitailler Orléans, la tentative malheureuse qui aboutit à la journée des Harengs (12 février 1429). Pendant le siège de la Charité, Jeanne d'Arc obtint des secours des villes de Riom et de Clermont : les archives municipales de Riom possèdent encore la lettre qu'elle écrivit à cette occasion. De nouveaux états d'Auvergne furent tenus par Charles VII en 1436 et en 1440; lorsque les auteurs

de la révolte de la Praguerie, le dauphin et le duc de Bourbon se retirèrent en Auvergne, le roi n'eut qu'à paraître pour voir toutes les villes de la Limagne lui ouvrir leurs portes : grâce à cette manifestation de loyalisme, le mouvement fut arrêté dès son début.



Photo des Monuments Historiques.

Riom. — Vitrail de la Sainte-Chapelle.

L'Auvergne sous les Bourbons. — Le duc Jean de Berry était mort en 1416 et, par dérogation à la coutume des apanages, sa deuxième fille, Marie de Berry, épouse de Jean duc de Bourbon, obtint le duché d'Auvergne. Pendant un siècle, de 1424 à 1525, l'Auvergne appartint donc à la maison de Bourbon et connut une nouvelle période de prospérité. En revanche la remuante maison d'Armagnac possédait une bonne partie de la Haute-Auvergne (vicomtés de Carlat et de Murat, baronnie de Chaudesaigues). La province n'eut pas trop à souffrir des intrigues fomentées par les chefs de ces deux Maisons contre Louis XI. La guerre du Bien Public, en 1464, fut une échauffourée : Jean V d'Armagnac et Jean II de Bourbon assemblèrent une armée à Riom, mais, à l'arrivée de Louis XI, comme

en 1440, toutes les villes reçurent le roi avec empressement, et les adversaires signèrent une trêve à l'abbaye de Mozat. Lorsque Jean V d'Armagnac eut péri à Lectoure (1473) la tranquillité régna désormais en Auvergne. Jean de Doyat, né à Cusset en 1445, fut un des principaux conseillers de Louis XI, qui le fit gouverneur d'Auvergne et lui donna le duc de Bourbon à surveiller. Par son entremise, les bourgeois de Clermont obtinrent du roi, en 1481, la constitution d'un consulat qui fut, il est vrai, éphémère, mais ils gardèrent la maison de ville, qu'ils avaient acquise en 1484. On montre encore à Montferrand un hôtel qui passe pour avoir servi d'habitation à cet intrépide légiste, sur lequel la vengeance du duc de Bourbon s'appesantit, après la mort de Louis XI : il fut fouetté, privé de ses biens et banni, mais Charles VIII le réhabilita en 1499.

La Renaissance en Auvergne. — Au même moment, l'Auvergne participait dans une certaine mesure au mouvement de Renaissance artistique et intellectuelle qui se propageait en France. Une faculté de droit civil et canonique avait été créée à Billom en 1415 ; on y joignit des cours de théologie et de philosophie, et la nouvelle université compta jusqu'à 2.000 élèves. L'imprimerie fut introduite à Brioude en 1523, à Clermont en 1534, à Thiers en 1557. L'Auvergne eut ses Mécènes, princes laïques ou évêques, qui travaillèrent à l'embellir. Louis Ier de Bourbon, comte de Montpensier, fonda en 1475 la jolie Sainte-Chapelle d'Aigueperse et ce fut probablement son fils, Gilbert de Bourbon, époux de Claire de Gonzague, qui acquit, pour l'orner, le magnifique saint Sébastien de Mantegna vendu en 1911 au Louvre. Le même musée possède des sculptures qui proviennent du château de Chantelle, résidence qu'Anne de Beaujeu se plut à embellir de 1499 à 1514. De la même époque date la Sainte-Chapelle de Vic-le-Comte, avec ses belles verrières ; elle fut fondée en 1511 par Jean Stuart, époux d'Anne de la Tour, comtesse d'Auvergne. Jacques d'Amboise, évêque de Clermont (1505-1516), frère du cardinal ministre de Louis XII, éclipsa toutes ces créations par la magnificence avec laquelle il restaura sa cathédrale : Clermont lui doit encore une fontaine qui compte parmi les jolis monuments de la Renaissance.

L'attachement de l'Auvergne à la monarchie s'affirma en 1524, lorsque François Ier, après avoir confisqué les domaines du connétable de Bourbon, la réunit à la couronne, sans résistance. Nulle province, d'ailleurs, n'a fourni pendant cette période plus de légistes et d'administrateurs. C'est Antoine Duprat, né à Issoire, lieutenant du bailliage de Montferrand, premier président du Parlement de



Photo L. Boulanger.

Saint-Saturnin. — Fontaine.

Paris, chancelier de France sous François Ier et négociateur du concordat de 1516; devenu veuf, entré dans les ordres, archevêque de Sens et cardinal, il songea même à ceindre la tiare. Son fils Guillaume Duprat, évêque de Clermont à l'âge de 21 ans (1508-1560), assista au concile de Trente et fonda des collèges pour les jésuites à Billom et Mauriac. C'est encore Antoine Du Bourg, né à la Seille, chancelier de France en 1535 et oncle du conseiller au Parlement Anne Dubourg, qui, après avoir embrassé le calvinisme, eut en 1559 une fin si tragique. C'est surtout Michel de l'Hospital, qui semble avoir réuni par la netteté de son esprit et la fermeté de son caractère

les plus belles qualités de sa race. Sa famille sortait d'Allanche (Haute-Auvergne) ; son père, conseiller du connétable de Bourbon, fut compris dans sa disgrâce. Michel lui-même, né, d'après la tradition, à Aigueperse, fut obligé de quitter Toulouse, où il étudiait le



Photo Neurdein.

Clermont-Ferrand. — Fontaine d'Amboise.

droit. Après avoir achevé ses études à Padoue, il put rentrer en France en 1534. On sait quelle fortune l'y attendait, et comment, devenu en 1560 chancelier de France et presque premier ministre, il parvint, pendant quelque temps, par son intégrité et sa fermeté, à désarmer la fureur des partis. Enfin, l'union de l'Auvergne à la monarchie fut scellée encore par la réunion de Clermont à la couronne. Catherine de Médicis, héritière du comté d'Auvergne, par sa mère Madeleine de la Tour, se fit adjuger par un arrêt du Parlement, en 1551, la ville de Clermont, sous prétexte que les évêques l'avaient

reçue seulement en dépôt. Un arrêt de 1556 proclama Clermont capitale de la province d'Auvergne, tandis que Riom demeurait « chef du duché ». En 1566, Charles IX vint à Clermont, avec sa mère, et alla voir le pont naturel de Saint-Alyre.



Michel de l'Hopital
(D'après une gravure anonyme du temps. Bibliothèque de Clermont.)

Guerres de religion. — Mais déjà l'Auvergne était engagée dans les guerres religieuses, et une nouvelle période de troubles allait compromettre pour longtemps sa prospérité. Ses châteaux allaient redevenir des places de guerre et intercepter, comme au temps des grandes compagnies, les communications entre les villes. Malgré des condamnations de protestants au dernier supplice, la Réforme fit de grands progrès en Auvergne, à partir de 1540. Des églises protestantes se fondèrent à Issoire, à Aurillac et même à Clermont. Un pasteur de Genève, Guy de Moranges, vint à Issoire et après le massacre de Vassy, en 1562, les passions longtemps contenues se

donnèrent libre cours. A Aurillac, le gouverneur Louis de Brezons pourchassait les protestants. En revanche, le Sire de Blacon, lieutenant du baron des Adrets, mettait à sac l'abbaye de la Chaise-Dieu, mais ne pouvait forcer les moines, réfugiés dans la Tour Clé-



Château d'Issoire (1460).
(Dessin de Gaignières.)

mentine. Ce n'était là qu'un début, et, dans les années suivantes, les forces de la guerre civile s'organisèrent. En 1568, l'armée catholique, commandée par le gouverneur Saint-Hérem, subit une défaite à Cognat (entre Gannat et Vichy) ; l'année suivante les protestants entrèrent par surprise à Aurillac, et y commirent toute sorte d'excès. La Saint-Barthélémy ne fit pas de victimes en Auvergne, bien que la lettre attribuée par Voltaire à Saint-Hérem soit apocryphe, mais elle fut le signal d'une nouvelle guerre. En Haute-Auvergne, les protestants, chassés de Mauriac, se réfugièrent au château de Miremont, qui fut défendu pendant cinquante jours par Madeleine de Saint-Nectaire contre le baron de Montal ; l'intrépide amazone tua de sa

main le chef ennemi et mit ses soldats en déroute (1574). En Basse-Auvergne, un tisserand d'Issoire, devenu chef de bandes, le protestant Merle, saccagea successivement Ambert et Issoire, où il fit écorcher vifs plusieurs moines, et envoya ses coureurs jusqu'aux portes de Clermont. La paix de Monsieur (1576) laissa Issoire aux protestants, comme place de sûreté, mais l'année suivante, le duc d'Anjou, frère d'Henri III, amena lui-même une armée en Auvergne, pour reprendre cette ville. Elle fut prise d'assaut, après un siège meurtrier; la population fut massacrée ; on incendia les maisons, et sur les ruines fumantes s'éleva l'inscription : « *Icy* fust Yssoire ».

Puis la constitution de la Ligue vint exaspérer les divisions de l'Auvergne. Le gouverneur même de la province, le comte de Randan, dirigeait le mouvement; l'adhésion de Riom entraîna celle de toutes les villes de Basse-Auvergne, sauf Clermont et Montferrand ; des états provinciaux tenus par les Ligueurs à Saint-Flour et à Billom acceptèrent leur profession de foi. Cependant, le 10 août 1589, les bourgeois de Clermont, restés royalistes, reconnaissaient Henri IV pour roi. L'année suivante, une petite armée formée à Clermont infligeait une défaite décisive au comte de Randan, qui périt au cours de l'action ; cette bataille du Cros-Rolland, près d'Issoire, fut livrée le jour même où le Béarnais remportait la victoire d'Ivry. La Ligue prolongea cependant sa résistance, et les derniers coups de canon furent tirés en 1594 au château de Tournoël, dont le donjon montre encore l'énorme brèche qu'y ouvrit l'artillerie royaliste. Les villes de la Ligue, Riom, Saint-Flour, Aurillac firent leur soumission et, en 1596, l'argent avait eu raison des dernières places qui résistaient encore.

L'Auvergne au XVIIe siècle. — L'Auvergne sortait des guerres religieuses appauvrie et troublée profondément. Avec ses 52 villes closes et ses 300 châteaux, dont 6 très forts, elle continuait à ressembler à un vaste camp retranché, et ses 1.200 gentilshommes chefs de maison avaient perdu depuis de longues années l'habitude d'obéir. En face des villes, où la bourgeoisie instruite formait le parti de l'ordre, le vieux régime du clan régnait toujours dans les campagnes, avec ses procédés de gouvernement despotiques et barbares. Riche-

lieu, le premier, essaya de porter remède à cette situation. Il fit décider en 1633 la destruction des forteresses les plus fameuses : Montpensier, où était mort un roi de France, Nonette chef-d'œuvre d'architecture de Guy de Danmartin et le formidable Usson, avec sa triple enceinte étagée comme les couronnes d'une tiare, qui avait servi d'asile et de prison à la reine Marguerite de Valois. Les fortifications mêmes de Montferrand, qui passait pour la place la plus forte de la province, ne trouvèrent pas grâce devant lui. Cette exécution ne suffit pas cependant à rétablir l'ordre, et à la faveur des troubles de la Fronde, bien des tyranneaux continuèrent à pressurer les paysans et à se moquer des édits royaux. Il fallut qu'en 1665, Louis XIV, pour mettre un terme à la « licence des guerres civiles », ordonnât que des Grands Jours fussent tenus à Clermont à l'effet de réprimer toutes les violences. La terreur excitée par l'annonce de cette session montra les modifications qui s'étaient produites dans les mœurs. Il se fit, dit Fléchier, l'historien véridique des Grands Jours, « plus de restitutions qu'il ne s'en fait au grand jubilé de l'année sainte ». Beaucoup de gentilshommes crurent prudent de passer la frontière et, sauf l'exécution de Lamothe-Canillac, la plupart des condamnés ne furent décapités qu'en effigie. L'effet n'en fut pas moins produit et, sous l'administration nouvelle des intendants, l'ordre fut rétabli en Auvergne.

État de l'Auvergne avant la Révolution. — Il fut plus malaisé de faire renaître la prospérité, et l'Auvergne resta jusqu'à la Révolution une des provinces les plus pauvres du royaume. Ce n'est pas que des efforts considérables n'aient été faits pour préparer un avenir meilleur. L'achèvement de la mise en valeur de la Limagne fut l'œuvre la plus importante des XVIIe et XVIIIe siècles. Le desséchement du lac de Sarlièves, commencé en 1625 par le hollandais Bradley, fut terminé en 1655 par l'allemand Strada. Sous Louis XIV, les travaux de desséchement portèrent sur le Marais proprement dit (Gerzat, Ménétrol, Saint-Beauzire), qui ne fut entièrement assaini et conquis à l'agriculture qu'en 1792. Colbert encouragea la fabrication de la dentelle à Aurillac, et les intendants remarquables qui se succédèrent en Auvergne au XVIIIe siècle, Trudaine (1732-1757), Ballainvilliers

(1757-1769), de Monthyon (1769-1773), de Chazerat (1773-1789) cherchèrent à introduire de nouvelles cultures et de nouveaux procédés industriels, à créer des routes, à diminuer la misère. Parmi les hommes qui travaillèrent à cette œuvre bienfaisante, il faut mettre au premier rang Massillon, évêque de Clermont (1717-1742) : non seulement il apaisa dans son diocèse les querelles entre jésuites et jansénistes, non seulement il rétablit une discipline rigoureuse dans le clergé, mais il créa du travail pour les indigents et se fit l'avocat de ses ouailles auprès des pouvoirs publics. Malheureusement ces efforts n'aboutirent qu'à des résultats médiocres, en partie par suite de la passivité des populations. L'Auvergne mise en tutelle par Richelieu, privée de ses États provinciaux depuis 1637, avait perdu tout esprit public. D'autre part, les défauts du régime financier et l'âpreté des agents du fisc étaient pour la province une cause permanente de ruine. De 1725 à 1763, ses impôts passèrent de 4 à 5.800.000 livres. Depuis 1453, elle s'était rachetée de la gabelle, mais, pour se dédommager, le gouvernement avait établi des droits d'entrée et de sortie sur toutes les marchandises ; nul ne pouvait éviter la douane d'eau de Vichy et la douane de terre de Gannat, et avant d'arriver à Paris, les marchandises étaient arrêtées à 30 péages différents. Cependant les impôts étaient levés avec une telle rigueur, que des villages entiers émigraient. Dans sa lettre célèbre à Fleury, Massillon pouvait dire, sans blesser la vérité, qu'il n'y avait pas, dans le reste de la France, un peuple plus pauvre et plus misérable que ces paysans, obligés de s'arracher de la bouche leur grossier



Massillon.
(D'après une gravure anonyme du temps).

pain d'orge et d'avoine, pour satisfaire aux exigences du fisc. En 1754, Mandrin, la terreur des commis, put entrer librement à Brioude, marcher de là sur Thiers, en rançonnant sur son passage les entreposeurs de tabac : les populations ne paraissent pas lui avoir opposé la moindre résistance.

De même, dans le domaine religieux et intellectuel, si l'on excepte



Savaron, Lieutenant-général,
Président du Présidial de Clermont-Ferrand.

la rivalité des jésuites, qui possédaient un collège à Clermont depuis 1663, et des jansénistes, dont le quartier général était l'établissement des Oratoriens de Riom, la vie de la province est assez terne. Si l'Auvergne contribue pour une part notable au mouvement intellectuel de la France, c'est sur un théâtre plus large que s'exerce l'activité de ses littérateurs, de ses penseurs et de ses juristes. Il n'est pourtant pas indifférent de noter le caractère de sérieux et d'austérité qui distingue toutes ces grandes figures, et qui est une marque de la race. Les Arnauld, représentants du jansénisme, touchent à l'Auvergne, que leurs ancêtres ont habitée, après être venus de Provence pour s'y fixer. Savaron, l'orateur du Tiers-État en 1614, lieutenant-général à Clermont, est un des plus remar-

quables représentants de la bourgeoisie éclairée et consciente de sa force. Domat (1625-1695) autre Clermontois, est un des meilleurs juristes qu'ait produits l'ancien régime. Jean Soanen de Riom, évêque de Senez (1647-1740) est aussi un des chefs du jansénisme. Enfin, toutes ces notoriétés s'effacent devant la gloire de Pascal (1623-1662), né à Clermont, dans une maison voisine de la cathédrale, fils d'Étienne Pascal, conseiller à la Cour des Aides; il ne passa dans sa ville natale que sa première enfance, mais il garda avec elle de nombreux rapports et ce fut au puy de Dôme qu'il fit exécuter en 1647, par son beau-frère Florin Périer, sa célèbre expérience sur la pesanteur de l'air, dont l'originalité, récemment mise en doute, a été hautement reconnue. L'auteur des Provinciales et des Pensées appartient sans doute à la France, encore plus qu'à l'Auvergne : dans la rigueur impitoyable de sa logique, dans l'âpreté avec laquelle, d'autre part, il flagelle sa propre raison, ne trouve-t-on pas cependant quelques-unes des qualités profondes de sa race?



Blaise Pascal.
(D'après la gravure de Gissey).

Au XVIIIe siècle, l'Auvergne produisit seulement quelques littérateurs estimables. Marmontel (1728-1799), né à Bort en Limousin, fut élevé en Auvergne, d'abord au collège de Mauriac, puis à celui de Clermont. Chamfort (1741-1794) est né près de Riom. L'abbé Delille (1738-1813), l'Homère et le Virgile du premier Empire, est né à Aigueperse et fut élevé à Chanonat; sa mère aurait appartenu à une famille noble d'Auvergne. Enfin Lafayette, le héros de l'indépendance des États-Unis, le futur général de la garde nationale, est né en 1757 au château de Chavaniac, près de Brioude.

Naissance de l'esprit public. — Jusqu'à la mort de Louis XV, si l'on en croit le témoignage de Montlosier, la torpeur et l'inertie

régnèrent en Auvergne. C'était l'époque où les communications avec Paris étaient assurées par un coche qui quittait Clermont une fois la semaine, mettait sept jours pour arriver et n'était pas toujours plein. Un seul journal, *La Gazette de France*, pénétrait dans la province. L'agitation naquit subitement après l'avènement de Louis XVI ; les diligences de Turgot remplacèrent le coche et l'on se mit à lire les journaux : il commença à se former un esprit public. L'assemblée provinciale tenue à Clermont en novembre 1787 ne causa que des désillusions, mais ce fut avec ardeur que les trois ordres réunis à Clermont, à Riom et à Saint-Flour élurent leurs députés aux États généraux de 1789. Malouet, né à Riom en 1740, Lafayette, Gaultier de Biauzat, le chartreux dom Gerle en sont les plus notables. Puis l'affaiblissement subit du pouvoir central laissa libre cours à l'anarchie. Comme toutes les provinces, l'Auvergne fut agitée par « la grande peur », suivie des incendies de châteaux. Les vieilles jalousies locales se manifestèrent au moment de la création des départements. Dans le Cantal, il fallut faire alterner le siège du directoire entre Saint-Flour et Aurillac. Dans le Puy-de-Dôme, Riom essaya de supplanter Clermont comme chef-lieu : Gaultier de Biauzat repoussa pour la Basse-Auvergne la dénomination de « Mont d'Or », « afin d'éviter que l'on ne conçoive « l'idée de la richesse en prononçant notre nom et pour prouver « qu'il est plus facile d'y peser l'air que des écus ». Les nobles et les bourgeois éclairés qui avaient dirigé au début le mouvement révolutionnaire, ne tardèrent pas à être dépassés par de plus violents. Des clubs et des journaux se fondèrent dans les villes ; parmi les députés envoyés par les départements d'Auvergne à la Législative et à



Lafayette.
(D'après un dessin de Raffet.)

la Convention, on compta quelques-uns des Montagnards les plus notoires : Soubrany, maire de Riom, le mathématicien Romme, Carrier, procureur à Aurillac, l'homme des noyades de Nantes, Couthon, juge de district à Clermont, né à Orcet en 1755, Monestier, curé de Saint-Pierre de Clermont. Sans parler du rôle qu'ils jouèrent à la Convention, ce furent eux qui se chargèrent de répri-



Desaix.
(Dessin de J. Guérin, gravé par Fiésinger.)

mer dans leurs départements les insurrections royalistes, les émeutes de conscrits réfractaires et les résistances des administrations girondines, après le 31 mai. La mission de Couthon à Clermont (septembre-novembre 1793) aboutit à obliger une partie des gardes nationales du Puy-de-Dôme à concourir au siège de Lyon ; leur rôle y fut d'ailleurs plus retentissant qu'efficace. Dans le Cantal, l'épisode le plus important de ces luttes fut l'invasion du département par les milices royalistes de la Lozère sous le commandement de Charrier (mai 1793) ; à la fin de la même année Châteauneuf-de-Randon vint châtier le modérantisme de Saint-Flour. En réalité la

Révolution rencontra surtout en Auvergne une résistance passive et c'est ce qui explique que le nombre de ses victimes y ait été relativement restreint. Dans beaucoup d'endroits, les décrets sur les prêtres réfractaires restèrent lettre morte ; il y eut pas mal d'échauffourées et de destructions retentissantes, mais le pays garda son esprit particulariste.

Les départements d'Auvergne concoururent cependant à la défense de la patrie, non seulement par les bataillons de volontaires qu'ils envoyèrent aux armées, mais aussi par la part qu'ils prirent à la fabrication des armes. Dès 1792, les couteliers de Thiers se mirent à fabriquer des sabres, et en 1793 le représentant Pradier installa dans cette ville des fabriques de sabres de cavalerie, de baïonnettes et de plaques de fusils. Enfin, c'est à l'Auvergne que les armées de la Révolution durent un de leurs chefs les plus remarquables, Desaix, né à Saint-Hilaire d'Ayat en 1768 et élevé au collège militaire d'Effiat. Bien que fils de gentilhomme, il accepta les principes de la Révolution et l'on sait quel rôle considérable il joua en 1796 à l'armée du Rhin, en 1798 dans l'expédition d'Égypte et en 1800 à la bataille de Marengo, dont son intervention fit une victoire.

L'Auvergne au XIXe siècle. — L'histoire de l'Auvergne au XIXe siècle ne compte plus d'épisode retentissant. Ses principales transformations ont eu lieu dans le domaine économique, et la tâche des administrations modernes a consisté surtout à continuer l'œuvre de mise en valeur commencée par les intendants de l'ancien régime. Des progrès immenses ont été réalisés : un réseau de routes et de voies ferrées qui ont exigé des travaux d'art parfois grandioses, assure les communications intérieures et extérieures ; les cultures ont été améliorées et renouvelées ; des industries se sont créées, et par une série de circonstances fortuites, Clermont est devenue la capitale du caoutchouc ; l'instruction s'est répandue à tous les degrés. Les Facultés des lettres et des sciences créées à Clermont en 1810 et 1854, ainsi que l'école de médecine qui date du XVIIIe siècle, ont formé une Université qui pourrait exercer sur le mouvement intellectuel de la région un rôle plus efficace, si on lui donnait la faculté de droit qui lui manque et qu'on a refusée jusqu'ici au pays de Michel

l'Hospital et de Domat. Enfin, quelques symptômes favorables montrent que la torpeur et la passivité dont se plaignait Montlosier font place chez les Auvergnats à une conscience plus nette de leur passé historique et du rôle qu'ils peuvent jouer dans cette admirable harmonie qu'est la patrie française. La vieille langue romane est de



Photo L. Boulanger.

Viaduc de Garabit, au-dessus de la vallée de la Truyère.

nouveau en honneur ; elle a ses poètes qui, sans se faire les champions du passé, veulent sauvegarder tout ce qui fait l'originalité de leurs compatriotes et la saveur de leur terroir. L'Auvergne n'a d'ailleurs cessé, au cours de ce siècle, de se mêler au mouvement général des esprits, par les plus éminents de ses fils. Le féodal Montlosier, grand admirateur de la constitution anglaise et ennemi du parti prêtre, est le digne descendant des légistes d'autrefois, capables d'immoler leurs intérêts personnels à la rigueur de leur conviction. Une figure plus douce, mais avec un caractère aussi énergique, est celle de Bardoux (1829-1897) l'élégant historien de ces mêmes légistes. Sous l'Empire, comme sous la troisième République, l'Au-

vergne n'a, d'ailleurs, cessé de fournir son contingent d'hommes d'état. Dans le domaine artistique, le moins représenté jusqu'ici, elle a eu un peintre orientaliste très distingué, Marilhat (1811-1847), né à Vertaizon ; un compositeur estimable, Chabrier (1841-1894) né à Ambert, l'auteur de Gwendoline. Enfin, dans les sciences un nom dépasse tous les autres : c'est celui d'un des plus brillants élèves de Pasteur, Émile Duclaux (1840-1906) originaire d'Aurillac.

2° Formes de l'Activité sociale.

La race. — Il semble que les vicissitudes historiques traversées par l'Auvergne n'aient modifié que d'une manière très superficielle la constitution physique et les traits de caractère des races très anciennes qui l'ont colonisée. L'élément le plus répandu, surtout dans les parties montagneuses, est un type brachycéphale, petit, brun, velu, lourd et robuste. Les membres sont allongés, les attaches assez grosses et le prognathisme n'est pas rare. Cette race paraît s'être propagée aux dépens des peuples à tête plus allongée (dolichocéphales), dont on trouve des représentants dans les cimetières du moyen âge et même à l'époque néolithique. Aujourd'hui les dolichocéphales blonds à yeux clairs se rencontrent dans certains cantons de la Limagne et dans quelques vallées du Cantal. On a voulu voir en eux des Celtes, tandis que la race brachycéphale et brune représenterait l'élément ligure. Ce ne sont là que des conjectures, et tout ce qu'on peut affirmer, c'est le pouvoir d'absorption de la vieille race autochtone. Les colonies étrangères amenées par les invasions n'ont pas laissé de traces. Les communautés juives elles-mêmes, assez importantes au moyen âge, comme le prouvent le témoignage de Grégoire de Tours et les inscriptions funéraires hébraïques d'Ennezat, se sont fondues dans la population ; on cite cependant le village de Perrier, où leur souvenir survit encore dans les noms de baptême, empruntés de préférence à l'Ancien Testament.

Population. — La fécondité de cette vieille race d'Auvergne a été longtemps proverbiale. Au XVIIe siècle, Fléchier citait l'exemple d'une dame de quatre-vingts ans qui comptait 469 neveux et nièces encore

vivants. En 1697, Vauban évaluait à 550.000 habitants la population de l'Auvergne. En 1788, il y en avait 670.000, et l'Auvergne venait au huitième rang des provinces françaises pour la population. En 1770, l'excédent des naissances sur les décès était encore de 10.325, mais ce chiffre tombait à 3.921 en 1786. Au XIXᵉ siècle, le mouvement de croissance s'est d'abord ralenti (Cantal : en 1801, 220.000 habitants ; en 1886, 241.000 habitants ; Puy-de-Dôme : en 1802, 507.000 habitants ; en 1875, 596,000 habitants), puis d'un recensement à l'autre, on constate une diminution qui va malheureusement en s'accentuant. D'après le recensement de 1911, le Cantal a 228.000 habitants, le Puy-de-Dôme, 535.000.

Caractère des Auvergnats. — Au point de vue moral, il n'est pas facile de porter un jugement d'ensemble sur une race qui présente autant de contrastes que les paysages de la région qu'elle habite. Il ne faut pas accepter de confiance le portrait classique de l'Auvergnat sobre, dur à la peine, d'une économie sordide et dénué de tout besoin intellectuel. Il y a en réalité de grandes différences entre les montagnards et les habitants de la plaine, à plus forte raison entre la population des campagnes, qui a gardé dans une certaine mesure son existence patriarcale, et celle des villes, plus mélangée. La sobriété est un des traits dominants du montagnard, et l'alcoolisme est encore limité. L'Auvergnat passe à tort pour avoir peu d'imagination. Il est vrai que les hommes les plus remarquables qu'aient produits l'Auvergne sont surtout des juristes, des administrateurs et des savants. D'autre part, le rôle si important qu'ont joué dans la vie populaire les légendes, si nombreuses, et les superstitions de toute sorte, permettent de soupçonner que sous cet extérieur un peu rude de la race, se cache un goût réel pour le mysticisme et pour la rêverie. L'Auvergnat est en général peu expansif et garde volontiers pour lui toutes ces richesses. Il se peut, d'ailleurs, que la longue période de misères et de troubles traversée par l'Auvergne, depuis la fin du moyen âge, ait contribué à exagérer cette défiance et cette habitude de cacher des sentiments qui, longtemps contenus, éclatent parfois avec violence. Les rancunes sont tenaces à la campagne et, dans les affaires jugées à Riom, on constate que les crimes qui ont

pour mobile l'intérêt ou la vengeance sont bien plus nombreux que les crimes passionnels. Mais la seule manière de connaître le caractère complexe de cette population, c'est de l'étudier dans les divers domaines où elle déploie son activité et d'abord dans le plus important de tous, dans la vie des champs.

La vie rurale. — Pendant longtemps, l'existence indépendante du propriétaire rural a été regardée par l'immense majorité de cette population comme le but à atteindre. « Tel le meunier dans son moulin — le paysan sous son chaume — est comme un roi sur terre[1]. » Pour pouvoir acquérir un peu de cette terre, beaucoup de journaliers n'hésitaient pas à mettre leurs enfants en service; d'autres émigraient, avec l'espoir d'acheter à leur retour un coin du sol natal. Aujourd'hui les progrès de l'industrie amènent l'exode vers les villes, et les campagnes se dépeuplent. La population rurale n'en comprend pas moins 80 p. 100, dans le Puy-de-Dôme, et 87 p. 100, dans le Cantal, du chiffre total des habitants.

En général, ces populations sont agglomérées en villages, dont les maisons se serrent étroitement les unes contre les autres. Les fermes isolées sont assez rares, sauf dans la Limagne. La situation des villages a été déterminée souvent par l'existence des sources, et presque toujours aussi par des nécessités de défense. Il suffit de les voir, tantôt juchés au sommet des cônes volcaniques, tantôt suspendus en quelque sorte aux falaises basaltiques des plateaux, presque toujours défendus d'un côté par quelque ravin profond ou quelque ruisseau, pour comprendre que la sécurité n'est pas en Auvergne d'époque très ancienne. Rien n'est, d'ailleurs, plus agréable à l'œil que ces toits de tuile d'un rouge clair, qui se détachent au milieu de la verdure, surtout lorsque les ruines de quelque vieux donjon les surmontent encore. Si l'on pénètre, il est vrai, au milieu de ces maisons blanches aux toits rouges, on est tout étonné de trouver des rues étroites et tortueuses, encombrées de tas de fumier, au milieu desquels grouillent des chiens lépreux. Sur la place principale, l'eau coule à profusion de la fontaine qui alimente

[1] Tau le méunei diens soun mouli, — Le païsan seùt soun palhis — Is coumo un rei dessoubre tiarro (Michalias, *Ers d'uen païsan*) p. 100.

le lavoir, mais elle se perd sans profit pour la propreté générale. Sans doute, bien des améliorations ont été réalisées dans ces dernières années, mais il n'y a guère que dans les gros bourgs, qu'on ait quelque souci de la voierie.

Bien que notre goût moderne pour l'uniformité ait envahi les constructions rurales, on trouve encore à de nombreux exemplaires, aussi bien dans le Puy-de-Dôme que dans le Cantal, la maison auver-



Photo E. Boulanger.

Saint-Saturnin.

gnate d'autrefois, avec ses dispositions si curieuses : au rez-de chaussée, l'étable et parfois le cuvage et le fournil; au premier étage, où l'on accède par un escalier extérieur, les chambres d'habitation. Le palier de l'escalier forme une terrasse couverte par une avancée du toit que soutiennent souvent de simples poteaux de bois. La porte de l'étable s'ouvre quelquefois sous une voûte qui supporte l'escalier, et repose elle-même sur deux piliers, dans lesquels on ménage un poulailler ou une loge à porcs. Devant la maison et, parfois, dans la rue même, se trouve la fosse à fumier, dans laquelle viennent se déverser les eaux du toit. Les ouvertures sont en général étroites et rares, surtout dans la montagne. Le

toit, qui a souvent une inclinaison très forte, destinée à empêcher l'accumulation des neiges, déborde largement, en laissant voir les chevrons de la charpente. Il est couvert en tuile ou en chaume et aussi par de larges lames de schistes ou de phonolites (loses) qui donnent un aspect sévère aux villages de la région du Mont Dore et du Cantal. Dans les pays les plus pauvres, il y a encore des maisons



Photo Denis.

Village de Beaumont, **par** Costilhes.
(Musée de Clermont-Ferrand.)

composées d'un seul corps de logis, sans étage, avec une seule pièce d'habitation et une étable. La facilité avec laquelle on trouve la pierre a rendu assez rares les constructions en torchis ; les maisons en pans de bois, qui ont dû être assez nombreuses autrefois, ont à peu près disparu.

A l'intérieur, la pièce essentielle, où se réunit la famille, pour prendre ses repas, est la cuisine, qui sert aussi parfois de chambre. Malgré la diffusion des fourneaux économiques, on y trouve toujours l'immense cheminée surmontée d'un entablement en pierres de taille et garnie quelquefois de deux bancs ou de deux coffres, de

chaque côté de l'âtre. De hauts landiers en fer forgé sont terminés par des tiges qui supportent des coupes, dans lesquelles on plaçait autrefois des torches de résine. A la crémaillère est suspendue l' « oule » (marmite). Des images d'Épinal, un bénitier avec du buis



Photo Denis.

Maison à Tauves, par J. Laurens.
(Aquarelle au musée de Clermont-Ferrand.)

bénit ou une vierge rustique, décorent la muraille. Un vaisselier supportait autrefois des assiettes d'étain, remplacées de plus en plus par une poterie grossière décorée de fleurs et de paysans aux costumes d'autrefois. Les fermes du Cantal connaissent particulièrement le luxe des cuivres : les immenses « ferrats » en forme d'urnes qui servent à puiser l'eau potable et les « grésiles » sortes de chaudrons évasés dans lesquels on fait écrémer le lait. Aux noires solives du plafond pendent de gros quartiers de lard, des jambons

fumés, des chapelets de saucisses, qui sont un témoignage de la prospérité de la maison. Au milieu de la pièce est la longue table en chêne massif, garnie de ses deux bancs ; à une de ses extrémités s'ouvre l'immense tiroir qui sert de huche à pain. De vulgaires chaises de paille remplacent les escabeaux rustiques et le fauteuil de bois réservé au chef de la famille. Les lits ornés de rideaux et de courtines sont quelquefois superposés en plusieurs étages. L'ameublement est complété parfois par des armoires de chêne et de noyer, en général peu ornées. L'éclairage au pétrole a succédé partout aux antiques lampes à huile (tchares, luns, caleils) presque aussi simples que les lampes antiques, et que l'on suspendait au plafond. au moyen d'une crémaillère en bois.

L'ancien costume. — Le costume traditionnel a subi, au cours du dernier siècle, des altérations encore plus profondes que l'antique mobilier. Le paysan ne portait guère autrefois que le drap grossier, fabriqué dans la région, une sorte de bure ou *rase*, teinte en gros bleu, en blanc ou en brun. Pour les hommes, les vêtements essentiels étaient une sorte de veste à taille longue, terminée par des poches très profondes, et la culotte très ample (bragues, braies), tenant par la simple saillie des hanches et enfoncée dans de longues guêtres qui allaient de la cuisse à la cheville. Ceux du Cantal portaient sous la veste un surtout en flanelle blanche (poulacre) et se coiffaient journellement du bonnet rouge, réservant le chapeau rond pour la ville ; ils aimaient aussi à fixer à leur chemise une épingle d'argent, garnie de touffes de laine rouge. Dans la Limagne dominait le costume des « Brayauds » que l'on peut voir encore figurer à la procession de Saint-Amable à Riom, casaque et braïes de serge blanche, ceinture de cuir attachée par une large boucle, chapeau rond à larges ailes. Sous la Révolution et le premier Empire s'introduisirent les gigantesques bicornes, qui n'avaient pas encore disparu en 1848. Aujourd'hui, le costume masculin n'a plus aucun caractère ; de même, nul ne porte plus les cheveux longs ; beaucoup de paysans du Cantal ont conservé la coupe de barbe en collier, si caractéristique.

L'ancien costume des femmes a résisté un peu plus longtemps à

l'invasion des modes nouvelles, mais aujourd'hui il n'en reste plus grand chose. Les Cantaliennes abandonnent le gracieux « boborel », corsage très échancré, laissant voir la guimpe sur laquelle s'étalait, aux jours de fête, la croix ou le Saint-Esprit, souvent orné d'émaux et suspendu à des chaînes d'or à plusieurs tours. Dans la



Photo Denis.

La batteuse de beurre, par J. Laurens.
(Aquarelle au musée de Clermont-Ferrand.)

Haute et Basse-Auvergne, la jupe très large était presque toujours retroussée par derrière, jusqu'à la taille, de manière à laisser voir la doublure, faite d'une indienne à couleur éclatante. De l'ancien costume il ne reste guère aujourd'hui qúe les sabots, qui survivront à toutes les révolutions, et la coiffe, bien menacée par le chapeau à bon marché. Sa forme était autrefois des plus variées et chaque région avait la sienne : à Aurillac et dans les

environs de Vic-sur-Cère, la coiffe longue en dentelle, recouverte du chapeau à bavolet ; à Saint-Flour et à Murat, le mouchoir de couleur, fixé sur les cheveux en bandeau par une sorte de diadème en laiton : c'est le « serre-malice » répandu aussi dans les environs de Latour-d'Auvergne et dans la région du Mont Dore ; dans la Limagne, le petit bonnet tuyauté enserrant le visage et surmonté, aux jours de fêtes, de larges rubans de couleurs éclatantes ; dans le Livradois, la coiffe de batiste à fond brodé, avec ailes calamistrées étalées le long des joues ; ailleurs, la même forme entièrement plate, dont les ailes étaient relevées pendant le travail au-dessus de la tête. Par dessus leur coiffe, beaucoup de paysannes arborent, pour se garantir du soleil, un chapeau de paille garni de velours, genre cabriolet ; celles de la Limagne portaient une immense coiffure plate en forme de bouclier rond ; enfin, le petit chapeau rond de feutre noir, placé aussi sur la coiffe, se multiplie dans la région limitrophe du Velay. Pour rehausser l'élégance de ces vieux costumes, on étalait, aux jours de fête, les tabliers de soie, les chaînes d'or à plusieurs tours, les longs pendants d'oreilles, etc... Tout ce luxe un peu barbare, résultat des économies de plusieurs générations, a fait place, malheureusement, à un autre luxe de qualité moins solide et presque toujours de mauvais goût.

Ce qui distinguait surtout cette vie paysanne d'autrefois, c'était son ordre et sa régularité : chacun y avait sa place marquée par une hiérarchie rigoureuse ; chaque moment du jour, chaque saison de l'année étaient employés à des occupations bien définies. Il s'en faut de beaucoup que, même aujourd'hui, cette existence quasi patriarcale ait entièrement disparu. Trois fois par jour, maîtres et domestiques, à l'exception de ceux que retiennent les travaux des champs, prennent leurs repas dans la grande cuisine. Autrefois, les hommes seuls s'asseyaient autour de la table et les femmes, à qui incombait le service, mangeaient debout. Un homme aurait rougi, dit Montlosier, d'aller chercher de l'eau à la fontaine, ou de se livrer aux soins du ménage.

La nourriture. — La nourriture, non plus, n'a guère varié à travers les âges. Si l'on en croit quelques voyageurs du XVIe siècle.

l'Auvergne présentait à cette époque le spectacle d'une abondance prodigieuse. L'un admire le grand nombre de coqs de bruyère pendus à l'étalage des charcutiers du village ; un autre, Guillaume Rondelet de Lyon, voit prendre dans l'Allier 1.200 saumons ou aloses d'un seul coup de filet ; les truites étaient si abondantes, qu'on les salait pour les conserver. Les guerres civiles furent sans doute fatales à cette prospérité, car rien n'est plus misérable que la nourriture du paysan aux XVIIe et XVIIIe siècles. D'après Legrand d'Aussy, ceux de l'élection de Brioude ne mangent qu'un pain noir mal pétri, contenant la farine et le son ; ils le trempent dans une soupe à l'eau assaisonnée d'un peu de sel et de beurre, ou d'huile de noix. Cette soupe, dans laquelle la cuiller tient toute seule, fait encore le fond de la nourriture campagnarde : c'est la fameuse soupe aux choux, mets national des Auvergnats et il y a bien des moyens de la rendre substantielle : « Prenez un choux d'abord, un gros et joli choux — pommé, dur et qui ne soit pas trop flétri par le gel, — une jambe de porc du pays, au poil à demi-roussi — et deux morceaux de saindoux, deux bons morceaux; il les faut! — Du lard gras et maigre, rance un peu, mais bien peu, — des navets de la Planèze, d'Ussel ou de Lusclade. — ..... Mettez, sans vous presser, tout cela dans une marmite, — avec un coq bien farci ou quelque vieille poule, — un jarret de veau, une côte de bœuf; — mettez-y de la viande, mettez-en, n'ayez pas peur! — N'oubliez pas l'ail, les oignons, les carottes, et pendant quinze jours, vous vous en lécherez les lèvres![1] »

C'est là, il est inutile de le dire, un menu de jour de fête, et la soupe quotidienne est de composition plus modeste. Selon les cantons, on y ajoute de la bouillie d'avoine ou les « bourriols » du Cantal, galettes de sarrasin très larges et très minces. Le « pescajou » est une galette de froment beaucoup plus soignée, où il entre des œufs et du beurre. La « fourme » du Cantal, énorme fromage qui pèse 50 kilogrammes, le « parabel » fromage plus fin de 10 kilogrammes, le « cabecou », fromage de chèvre, le fromage dit de Saint-Nectaire sont aussi d'un usage courant. Les Cantaliens connaissent aussi l'indigeste « *pountarri* » hachis de viande et de légumes,

[1] Vermenouze. *Flour de brousso*, p. 282.

mêlé de farine et enveloppé dans un gros intestin de porc. Les « tripous », boyaux et pieds de mouton sont renommés dans la région d'Aurillac. Le vin est devenu d'un usage courant et, dans certains cantons, on mélange au vin blanc le cidre, fabriqué en assez grande quantité. Le Cantal ne connaît guère que le vin d'Entraygue ; le Puy-



Photo Neurdein.
La fileuse, type d'Auvergne, par Jean François Millet.
(Musée du Louvre.)

de-Dôme s'énorgueillit des crûs de Nonette, Corent, Aubière et Chanturgue que, d'après la tradition, Louis XIV ne dédaignait pas de faire servir à sa table. Innombrables enfin et variés, suivant les régions sont les mets traditionnels des jours de fête. L'immolation du « vêtu de soie », comme l'appellent toujours les paysans, est l'occasion d'une bombance forcée, puisqu'il faut consommer de suite tout ce qui n'est pas susceptible d'être conservé : c'est jour de « mangogne » et on invite ses amis. Il est admis en outre, dans le Cantal,

qu'on mange le « piot » au carnaval, l'omelette à Pâques et la saucisse fraîche à Noël. La morue est le plat obligatoire du Vendredi-Saint. Dans la Basse-Auvergne, on mange pendant le carême les échaudés, petits pains légèrement cuits, que l'on jette dans l'eau chaude pour les faire lever; après Pâques, ils sont remplacés aux fêtes de villages par les « fougeassoux », fouaces, tartes au lait, au fromage blanc et aux œufs, très aplaties en forme d'X ; plus tard viennent les « clafoutis » ou « milliards » tartes dans lesquelles sont enfoncées des cerises entières, avec leurs noyaux.

La veillée. — Autrefois, après le repas du soir, avaient lieu les longues veillées d'hiver, à la lueur des antiques lampes à huile, entretenues à frais communs par plusieurs ménages. Les femmes filaient leur quenouille ou agitaient les fuseaux de leur métier à dentelle ; les hommes décortiquaient le chanvre ou les châtaignes, et souvent quelque conteur improvisé racontait dans un patois savoureux, quelqu'une des légendes locales, ou posait des énigmes que l'assistance s'efforçait de deviner. La prière en commun terminait presque toujours la soirée.

Anciennes communautés de paysans. — Avant la Révolution, il existait, dans les environs de Thiers et dans les montagnes du Forez, de véritables communautés, composées de plusieurs familles et dont la coutume d'Auvergne reconnaissait l'existence légale. Le plus célèbre de ces « clans » était celui des Guittard-Pinons, qui comptaient encore en 1820, 30 à 40 individus partagés en quatre branches et divisés en maîtres et serviteurs. Chacun des maîtres avaient une part égale à la propriété commune et concourait à l'élection du « mouistre », qui gouvernait cette petite république, dirigeait les travaux, faisait les ventes et les achats, décidait enfin d'une manière souveraine les mariages entre les jeunes gens et les jeunes filles des quatre branches. Son autorité était admise sans résistance et il portait, pour se distinguer, une ceinture rouge et verte. A côté de lui, une « mouistresse », nommée aussi probablement à l'élection, dirigeait les travaux des femmes. Les intendants d'Auvergne accordèrent leur protection à cette communauté, dont la vie patriarcale

eut une grande réputation à la fin du XVIII[e] siècle. On louait surtout les Guittard-Pinons pour leur charité. Dans leur cour s'élevait une « ladrerie », hospice toujours ouvert aux malheureux, et rien n'était plus touchant, que de voir, à tous les repas, chacun des convives mettre de côté une partie de sa pitance, destinée à alimenter ces aumônes. Le code civil fut fatal à ces associations. Les Pinons durent se dissoudre en 1819 et il en fut de même des Dunaud, qui se livraient, près de Vollore, à l'élevage du bétail, des Tarenthei, couteliers à Thiers, etc...

Les travaux agricoles. — Malgré les transformations que le travail agricole a subies au XIX[e] siècle, les progrès ont été relativement assez lents en Auvergne ; de plus, la permanence des conditions géographiques a maintenu les pratiques traditionnelles et les inégalités entre les diverses régions. Toute la Haute Auvergne, le Mont Dore, la région des Dômes, le Livradois et le Forez constituent un pays d'élevage et de cultures semi-pastorales. Dans ces régions, pendant l'hivernage, qui dure près de cinq mois, les bestiaux restent à l'étable; dans les parties les plus élevées, où la neige interrompt entièrement les communications, les habitants sont parfois obligés d'hiverner eux aussi, et de se réfugier auprès des bestiaux, pour trouver la chaleur nécessaire. A la belle saison, le troupeau part pour la montagne et gagne les hauts pâturages, après avoir franchi parfois 50 kilomètres et davantage. Là, les animaux paissent en liberté, du 20 mai au 15 octobre environ, tandis que les bergers se livrent à la fabrication des fromages dans les « burons » ou huttes de pierres plates, composées de plusieurs salles où sont déposés les baquets de bois et moules à fromages; une étable à porcs complète l'installation. Cette industrie, restée primitive, n'en est pas moins une source de richesse. Parmi les races de bestiaux, la plus belle et la plus répandue est la race de Salers, à la forte ossature et à la robe rouge caractéristique; on trouve aussi la race ferrandaise de la Limagne et la race plus petite de l'Aubrac.

Les régions de culture maigre (seigle, sarrasin, avoine, etc...) forment malheureusement une grosse part du sol auvergnat; sur les versants des vallées, il faut pratiquer souvent la culture en terrasse

et se servir, pour remuer la terre, d'un araire primitif, ou même de la simple bêche. La Limagne est, en revanche, la région dont les cultures se sont transformées le plus au XIXe siècle. Avant la Révolution, à cause de la difficulté des transports, on ne lui demandait que les produits de première nécessité, les céréales, le chanvre, les



Photo Neurdein.

Attelage auvergnat.

fruits, le vin. Depuis cent ans, des cultures industrielles de toute sorte s'y sont implantées ; bien que le froment, qui rend jusqu'à 25 hectolitres à l'hectare, y soit toujours la culture principale, on y trouve aussi en abondance la betterave et l'orge, et l'on pratique, pour l'assolement, la culture des prairies artificielles. Les arbres fruitiers, pommiers, poiriers, et surtout les abricotiers, qui trouvent sous le climat continental de l'Auvergne des conditions si favorables, constituent depuis longtemps une des principales richesses du pays. La vigne enfin, reconstituée dans ces dernières années, fournit la plus grande partie de la consommation locale d'un vin, fabriqué encore d'une manière trop primitive pour supporter l'exportation Les années de trop grande abondance sont donc néfastes pour le vigneron, et Ballainvilliers raconte, qu'en 1753, la récolte fut telle, que le vin, devenu sans valeur, était employé à faire du mortier. A partir du mois de février, on peut voir, sur les routes des

environs de Clermont, les vignerons se rendre à leur travail, la hotte sur le dos et à la main le barillet ou « bousset » dont ils verseront le contenu, à l'heure du goûter, dans une belle tasse d'argent à leur chiffre.

Les petites industries rurales qui procuraient aux paysans des ressources supplémentaires et étaient exercées surtout par les femmes, tendent à disparaître. Dans le Cantal, cependant, on fabrique encore des toiles grossières et un drap rude, la rase, avec lequel le campagnard s'habille. La fabrication de la dentelle, établie par Colbert à Aurillac, est surtout répandue aujourd'hui dans la région d'Ambert et dans le voisinage du Velay ; une école de dentellières, la Gergovia, a été fondée récemment à Issoire par M. A. Lescure ; elle a pour objet de restaurer l'ancienne industrie de la dentelle auvergnate et a déjà produit d'excellents résultats.

Maladies endémiques. — Malgré des ressources admirables et que beaucoup de provinces pourraient lui envier, l'Auvergne est restée cependant, jusqu'à nos jours, un pays pauvre. Les guerres et les épidémies l'ont dépeuplée au moyen âge et la fiscalité des temps modernes l'a ruinée. Les mauvaises conditions d'hygiène ont amené le développement de maladies endémiques. Dans les collèges d'Aurillac, de Mauriac et de Saint-Flour, il y avait, au XVIIIe siècle, un banc spécial pour les élèves atteints de la lèpre, de la gale et de la teigne. Ces fléaux ont heureusement disparu, mais, dans ces dernières années, il y avait encore dans la population montagnarde un assez grand nombre de goitreux.

L'émigration. — Un autre mal, qui date de fort loin, est l'émigration. « Ce qu'est la peste pour les états « du Grand Seigneur, dit Legrand d'Aussy, l'émigration l'est pour l'Auvergne ». A la fin du XVIIIe siècle, dans la seule élection d'Aurillac, plus de 6.000 émigrants partaient chaque année pour l'Espagne, et, encore aujourd'hui, un fort contingent d'émigrants se dirige de ce côté et se livre à des commerces de tout genre ; quelques-uns vont, même, dans l'Amérique espagnole. D'autres se contentent d'aller dans les provinces voisines et s'engagent comme terrassiers, scieurs de long,

maçons, etc... : tel est le cas des émigrants de Combrailles et de la région d'Ambert. Paris, enfin, a attiré de tout temps les Auvergnats. Au XVIIe siècle, plusieurs familles d'Apchon et des paroisses voisines avaient le privilège singulier de fournir les trompettes du roi. La littérature du XIXe siècle a rendu célèbre l'Auvergnat établi à Paris, pour y exercer les professions les plus dures, comme celles de por-



***Plan de Clermont-Ferrand en* 1575.**
D'après la Cosmographie de Belleforest.

teur d'eau, de portefaix, ou de charbonniers. Quelques-uns de ces émigrants reviennent au pays après fortune faite, mais la grande majorité part sans espoir de retour. Il y a donc là une cause permanente d'appauvrissement, augmenté dans ces dernières années par le mouvement effrayant qui dépeuple les campagnes au profit des villes.

Les villes. — Cette centralisation urbaine est un phénomène récent, dû au développement industriel. Avant 1789, le nombre des villes était assez considérable, surtout en Basse-Auvergne, mais le déve-

loppement de ces petits centres, qui furent au moyen âge de minuscules républiques, resta toujours des plus restreints. La capitale même de la province, Clermont, ne comptait pas plus de 19.500 habitants en 1789, (24.000 avec Montferrand) ; il est donc facile de



Vieilles maisons à Montferrand, croquis par Paul Huet
(Collection de M. René Paul-Huet.)

comprendre qu'une ville comme Riom avec ses 15.000 habitants, (elle en avait eu jusqu'à 30.000 au xve siècle) ait pu lui disputer l'hégémonie. Aujourd'hui, au contraire, la disproportion s'est accusée : Clermont est passée de 30.000 habitants en 1821 à 60.000 en 1906 et, aujourd'hui, son agglomération totale atteint près de 70.000. Riom est allée en décroissant et n'a plus que 10.000 habitants,

Aurillac qui avait 12.000 habitants en 1789, n'en a gagné que 5.000 en 130 ans, et dans le même espace de temps, Thiers est passé de 15.000 à 17.000.

L'Auvergne n'a donc eu, avant la Révolution, que de petites villes et, malgré des bouleversements inévitables, quelques-unes gardent encore intacte leur physionomie d'autrefois. La place centrale de Salers, avec ses maisons flanquées de tourelles, la rue des Bouche-



Photo Borel.

Brioude. — Maison du xve siècle.

ries de Billom, avec ses constructions en pans de bois et ses vieilles boutiques, la vieille bastide de Montferrand, avec ses remparts et ses hôtels bourgeois échelonnés du xiie au xviie siècle, le beffroi si curieux, symbole des libertés communales de Besse-en-Chandèze, forment des ensembles incomparables et donnent encore une impression vivante du passé. A Clermont même, à Riom, à Thiers, à Aurillac, innombrables sont les croisées Renaissance, les portes décorées d'armoiries, les tourelles d'escaliers reliés, à chaque étage, par des galeries au corps de logis principal. Lorsqu'on pénètre dans l'un de ces hôtels, construits en grand appareil de Volvic, qui bordent la rue Pascal, à Clermont, on ne peut s'empêcher d'évoquer les figures

austères des magistrats et des officiers de finance qui firent bâtir autrefois ces majestueuses demeures.

Ces vieilles villes, construites au moyen âge avec un véritable soin et souvent sur un plan régulier, paraissent avoir été laissées à



Photo des Monuments Historiques.

Thiers. — Maisons place du Piroux.

l'abandon, à la suite des guerres civiles du XVI[e] siècle et au moment de la Révolution, l'état de leur voirie était lamentable. Les détails que donnent les voyageurs qui les traversent sont parfois répugnants. A Clermont, d'après Legrand d'Aussy, les rues sont si boueuses, que tous les habitants portent des sabots pendant les deux tiers de l'année; la plupart des maisons sont dépourvues de

latrines. A Brioude, une émeute éclate, parce qu'un magistrat veut empêcher les bouchers de tuer leurs animaux en pleine rue. A Saint-Flour, où l'hiver est si rigoureux, beaucoup d'habitants se chauffent en allumant dans une grande pierre creuse un mauvais charbon de bois : les courants d'air qui passent sous leurs portes et fenêtres les empêchent heureusement d'être asphyxiés.

Les transformations modernes. — Depuis cette époque, des progrès immenses ont été accomplis et l'aspect des villes s'est transformé. Ce n'est pas à dire que rien ne reste à faire, mais dans les principaux centres et à Clermont en particulier, la lutte est engagée d'une manière sérieuse contre la misère et tous les maux qui l'accompagnent. L'air et la lumière pénètrent partout en abondance, et si l'on peut se plaindre de quelque chose, c'est que trop souvent un zèle malentendu sacrifie sans nécessité des vestiges vénérables et pittoresques. Il faut, tout au moins, respecter les noms des rues, parfois si savoureux, qui forment sur le passé d'une ville des témoignages d'une valeur incontestable et perpétuent de vieilles traditions : rue des Notaires, rue de la Tour de la Monnaie, rue des Consuls ; chaque ville devrait tenir à honneur d'avoir le plus possible de ces vieux noms, qui lui donnent un cachet si personnel.

Industries anciennes. — Avant la Révolution, un certain nombre d'industries, dont la plupart ne donnaient lieu qu'à un commerce fort restreint, faisaient vivre les populations urbaines. Malgré les édits royaux de 1581 et de 1597, il ne se constitua dans les villes d'Auvergne qu'un petit nombre de jurandes et de maîtrises : le travail resta libre à peu près partout, jusqu'en 1789. De ces anciennes industries, quelques-unes ont disparu, d'autres se sont, au contraire, développées davantage. Parmi les premières, il faut citer la papeterie, d'origine très ancienne et dont les produits eurent une grande réputation. « Les plus belles papeteries de France sont en Auvergne », pouvait écrire d'Alembert dans l'*Encyclopédie*. Thiers, Ambert, Chamalières et Aurillac étaient les principaux centres de cette fabrication. La papeterie de la Grand Rive (région d'Ambert) appartint pendant plusieurs siècles à la famille des Dupuy, qui furent les four-

nisseurs attitrés de la librairie Estienne et de l'Imprimerie royale. La décadence commença au XVIIIe siècle et eut pour principale cause la fiscalité, qui ruina les papeteries ainsi que les fabriques de cartes à jouer; de plus, au début du XIXe siècle, les fabricants ne surent pas



Photo Neurdein.

Thiers. — Une rue de la vieille ville.

renouveler leur matériel à temps. Aujourd'hui, il existe encore quelques papeteries à Ambert, et l'État a installé à Thiers une fabrique de papier timbré.

La coutellerie de Thiers en revanche, d'origine plus ancienne encore que la papeterie, a survécu à la Révolution et pris au XIXe siècle un nouvel essor. Elle a conservé sa vieille organisation patronale, et l'extrême division du travail qui l'a toujours caractérisée. Les émouleurs, qui ont leur confrérie spéciale dans l'église du

Moutier, depuis un temps immémorial, forment toujours l'association la plus importante de la corporation. Le travail à domicile n'a même pas disparu entièrement et, comme jadis, on voit l'émouleur, couché à plat ventre sur une planche, un chien fidèle, destiné à lui tenir chaud, sur les jambes, présenter la lame de métal à la meule tournant au niveau du sol. Mais l'outillage s'est perfectionné, et un



Photo Marseille.

Thiers. — Les Émouleurs. Vue prise à l'usine Marseille et Cie, au Montel, près Thiers.

grand nombre d'ateliers possèdent des machines-outils et des marteaux-pilons. Aujourd'hui la coutellerie thiernoise tient une place importante sur le marché du monde : les 18.000 ouvriers qui appartiennent à la région de Thiers fabriquent annuellement pour 13.500.000 francs de couteaux.

Parmi les autres industries d'origine ancienne, il faut citer encore la chaudronnerie d'Aurillac qui occupe aussi 1.000 ouvriers à la confection des parapluies, les fabriques de chapelets et de bimbeloterie d'Ambert, celles de pâtes alimentaires de la Limagne, et enfin les fameuses confitures et les pâtes d'abricot de Clermont, dont la renommée est déjà ancienne. Legrand d'Aussy remarque malicieu-

sement que cette industrie est « à charge aux Clermontois, parce que n'étant pour eux qu'un objet de cadeaux et d'envois, ce n'est pour eux qu'un objet de dépense ».

Industrie moderne. — Une manufacture de faïence, fondée à Clermont en 1730, imita les produits de Moustiers et de Nevers, mais n'eut qu'une existence éphémère.

Enfin, dans ces dernières années, la grande industrie a fait son apparition en Auvergne. Les études entreprises pour utiliser la houille blanche du Massif Central n'ont pas, il est vrai, donné jusqu'ici de résultats satisfaisants, à cause de l'irrégularité et de l'insuffisance du débit des cours d'eau. Cependant deux usines transformatrices d'énergie ont été établies à Queuille sur la Sioule et à Sauviat sur la Dore. Mais le développement industriel le plus remarquable a été celui de la fabrication du caoutchouc, installée en 1832 à Clermont dans une usine des plus modestes, devenue, depuis l'invention des pneumatiques Michelin et leur application aux automobiles en 1895, une des plus importantes du monde entier. Aujourd'hui, outre l'usine Michelin, qui occupe 4.000 ouvriers, il existe à Clermont trois autres fabriques de caoutchouc (pneumatiques, vêtements, timbres mobiles, etc...).

Transformations de l'Auvergne. — Grâce au magnifique réseau de routes et de voies ferrées dont elle est déjà pourvue, la vieille Auvergne est donc entrée dans le mouvement économique et, si ses cultivateurs suivent un peu plus résolument la voie du progrès, elle verra s'ouvrir devant elle un champ illimité. Mais ce n'est pas seulement par l'intérêt qu'offre son organisation économique qu'elle se distingue entre toutes les provinces françaises : elle a su garder, à travers les transformations modernes, un véritable trésor de traditions, de légendes, d'usages charmants, de fêtes profanes ou religieuses ; elle est surtout restée fidèle à son vieux dialecte de la langue d'oc et c'est à toutes ces manifestations de la conscience populaire, que l'Auvergne doit de n'être pas devenue une simple juxtaposition d'arrondissements et d'avoir sauvegardé son originalité provinciale.

Croyances et superstitions. — On retrouve dans le folklore auvergnat la plupart des êtres fantastiques, derniers débris d'un paganisme extrêmement ancien, que connaissent aussi les autres provinces. Telles sont les fées, « las fadas ». A Clermont, elles tenaient leurs assemblées sur la colline de Montjuset, et, à la fin du XVIII[e] siècle, une injure courante lancée par les femmes de la halle était : « Tu sé uno fado de Montjuset » ; un peu partout, elles ont laissé leur souvenir dans la toponymie (creux des Fades, viaduc des Fades, etc.). Tel est aussi le « drac » ou « drey » : c'est un diablotin aux formes diaphanes, au corps fluide, qui dort le jour dans les bois, sous une touffe de bruyère, et s'échappe la nuit pour aller jouer mille mauvais tours aux bergers et aux cultivateurs ; il égare les voyageurs, pénètre dans les écuries et détache les chevaux, cache les vêtements des bergers. On peut gagner ses prévenances en répandant à son intention une jatte de lait ou, lorsque souffle la bise, en entr'ouvrant la porte, pour lui permettre de venir se chauffer à l'âtre. Les gens du Livradois connaissent la Galipote, qui sert à faire peur aux enfants. « Garo ! Veti la Galipoto », s'écrie-t-on pour les rendre dociles. Il y a aussi les « Baragognes » et les « babaus ». Près d'Olliergues sévissait la terrible « laveuse de nuit ». Au clair de lune elle lavait son linge à la rivière, qu'elle éclairait avec une pierre bleue magique ; les passants étaient invités à tordre son linge avec elle et, s'ils acceptaient, ils voyaient les gouttes d'eau se changer en saphirs et en perles ; si au contraire, ils hésitaient, elle laissait tomber sur eux son paquet de linge, qui ne manquait pas de leur casser le bras, et elle s'enfuyait en ricanant. En beaucoup d'endroits, quand l' « écir » fait rage, on croit entendre la chasse volante, « casso boulento » menée par le grand veneur vêtu de flammes, qui pousse devant lui sa meute rouge ; dans certaines localités, le grand veneur est identifié avec des personnages historiques, qui ont laissé un souvenir redoutable, comme le baron de Montsuc dans la Haute-Auvergne.

Légendes. — De même, dans le Puy-de-Dôme, l'histoire d'une comtesse d'Auvergne a donné naissance à la légende de la comtesse Brayère, l'ogresse qui dévorait les enfants et se repentit, grâce à la supercherie d'un de ses serviteurs. Dans le gour de Tazenat, on

entend, pendant la nuit de la Toussaint, les cloches d'une ville engloutie. Enfin, le sommet du puy de Dôme a passé, pendant très longtemps, pour le séjour d'élection des sorciers, qui venaient y



Photo Neurdein.

Clermont-Ferrand. — La Cathédrale.

célébrer le sabbat : en 1594, une jeune femme de Sallagnac en Limousin avoua qu'elle y avait assisté, tenant à la main la chandelle noire, qu'elle avait allumée entre les cornes d'un grand bouc. C'est dans ce chapitre infernal que le diable donnait à ses adeptes le pouvoir d'ensorceler, de lier, de guérir, de jeter des sorts, etc... Dans les environs d'Aurillac, on a raconté longtemps la légende de Ger-

bert et de son pacte avec le démon : ce petit pâtre de Belliac, élevé par les moines de Saint-Géraud, était allé en Espagne, où des rabbins l'initièrent aux secrets de la Cabale; à son retour, il voulut montrer sa puissance au doyen de Saint-Géraud, et, d'un seul coup de baguette, transforma en fleuve d'or les eaux bleues de la Jordanne. Le moine effrayé fit le signe de la croix et le miracle cessa, mais, depuis ce temps, la rivière continue à rouler dans ses eaux des paillettes d'or.

Les rebouteurs. — Toutes ces croyances se sont bien affaiblies aujourd'hui ; mais il n'en est pas de même d'un grand nombre de pratiques superstitieuses qui les accompagnaient et ont résisté victorieusement. L'industrie des rebouteurs, qui ont le « don », de père en fils, s'exerce toujours dans les campagnes ; à l'époque de la Révolution l'un d'eux, Robert Heyrauld, du village du Crest, se rendit célèbre ; grâce à sa dextérité, il faisait des cures merveilleuses et soignait gratuitement tous ceux qui se présentaient : en 1787, l'Assemblée provinciale demanda pour lui au roi le collier de Saint-Michel. Il a encore aujourd'hui de nombreux successeurs. En outre, il existe une quantité extraordinaire de remèdes bizarres et de formules, que l'on se transmet soigneusement d'une génération à l'autre : chacune des maladies qui peut atteindre l'homme ou les bestiaux a ainsi son remède, pas cher et expéditif. Il y a des paroles magiques pour tuer le ver, pour « lever le feu » (guérir des brûlures), pour guérir des morsures de serpents, etc..., le tout accompagné de récitations de *Pater* et d'*Ave*, ainsi que d'aspersions d'eau bénite. On connaît aussi les fétiches qui préservent du tonnerre ou de toutes sortes de maux : les haches néolithiques, en particulier, ont cette vertu. Quand on construisait une maison dans la Limagne, on avait l'habitude d'enfermer dans la maçonnerie la bouteille et les verres qui avaient servi aux ouvriers à célébrer l'achèvement de l'ouvrage ; si le maître leur refusait à boire ils y mettaient des ossements. Enfin, chaque année, à la Saint-Jean, toute la population de Clermont va passer la nuit au sommet du puy de Dôme, pour voir le lever du soleil : c'est une survivance d'un rite très ancien, ainsi que les feux de Saint-Jean, qui disparaissent de plus en plus.

Cultes des saints. — Sur ce fond d'origine ancienne se sont développées les légendes chrétiennes. Le nombre des saints locaux est très grand et plusieurs n'ont pas trouvé place dans le calendrier. Des récits de diverses époques nous ont transmis les miracles accomplis



Photo Neurdein.

Saint-Saturnin. — Abside de l'église.

par saint Nectaire, par saint Julien, par saint Amable, par saint Flour. En outre, la guérison de chaque maladie était attribuée à un saint spécial. La lèpre était le « mal Saint-Mein » ; le « mal Saint-Flour » était une affection du cuir chevelu. Des fontaines miraculeuses sont toujours fréquentées aujourd'hui ; l'une d'elles se trouve dans la vallée d'Orcival, en face de la basilique consacrée à la Vierge ; une autre, dans les environs de la Chaise-Dieu, près de la « Cha-

pelle Pose » rappelle le souvenir de sainte Hélidie, la jeune pastoure qui, calomniée par un méchant sénéchal, fut prise pour une sorcière et massacrée par une foule en délire.

D'autres légendes, parfois très gracieuses sont comme adaptées aux détails si pittoresques de ce sol tourmenté. A Massiac sur l'Allagnon (arrondissement de Saint-Flour), les deux roches qui se



Orcival.
D'après la lithographie de Tudot. (Extrait de Michel : L'Ancienne Auvergne.)

dressent au-dessus du torrent rappellent le souvenir de deux solitaires, saint Victor et sainte Madeleine ; la sainte aurait bien voulu profiter des consolations spirituelles qui attiraient un grand concours de peuple auprès de l'anachorète. Un jour, du haut de son rocher, elle lança son chapelet qui se déroula au-dessus de l'abîme, en formant un pont sur lequel les deux reclus purent s'avancer l'un vers l'autre. De même, au-dessus du lac Chambon, à la falaise du Saut-de-la-Pucelle se rattache l'histoire de la vierge qui, poursuivie par le méchant seigneur, se précipita dans l'abîme et fut sauvé, miraculeusement.

Les pèlerinages. — Le culte des saints, auquel il faut ajouter celui de la Vierge, a donc couvert l'Auvergne de sanctuaires qui furent et qui sont encore en grande partie le but d'importants pèlerinages. Autrefois, on nommait pour présider ces fêtes, un roi et une reine (rey de la festa), et cette charge convoitée était disputée aux enchères publiques. A Salers, on raconte que l'un d'eux, pour dépasser en magnificence ses prédécesseurs, fit couler du vin dans les fontaines,



Photo Denis.

Procession des brayands à Saint-Bonnet, par Nicolas Berthon.
(Musée de Clermont-Ferrand.)

le jour de la Nativité de la Vierge. Aujourd'hui ces « reinages » existent toujours, mais bien qu'ils ne confèrent plus que l'honneur de porter la châsse ou la statue du saint, le jour de la fête patronale, ils sont toujours très recherchés. Dans la Basse-Auvergne, la série des pèlerinages s'ouvre par celui de Notre-Dame-du-Port, à Clermont, le dimanche qui suit le 15 mai : la procession, qui attirait autrefois un concours immense de population, a été supprimée. Le jour de l'Ascension, a lieu le pèlerinage de Notre-Dame d'Orcival et rien n'est plus pittoresque que le spectacle des routes environnantes, encombrées de pèlerins et de véhicules de toute sorte : la veille de la fête, deux processions aux flambeaux se déroulent sur les deux versants de la vallée, en chantant alternativement des cantiques. Beaucoup de pèlerins passent la nuit dans l'église et des légions de culs-de-jatte, de boiteux, de « stropiats » viennent de

tous côtés implorer la pitié des fidèles. Après la grand'messe, la statue antique de la Vierge est portée par des prêtres et des laïques pieds nus. Dans la première quinzaine de juin se déroule à Riom la procession de Saint-Amable, dans laquelle des « brayauds » en costume national tiennent la châsse; devant eux deux jardiniers portent suspendue entre deux brancards une roue garnie de fleurs que l'un d'eux fait tourner constamment. Enfin, au mois de juillet, on



Procession des pénitents noirs de Billom, par Nicolas Berthon.
(Musée de Riom.)

va chercher à Besse une statue de Vierge noire, que l'on transporte en pleine montagne, dans la chapelle de Vassivière, où elle passe l'été; un autel est dressé en plein air, et la messe est célébrée au milieu d'une affluence énorme.

Les fêtes. — Toutes ces fêtes ont perdu beaucoup de leur cachet pittoresque. Avant la Révolution, on les célébrait avec une magnificence inouïe. A Billom, le jour de la fête du Précieux Sang en 1698, l'évêque de Saint-Flour qui officiait, était entouré d'une garde de six hallebardiers; l'intendant d'Auvergne, les consuls, et un nombre considérable de confréries suivaient la procession. La même ville possédait encore, à la fin du XIXe siècle, l'association des Pénitents Noirs de Saint-Loup, qui célébraient, dans la

nuit du jeudi saint, une procession célèbre; l'un d'eux, couvert d'une robe rouge, figurait le Christ et, tenant une lourde croix, faisait à chaque pas une génuflexion. On peut voir aujourd'hui, à



Photo Neurdein.

Clermont-Ferrand. — Abside de l'église Notre-Dame-du-Port.

Saint-Cerneuf, tous les attributs de la Passion, que les confrères portaient au bout de bâtons rouges.

A côté de ces fêtes religieuses, les Auvergnats connaissent aussi des réjouissances plus profanes, bien que les unes soient intimement mêlées aux autres, et que les assemblées de villages coïncident avec la fête patronale. De même, chacun des événements importants de l'existence, la naissance, le mariage, la mort, donnent lieu à un mélange de ces deux éléments. Une prodigalité d'un caractère un peu barbare forme contraste, dans ces circonstances, avec la parci-

monie habituelle. L'Auvergne est un peu restée le pays de ce prince celtique qui, pour montrer sa magnificence, entassait dans une enceinte des vivres pour plusieurs semaines et en ouvrait l'entrée à tout venant. De même, au moyen âge, le jour de la fête de saint



Clermont-Ferrand. — Notre-Dame-du-Port. La nef.
D'après une lithographie de Courtin.
(Extrait de Taylor : Voyages pittoresques dans l'ancienne France.)

Gal, le châtelain de Chillac faisait son entrée dans la ville de Langeac, monté sur un char, et lançait à la population 1.000 à 1.200 œufs « à grand mocqueton et scandale ». Aujourd'hui, les repas de noces rappellent encore cette abondance d'un autre âge. Les funérailles même sont une occasion de largesses : en beaucoup d'endroits, la cérémonie funèbre comporte jusqu'à trois messes chantées consécu-

tives ; dans le Cantal, les messes se célèbrent pendant neuf jours de suite ; dans le Puy-de-Dôme, les obsèques sont suivies de la huitaine, puis de la trentaine, enfin du bout de l'an. L'usage des repas funéraires, pendant lesquels on récite des prières pour le défunt, s'est maintenu, et il est accompagné parfois d'un autre repas servi aux pauvres. Les usages matrimoniaux, si curieux autrefois, tendent à se simplifier. Dans quelques endroits, un invité tenait un coq pendant la messe de mariage et lui arrachait de temps en temps une plume : les cris plus ou moins aigus de l'animal fournissaient un horoscope. Si la mariée se levait la première à l'Évangile, elle était certaine d'être la maîtresse dans son ménage. Dans les montagnes de la Haute-Auvergne, le garçon d'honneur et ses amis venaient chercher « lo nobio » (la fiancée) à cheval. Des facéties d'un goût douteux terminaient souvent le repas de noces : l'une d'elles consistait, une fois les jeunes époux retirés, à leur porter la rôtie sur un bol de vin chaud, mais ils cherchaient souvent à esquiver cette cérémonie, et faisaient même plusieurs lieues à pied pour dépister leurs persécuteurs. Enfin, pour se rendre à la mairie et à l'église, le cortège nuptial est toujours précédé du joueur de cabrette, qui joue quelque marche entraînante :

Ménon lo nostro nobio Ménon lo douçomin Pécaïré	Menons-là notre mariée Menons-là doucement Pécaïré.

La bourrée. — Mais l'accompagnement habituel et obligatoire de toutes ces fêtes est la danse nationale de l'Auvergne, la bourrée. Bien que le banal accordéon ait une tendance à se répandre, les Auvergnats ont conservé leur vieil instrument de musique, la *cabrette* (cobreto), sorte de cornemuse qui se compose du tuyau par lequel on souffle (bufet), du sac à vent en peau de chèvre (ouire) et des deux tuyaux qui servent à moduler le son. La vielle est aussi d'un emploi assez général. Ce qui caractérise ces bourrées et ces « montagnardes », c'est la netteté avec laquelle le rythme est marqué. La danse prend d'ailleurs les aspects les plus variés, suivant le nombre des couples et suivant les régions. Montlosier remarquait, à la fin du XVIII[e] siècle, que tous les airs de la Limagne sont à deux

temps, et que les montagnardes ont un caractère plus grave et sont à trois temps. Le thème général de la danse est celui du dépit amoureux, qui pousse les danseurs à s'éviter, puis à se rapprocher successivement. Si le nombre des couples est suffisant, les figures se compliquent et les danseurs se croisent et s'entre-croisent de la



Photo la Havane, Clermont-Ferrand.

Le cabrettaïre.

manière la plus gracieuse. Dans certaines montagnardes, une sorte d'exclamation barbare : « Ehiò-òh », interrompt subitement la danse. Tantôt sautillante, tantôt langoureuse, parfois même presque guerrière, la bourrée reflète bien les contrastes de l'âme auvergnate ; elle relie à des âges très lointains ceux qui l'exécutent aujourd'hui avec insouciance, au milieu de nos banalités modernes.

L'art en Auvergne. — Cette danse si savoureuse suffirait à justifier les Auvergnats du reproche qu'on leur a adressé si souvent de manquer de goût et d'imagination, mais on a en outre la preuve qu'ils

n'ont pas toujours été incapables d'un effort artistique et même littéraire. A l'époque où, par suite de la disparition du pouvoir central, chaque province repliée sur elle-même était obligée de tirer de son propre fond toutes ses ressources, au XIe et XIIe siècle, il se développa en Auvergne une école originale d'architecture religieuse. Sans



Photo des Monuments Historiques.

Issoire. — Église Saint Paul. Le chevet.

doute l'idée même de la structure et de l'ornementation d'une église romane était venue d'ailleurs, mais si les maîtres d'œuvre auvergnats avaient reçu d'Orient leurs modèles, ils les exécutèrent avec les matériaux de leur pays, (arkose dans la Limagne, lave dans le Cantal) et leur imprimèrent une marque personnelle. Après quelques tâtonnements, ils parvinrent à réaliser leur chef-d'œuvre, la basilique voûtée à trois nefs, dont la voûte centrale en berceau est épaulée par deux voûtes en quart de cercle, avec transept surmonté d'une coupole centrale et chevet à déambulatoire, terminé par des absidioles. Tel est le plan de Notre-Dame-du-Port à Clermont, de Saint-

Paul-d'Issoire, de Saint-Nectaire, des églises d'Orcival et de Cournon ; tel était, avant la réfection de leur chœur, celui des églises de Mozat et d'Ennezat. C'est surtout dans le détail de la construction, dans l'ornementation sculptée des chapiteaux, dans les mosaïques de pierres de couleurs placées aux pignons, qu'apparaît l'originalité de



Photo des Monuments Historiques.

Saint-Nectaire. — Nef de l'église.

ces maîtres d'œuvre restés anonymes. Les églises de la Haute-Auvergne, au contraire, se distinguent de celles du Puy-de-Dôme et se rattachent presque à l'école limousine. Ce fut en Auvergne aussi qu'apparurent, peut-être dès le IXe siècle, les curieuses statues de vierges et de saints, simples reliquaires à l'origine, dont le type si archaïque s'est transmis jusqu'à nos jours. A partir du XIIIe siècle, l'Auvergne subit les influences artistiques du nord : son principal monument, la cathédrale de Clermont, commencée en 1248, est un édifice septentrional. L'originalité auvergnate ne fut pas cependant étouffée : elle apparaît dans les dispositions si curieuses des hôtels bourgeois du XVe et du XVIe siècle, et surtout dans la hucherie, qui a produit, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, une série d'œuvres

remarquables, malheureusement dispersées. Quelques églises, Montferrand, Notre-Dame-du-Port, Menat, Malintrat, Saint-Amable de Riom, etc..., en possèdent encore de beaux spécimens, et l'on attribue quelques-uns de ces morceaux à un certain Sureau, originaire de Champeix, et dont l'éducation artistique se fit entièrement dans son pays natal.



Photo de M. Desdevises du Dezert.

Issoire. — Chapiteaux de l'église Saint-Paul.

Le patois auvergnat. — Enfin, l'originalité de l'Auvergne s'affirme dans le patois que l'on parle couramment à la campagne et qui se rattache à la langue d'oc. La frontière linguistique, qui passe aujour-

d'hui à Aigueperse, paraît avoir été autrefois beaucoup plus au nord et il est possible que la langue d'oïl ait profité des conquêtes politiques des Capétiens. A vrai dire, il n'y a pas de dialecte propre à



Photo des Monuments Historiques.

Chauriat. — Transept sud de l'église.

l'Auvergne, et la langue qu'on y parle ressemble à celle du Limousin. Sa principale caractéristique est l'adoucissement du *c* qui, au lieu de rester dur devant une voyelle comme dans les dialectes aquitains, devient suivant les localités *ch*, *ts*, *tch*. Dans l'intérieur de la province, les subdivisions dialectales que l'on a voulu établir (cantalien, brivadois, limanien, dorien), ne résistent pas à l'analyse,

et l'on a pu dire « qu'il y a autant de patois indépendants que d'agglomérations »[1].

Littérature auvergnate. — Cette langue fut employée dans les actes officiels et privés, chartes communales, traités, contrats, etc. du XIIe au XVe siècle. A partir de cette époque, elle a cédé la place au français, mais elle est restée, au moins à la campagne, la langue de la conversation courante, et elle n'est pas sans avoir donné naissance à un mouvement littéraire qui paraît avoir été assez brillant au XIIe siècle, c'est-à-dire au moment même où l'école romane d'Auvergne élevait ses monuments. A cette époque appartient le troubadour Pierre d'Auvergne, fils d'un bourgeois de Clermont, reçu à la cour de Castille et de Provence et cité encore par Dante et Pétrarque comme un des maîtres de la gaie science. A la fin du XIIe siècle, Robert le Dauphin cultiva la poésie et, dans son château de Vodable, furent tenues des cours d'amour présidées par la comtesse de Montferrand et la vicomtesse de Ventadour ; ce prince poète composa des sirventes contre Richard Cœur-de-Lion, dont il avait abandonné l'alliance, et contre l'évêque de Clermont, poète lui-même ; il accueillait dans ses châteaux tous les troubadours qui passaient, comme ce Peyrols, pauvre hère, qui osa devenir amoureux de la baronne de Mercœur, sœur de Dauphin et à qui un de ses ennemis reprochait d'avoir porté trente ans le même habit. A la Haute-Auvergne appartient le prieur de Montaudon, né au château de Vic-sur-Cère, auteur de pièces satiriques.

Cette belle floraison n'eut pas de lendemain et fut suivie d'une longue période de stérilité. Le patois, devint, à partir du XVIe siècle, un objet de curiosité, et ce fut pour s'amuser qu'un certain nombre de magistrats et d'érudits s'en servirent pour faire des vers. A part quelques noëls, il n'y a plus beaucoup d'inspiration populaire dans ces pièces, souvent pédantes, et qui ont presque toujours des allures macaroniques. Au XVIIe siècle, le chanoine Laborieux (mort en 1689) écrit un poème sur les Vendanges, l'abbé Tailhandier compose l'amusant noël des Grands Jours et prépare le plan d'une « acadé-

[1] Petiot. Congrès pour l'avancement des Sciences 1908.

mie lémanienne », dont il remet l'ouverture « aux calendes grecques ». Les frères Paturel, l'un chantre de Montferrand, l'autre gentilhomme du duc de Savoie, sont les auteurs d'une Énéide travestie, d'une paraphrase de l'Imitation, et de « l'Homme Counten », tableau du bonheur champêtre, imité d'Horace. Au XVIII[e] siècle, Amable Faucon, né à Riom en 1724, est resté célèbre par ses galéjades et par son savoureux conte des « Perdrix ». imité de Grécourt,



Photo Fourgouss.

Riom. — La Vierge du Marturet.

mais habillé à la mode d'Auvergne ; il composa aussi une Henriade travestie. Au XIX[e] siècle, J.-B. Brayat (1779-1838), médecin à Lacoste (Cantal), chanta aussi « le Bonheur de l'homme des champs », et Charles Antoine Ravel (1798-1860) composa « la Paysade » en l'honneur de la réception de la duchesse d'Angoulême à Clermont. Francisque Bathol (1829-1880), maréchal ferrant à Clermont, publia dans les journaux des contes et des chroniques en patois.

Toutes ces productions, souvent très drôles, n'en étaient pas moins des amusements de lettrés, à peu près aussi peu sincères que l'exercice des vers latins. La vraie littérature populaire se développait, anonyme et orale, en continuant à se servir des moules tradi-

tionnels transmis par les ancêtres : c'est parmi les bouviers et les pâtres qu'il faut la chercher encore. La « Grande » (lo Grondo) est la mélopée traînante et sans paroles des laboureurs : c'est « une vocalise que le chanteur module au gré de ses impressions [1]. » Le « baïlère » (lou baïlero, mot à mot : va sur l'heure), est le refrain habituel des airs que chantent alternativement deux pâtres qui se



Photo Neurdein.

Abbaye de la Chaise-Dieu. — Stalles du chœur.

répondent d'une colline à l'autre : « Nous chanterons le baïlère, « lère, — « Eh ! Catherine où vas-tu garder ? » — Et la Catherine « sans tarder — répond à Pierre toute fière : « — Je vais par les « champs, baïlère, lère » [2]. Cette littérature connaît aussi la pastourelle, dialogue entre un berger et une bergère, et surtout la chanson, qui a absorbé en elle tous les genres, tour à tour narrative, épique, satirique, élégiaque. Les nombreuses bourrées et montagnardes relèvent de ce genre, ainsi que les curieux « noëls », dont la série

[1] Delzangles. *Chants populaires d'Auvergne*, p. 11.
[2] A. Vermenouze. *Flour de Brousso*, p. 204.

conservée va du XVI[e] au XIX[e] siècle. Dans ces jolies pièces, on trouve à côté des détails pittoresques par lesquels s'exprime avec naïveté le sentiment religieux, bien des traits satiriques et des plaintes contre la brutalité des seigneurs, ou la rapacité du fisc ; on y devine toutes les angoisses, toutes les espérances, toutes les haines et toutes les colères du peuple : il est fâcheux qu'on n'en n'ait pas recueilli davantage.

Vers la fin du XIX[e] siècle, un certain nombre d'auteurs comprirent que c'était à ces sources vives qu'il fallait puiser, si l'on voulait renouer les anciennes traditions, et faire de la littérature en patois autre chose qu'un jeu divertissant, mais stérile. L'exemple de Mistral et des Provençaux excita une noble émulation. On trouve déjà quelques traces de ces nouvelles tendances dans les œuvres de l'instituteur J.-B. Veyre (1796-1878), auteur des « Piaoulats d'un reï-petit » (Chants d'un roitelet, Aurillac, 1860), de l'abbé Courchinoux, auteur de la « Pousco d'or » (Poule d'or), mais la jeune école qui se fonda dans la Haute-Auvergne trouva son chef incontesté dans Arsène Vermenouze (1850-1910). Né à Vielles près d'Aurillac, fils d'un propriétaire rural, Vermenouze émigra comme ses ancêtres, et fut voyageur de commerce en Espagne, en Italie, en Algérie. En 1883, il vint fonder une fabrique de spiritueux à Aurillac et, dans ses loisirs, se mit à composer des vers. A côté de ses recueils patois, Flour de brousso (Fleur de bruyère, Aurillac, 1902), Jous la Cluchado (Sous le chaume, Aurillac, 1909) il a montré dans Mon Auvergne (1903)[1] avec quelle maîtrise il savait manier le vers français. Quelle que soit d'ailleurs la langue qu'il parle, son style conserve ses qualités natives de verdeur et de sincérité. Il a puisé ses inspirations dans l'amour passionné de sa vieille terre cantalienne, mais nul n'a su la décrire comme lui et en détailler les aspects si divers. Il s'est fait le poète des pâtres qui chantent le *baïlère*, des fiers émigrants qui reviennent au pays avec de l'or dans les poches et de belles aventures dans la mémoire ; il a chanté le vieux mendiant qui va de ferme en ferme, il a décrit avec amour l'antique veillée à la lueur de la lampe fumeuse, où il fait bon de s'asseoir

[1] Il faut y joindre le volume de poésies françaises des *Dernières Veillées*, Paris. Jouve, 1912.

près de l'âtre, pendant que souffle l'écir, pour écouter les légendes d'autrefois. C'est toute l'âme de la vieille Auvergne qui revit dans ses vers ; et, comme il le dit lui-même, « ils ont gardé la senteur



Photo Neurdein.

Riom. — Maison rue de l'Horloge.

sauvage de la bruyère et du genêt en fleur. » Et quelle variété dans cette œuvre ! A côté de tableaux champêtres d'une précision admirable, ou de types de paysans pris sur le vif, on trouve les récits les plus malicieux et les aventures les plus drôles ; mais un sentiment de générosité, de dévouement pour les nobles causes domine l'ensemble. L'amour de la terre natale, le respect des traditions et des coutumes léguées par les aïeux, l'horreur de l'uniformité et du banal,

tel est le thème qui revient sans cesse. Dans sa trop courte carrière poétique, Vermenouze a montré victorieusement tout ce que le sol auvergnat peut produire dans le domaine littéraire.

Ce que Vermenouze a fait pour le Cantal, Régis Michalias, né à Ambert, l'a essayé pour le Livradois. Dans ses charmantes poésies, Ers de lous Suts (Chants des montagnes, 1904), Ers d'uen païsan (Chants d'un paysan, 1908) il a décrit, lui aussi, tous les aspects de son pays et chanté sa jolie rivière, la Dore. L'amour du pays est aussi un de ses thèmes favoris et, sans être aussi religieux que Vermenouze, il se laisse toucher par la poésie des humbles églises de campagne. Il est, dans toute la noblesse du terme, le poète du terroir qui a glorifié, comme nul ne l'avait fait encore, les paysages de sa petite patrie.

Enfin les « Récits Carladéziens », écrits en prose par le duc de la Salle-Rochemaure, rappellent les duels tragiques et les grands coups d'épée dont le rocher de Carlat, surmonté autrefois d'un puissant château, fut le théâtre ; on y lit, racontées d'une manière savoureuse, les aventures du « pauvre Jacques » (Jacques d'Armagnac), un des derniers défenseurs de la féodalité contre Louis XI.

C'est donc une véritable renaissance de la langue auvergnate qui se produit sous nos yeux. Au moment où la vieille Auvergne se transforme et cherche, par une meilleure exploitation de ses richesses, à se mêler au mouvement économique de toute la France, il est bon qu'elle sauvegarde les traditions dont elle a le droit d'être fière et les coutumes locales qui lui donnent encore un charme si puissant. Comme le dit Vermenouze, si nous sommes tous Français, nous ne le sommes pas de la même manière et nous ne gagnerons rien à nous rendre tous pareils. « Oiseaux issus d'un même nid, — nous n'avons pas les mêmes plumes. » Ce sera justement l'œuvre des poètes d'entretenir ce culte pour la terre natale et de confondre dans un même amour les grandeurs du passé et les promesses de l'avenir.



Photo Denis.

Paysage Auvergnat, par Gittard.
(Musée de Clermont-Ferrand).

ANTHOLOGIE

SIDOINE APOLLINAIRE

Éloge de l'Auvergne.

Je ne dis rien de l'agrément particulier à notre pays, de cette plaine immense où l'on voit ondoyer de si riches moissons, où le cultivateur craint d'autant moins de faire naufrage qu'il y navigue plus fréquemment : de ce pays plaisant au voyageur, jamais ingrat au laboureur, si agréable au chasseur. Les montagnes lui font une ceinture de pâturages ; la vigne verdoie sur les coteaux ; des fermes sont dispersées dans la campagne ; sur les rochers s'élèvent des châteaux à côté d'épaisses forêts ; dans la plaine des cultures, des ruisseaux dans les vallons, des rivières à travers les précipices : tel en un mot qu'une fois que les étrangers l'ont connu, ils y perdent le souvenir de leur patrie.

Lettres (LIV.)



MICHELET

L'Auvergne.

Les montagnes du Haut-Limousin se lient à celles de l'Auvergne, et celles-ci avec les Cévennes. L'Auvergne est la vallée de l'Allier,

dominée à l'ouest par la masse du Mont Dore, qui s'élève entre le pic ou puy de Dôme, et la masse du Cantal. Vaste incendie éteint, aujourd'hui paré presque partout d'une forte et rude végétation. Le noyer pivote sur le basalte et le blé germe sur la pierre ponce. Les feux intérieurs ne sont pas tellement assoupis que certaine vallée ne fume encore, et que les étouffis du Mont Dore ne rappellent la Solfatare et la grotte du Chien. Villes noires, bâties de lave (Clermont, Saint-Flour, etc.). Mais la campagne est belle, soit que vous parcouriez les vastes et solitaires prairies du Cantal et du Mont Dore, au bruit monotone des cascades, soit que, de l'île basaltique où repose Clermont, vous promeniez vos regards sur la fertile Limagne et sur le puy de Dôme, ce joli dé à coudre de sept cents toises, voilé, dévoilé tour à tour par les nuages qui l'aiment et qui ne peuvent ni le fuir, ni lui rester. C'est qu'en effet l'Auvergne est battue d'un vent éternel et contradictoire, dont les vallées opposées et alternées de ces montagnes, animent, irritent les courants. Pays froid sous un ciel déjà méridional, où l'on gèle sur les laves. Aussi, dans les montagnes, la population reste l'hiver presque toujours blottie dans les étables, entourée d'une chaude et lourde atmosphère. Chargée, comme les Limousins, de je ne sais combien d'habits épais et pesants, on dirait une race méridionale grelottant au vent du nord, et comme resserrée, durcie, sous ce ciel étranger. Vin grossier, fromage amer, comme l'herbe rude d'où il vient. Ils vendent aussi leurs laves, leurs pierres ponces, leurs pierreries communes, leurs fruits communs qui descendent l'Allier par bateau. Le rouge, la couleur barbare par excellence, est celle qu'ils préfèrent; ils aiment le gros vin rouge, le bétail rouge. Plus laborieux qu'industrieux, ils labourent encore souvent les terres fortes et profondes de leurs plaines avec la petite charrue du Midi qui égratigne à peine le sol. Ils ont beau émigrer tous les ans des montagnes, ils rapportent quelque argent, mais peu d'idées.

Et pourtant il y a une force réelle dans les hommes de cette race, une sève amère, acerbe peut-être, mais vivace comme l'herbe du Cantal. L'âge n'y fait rien. Voyez quelle verdeur dans leurs vieillards, les Dulaure, les de Pradt; et ce Montlosier octogénaire, qui gouverne ses ouvriers et tout ce qui l'entoure, qui plante et qui bâtit,

et qui écrirait au besoin un nouveau livre contre le parti prêtre ou pour la féodalité, ami et en même temps ennemi du moyen âge.

Le génie inconséquent et contradictoire que nous remarquions dans d'autres provinces de notre zone moyenne, atteint son apogée dans l'Auvergne. Là se trouvent ces grands légistes, ces logiciens du parti gallican, qui ne surent jamais s'ils étaient pour ou contre le pape : le chancelier de l'Hospital, les Arnaud, le sévère Domat, Papinien janséniste, qui essaya d'enfermer le droit dans le christianisme; et son ami Pascal, le seul homme du XVIIe, siècle qui ait senti la crise religieuse entre Montaigne et Voltaire, âme souffrante où apparaît si merveilleusement le combat du doute et de l'ancienne foi.

Tableau de la France. Histoire de France (1833), T. II.
Ernest Flammarion, édit.

I. — LE PAYS

HENRI LECOQ

Paysage volcanique. Les Puys de la Vache et de Lassolas.

Ce qui frappe le plus en voyant ces deux montagnes, c'est leur ressemblance; l'une cependant est un peu plus haute que l'autre : c'est le puy de Lassolas, aussi nommé puy de la Gravousse, qui atteint 1 198 mètres, tandis que le point culminant du puy de la Vache ne dépasse pas 1 181 mètres. Nous abordâmes d'abord le puy de Lassolas, et nous montâmes lentement, marchant sur les scories mouvantes dont il est composé; nous parvînmes enfin au sommet, et nous vîmes une énorme montagne entièrement formée de matières incohérentes, de cendres, de pouzzolane et de lapilli. Çà et là, des masses de scories agglutinées paraissaient au-dessus des matières meubles, dans lesquelles leur base était encore enfouie. Tout le nord de la montagne était gazonné, mais le sud n'offrait qu'un énorme cratère dans lequel la végétation cherchait vainement à s'établir. Des bandes étroites de gazons descendaient sur ce sol fortement incliné; quelques buissons avaient implanté leurs racines dans le

sable du volcan; à peine cependant ces végétaux pouvaient-ils résister à une pluie d'orage qui entraînait le terrain où ils étaient faiblement attachés, ou à une sécheresse prolongée qui brûlait leurs tissus délicats. Nous aperçûmes au nord-ouest un reste de cratère, d'où s'échappe une lave très dense qui va se confondre avec celle des puys voisins; mais cette éruption latérale ne pouvait être comparée



Photo la Havane, Clermont-Ferrand.

Les orgues du Puy-Salers.

à cette lave bouillonnante qui sortait du grand cratère, formait plusieurs étages, et qui dut présenter autrefois une immense cascade de feu qui s'écoulait dans la plaine. Nous abordâmes le puy de la Vache, immense cratère dont le puy n'est qu'un segment et dont le bord s'est écroulé en entier du côté où la lave s'est fait jour. Ici, comme à Lassolas, tout se montre à découvert, et l'on prend en quelque sorte la nature sur le fait. Ajoutez que nous descendions la montagne dans le cratère tourné au midi, par une de ces journées chaudes qui précèdent un orage, abrités du moindre souffle de vent par les parois du demi-cercle qui nous entourait, et vous pourrez facilement vous figurer que l'illusion était complète. Nous croyions marcher encore sur des parois brûlantes, et le puy de la Vache était

pour nous un volcan que de longues années devaient enfin refroidir. Tout, en effet, concourait à entretenir cette idée. La plupart des scories, couvertes d'oxyde rouge de fer, offraient la teinte vive de masses incandescentes ; d'énormes bombes volcaniques gisaient sur le flanc de la montagne, ou s'étaient arrêtées à sa base ; des lames de fer oligiste sublimées dans toutes les fissures, étincelaient aux rayons du soleil, tandis qu'ailleurs des pouzzolanes jaunies, des laves décolorées, attestaient la puissance des acides violents qui se dégagent en abondance pendant les éruptions. Rien ne manquait au spectacle de ce vaste incendie, car les laves des deux volcans venaient se confondre à nos pieds ; leurs flots, quoique figés, semblaient couler encore ; leur surface refroidie nous paraissait brûlante, et sans les arbres qui s'étaient emparés d'une portion de ce désert, nous eussions pu croire que nous avions assisté à cette grande éruption.

Le Mont Dore et ses environs, Clermont, 1835.



GUY DE MAUPASSANT

Le Gour de Tazenat.

On partit donc une après-midi, par un jour torride, sous un soleil dévorant qui chauffait comme des dalles de four les granits de la montagne. La voiture montait la côte au pas des trois chevaux soufflants et couverts de sueur ; le cocher sommeillait sur son siège, la tête baissée ; et des légions de lézards verts couraient sur les pierres au bord de la route. L'air brûlant semblait plein d'une invisible et lourde poussière de eu. Parfois ont l'eût dit figé, résistant, épais à traverser, parfois il s'agitait un peu et faisait passer sur les visages des souffles ardents d'incendie, où flottait une odeur de résine chaude au milieu des longs bois de pins. Et le landeau, soulevant une colonne de fumée blanche, suivait toujours l'interminable montée. Lorsqu'il eut atteint le plateau, le cocher se redressa, les chevaux se mirent à trotter et on parcourut un grand pays onduleux, boisé, cultivé, peuplé de villages et de maisons isolées. On apercevait au

loin, à gauche, les grands sommets tronqués des volcans. Le lac de Tazenat, qu'on allait voir, était formé par le dernier cratère de la chaîne d'Auvergne. Après trois heures de route, Paul dit soudain : « Tenez, des laves ». Des rochers bruns, bizarrement tordus, crevassaient le sol au bord de la route. On voyait à droite une montagne



Gorges du bout du monde (1829).
D'après une lithographie de Hubert. (Extrait de Taylor. Voyages pittoresques dans l'ancienne France).

camarde dont le large sommet avait l'air creux et plat, on prit un chemin qui semblait entrer dedans par une entaille en triangle et Christiane, qui s'était levée, découvrit tout à coup dans un vaste et profond cratère un beau lac frais et rond ainsi qu'une pièce d'argent. Les pentes rapides du mont, boisées à droite et nues à gauche, tombaient dans l'eau qu'elles entouraient d'une haute enceinte régulière. Et cette eau calme, plate et luisante comme un métal, reflétait les arbres d'un côté, et de l'autre la côte aride avec une netteté si parfaite, qu'on ne distinguait point les bords et qu'on voyait seulement dans cet immense entonnoir où se mirait, au centre, le ciel bleu, un

trou clair et sans fond qui semblait traverser la terre, percée de part en part jusqu'à l'autre firmament. La voiture ne pouvait aller plus loin. On descendit et on prit, par le côté boisé, un chemin qui tournait autour du lac, sous les arbres, à mi-hauteur de la pente. Cette route où ne passaient que les bûcherons, était verte comme une prairie ; et on voyait, à travers les branches, l'autre côte, en face, luisante au fond de cette cuve de montagne. Puis on gagna, par une clairière, le rivage même, pour s'asseoir sur un talus de gazon ombragé par des chênes. Et tout le monde s'étendit dans l'herbe avec une joie animale et délicieuse. Le jour finissait ; l'air s'imprégnait de fraîcheur ; une étrange mélancolie s'abattait avec le soir sur l'eau dormante au fond du cratère. Lorsque le soleil fut près de disparaître, le ciel s'était mis à flamboyer, le lac tout à coup eut l'air d'une cuve de feu ; puis, après le soleil couché, l'horizon étant devenu rouge comme un brasier qui va s'éteindre, le lac eut l'air d'une cuve de sang. Et soudain, sur la crête de la colline, la lune presque pleine se leva, toute pâle dans le firmament encore clair. Puis, à mesure que les ténèbres se répandaient sur la terre, elle monta, luisante et ronde, au-dessus du cratère tout rond comme elle. Il semblait qu'elle dût se laisser choir dedans. Et, lorsqu'elle fut haut dans le ciel, le lac eut l'air d'une cuve d'argent. Alors sur sa surface, tout le jour immobile, on vit courir des frissons, tantôt lents et tantôt rapides. On eût dit que des esprits, voltigeant au ras de l'eau, laissaient traîner dessus d'invisibles voiles. C'étaient les gros poissons du fond, les carpes séculaires et les brochets voraces, qui venaient s'ébattre au clair de la lune.

Mont-Oriol, Paris, 1887.
Paul Ollendorff, édit.



GUY DE MAUPASSANT

Vue sur la Limagne et les Puys.

A la sortie du village, au débouché du vallon, s'élevait une haute butte, presque un mont, qu'ils gravirent sous un ardent soleil, en suivant un petit sentier entre les vignes. Quand ils parvinrent au

sommet, la jeune femme poussa un cri d'étonnement devant l'immense horizon déployé soudain sous ses yeux. En face d'elle s'étendait une plaine infinie, qui donnait aussitôt à l'âme la sensation d'un océan. Elle s'en allait, voilée par une vapeur légère, une vapeur bleue et douce, cette plaine, jusqu'à des monts très lointains, à peine aperçus, à cinquante ou soixante kilomètres, peut-être. Et sous la brume transparente, si fine, qui flottait sur cette vaste étendue de pays, on distinguait des villes, des villages, des bois, les grands carrés jaunes des moissons mûres, les grands carrés verts des herbages, des usines aux longues cheminées rouges et des clochers noirs et pointus bâtis avec les laves des anciens volcans. « Retourne-toi », dit son frère. Elle se retourna. Et derrière elle, elle vit la montagne, l'énorme montagne bosselée de cratères. C'était d'abord le fond d'Enval, une large vague de verdure où on distinguait à peine l'entaille cachée des gorges. Le flot d'arbres escaladait la pente rapide, jusqu'à la première crête qui empêchait de voir celles du dessus. Mais comme on se trouvait tout juste sur la ligne de séparation des plaines et de la montagne, celle-ci s'étendait à gauche, vers Clermont-Ferrand, et s'éloignant, déroulait sur le ciel bleu d'étranges sommets tronqués, pareils à des pustules monstrueuses : les volcans éteints, les volcans morts. Et là-bas, tout là-bas, entre deux cimes, on en apercevait une autre, plus haute, plus lointaine encore, ronde et majestueuse, et portant à son faîte quelque chose de bizarre qui ressemblait à une ruine. C'était le puy de Dôme, le roi des monts auvergnats, puissant et lourd, et gardant sur sa tête, comme une couronne posée par le plus grand des peuples, les restes d'un temple romain.

Mont Oriol, 1887.
Paul Ollendorff, édit.



CHATEAUBRIAND

Le site de Clermont et la Limagne.

La position de Clermont est une des plus belles du monde. Qu'on se représente des montagnes s'arrondissant en un demi-cercle ; un

monticule attaché à la partie concave de ce demi-cercle ; sur ce monticule, Clermont ; au pied de Clermont, la Limagne, formant une vallée de vingt lieues de long, de six, huit et dix de large. La place du ...[1] offre un point de vue admirable sur cette vallée. En errant par la ville, au hasard, je suis arrivé à cette place vers six heures et demie du soir. Les blés mûrs ressemblaient à une grève immense, d'un sable plus ou moins blond. L'ombre des nuages parsemait cette plage jaune de taches obscures, comme des couches de limon ou des bancs d'algues : vous eussiez cru voir le fond d'une mer dont les flots venaient de se retirer. Le bassin de la Limagne n'est point d'un niveau égal ; c'est un terrain tourmenté, dont les bosses, de diverses hauteurs, semblent unies quand on les voit de Clermont, mais qui dans la vérité offrent des inégalités nombreuses et forment une multitude de petits vallons au sein de la grande vallée. Des villages blancs, des maisons de campagne blanches, de vieux châteaux noirs, des collines rougeâtres, des plants de vigne, des prairies bordées de saules, des noyers isolés qui s'arrondissent comme des orangers, ou portent leurs rameaux comme les branches d'un candélabre, mêlent leurs couleurs variées à la couleur des froments. Ajoutez à cela tous les jeux de la lumière.

A mesure que le soleil descendait à l'occident, l'ombre coulait à l'orient et envahissait la plaine. Bientôt le soleil a disparu ; mais baissant toujours et marchant derrière les montagnes de l'ouest, il a rencontré quelque défilé débouchant sur la Limagne : précipités à travers cette ouverture, ses rayons ont soudain coupé l'uniforme obscurité de la plaine par un fleuve d'or. Les monts qui bordent la Limagne au levant retenaient encore la lumière sur leur cime ; la ligne que ces monts traçaient dans l'air se brisait en arcs dont la partie convexe était tournée vers la terre. Tous ces arcs, se liant les uns aux autres par les extrémités, imitaient à l'horizon la sinuosité d'une guirlande ou les festons de ces draperies que l'on suspend aux murs d'un palais avec une rose de bronze. Les montagnes du levant, dessinées de la sorte et peintes, comme je l'ai dit, des reflets du soleil opposé, ressemblaient à un rideau de moire bleue et pourpre ; loin-

[1] Taureau (?).

taine et dernière décoration du pompeux spectacle que la Limagne étalait à mes yeux.

Cinq jours à Clermont (août 1805).



CAMILLE AUDIGIER

L'été dans la Limagne.

Le soleil montait, de plus en plus brûlant. Une chaleur torride tombait sur la Limagne dont les champs de blé s'érigeaient, plantureux et gras, comme une mer d'or liquide. Les fétus crépitaient sous la morsure des faucilles et les épis éclataient en s'égrenant sur les sillons. Maintenant, la poésie de la matinée s'était enfuie. Les oiseaux, terrassés par la chaleur, ne chantaient plus au-dessus de leurs têtes ; quelques papillons se poursuivaient sur les coquelicots ou les bluets, et des sauterelles bondissaient en crissant dans l'épaisseur des blés encore debout. Quelquefois c'étaient des alouettes ou des cailles qui s'envolaient à leurs pieds, des orvets qui déroulaient paresseusement leurs anneaux sur la terre grise et surchauffée, ou des bandes de merles qui passaient au-dessus d'eux, en coups d'ombre. Un silence accablant écrasait la plaine, on n'entendait plus que le sifflement rythmé des faucilles et le souffle puissant des trois hommes, sur le visage bronzé desquels la sueur ruisselait.

Pour la terre, Paris, 1910.
Eug. Fasquelle, édit.



H. DE BALZAC

Paysage du Mont Dore.

Figurez-vous un cône renversé, mais un cône de granit largement évasé, espèce de cuvette dont les bords étaient morcelés par des anfractuosités bizarres : ici, des tables droites sans végétation, unies, bleuâtres, et sur lesquelles les rayons solaires glissaient comme sur

un miroir ; là des rochers entamés par des cassures, ridés par des ravins, d'où pendaient des quartiers dont la chute était lentement préparée par les eaux pluviales, et souvent couronnés de quelques arbres rabougris que torturaient les vents ; puis çà et là, des redans obscurs et frais d'où s'élevait un bouquet de châtaigniers hauts comme des cèdres, ou des grottes jaunâtres qui ouvraient une



Le Mont Dore (1829).
D'après une lithographie de Jaume (Extrait de Taylor : Voyages pittoresques dans l'ancienne France).

bouche noire et profonde, plissée de ronces, de fleurs, et garnie d'une langue de verdure. Au fond de cette coupe, peut-être l'ancien cratère d'un volcan, se trouvait un étang dont l'eau pure avait l'éclat du diamant. Autour de ce bassin profond, bordé de granit, de saules, de glaïeuls, de frênes, et de mille plantes aromatiques alors en fleurs, régnait une prairie verte comme un boulingrin anglais ; son herbe fine et jolie était arrosée par les infiltrations qui ruisselaient entre les fentes des rochers, et engraissée par les dépouilles végétales que les orages entraînaient sans cesse des hautes cimes vers le fond. Irrégulièrement taillé en dents de loup dans le bas d'une roche, l'étang pouvait avoir trois arpents d'étendue ;

selon les rapprochements des rochers et de l'eau, la prairie avait un arpent ou deux de largeur; en quelques endroits, à peine restait-il assez de place pour le passage des vaches. A une certaine hauteur, la végétation cessait. Le granit affectait dans les airs les formes les plus bizarres, et contractait ces teintes vaporeuses qui donnent aux montagnes élevées de vagues ressemblances avec les nuages du ciel. Au doux aspect du vallon, ces rochers nus et pelés opposaient les sauvages et stériles images de la désolation, des éboulements à craindre, des formes si capricieuses, que l'une de ses roches est nommée le Capucin, tant elle ressemble à un moine. Parfois, ces aiguilles pointues, ces piles audacieuses, ces cavernes aériennes s'illuminaient tour à tour, suivant le cours du soleil ou les fantaisies de l'atmosphère, et prenaient les nuances de l'or, se teignaient de pourpre, devenaient d'un rose vif ou terne, ou grises. Ces hauteurs offraient un spectacle continuel et changeant, comme les reflets irisés de la gorge des pigeons. Souvent, entre deux lames de laves, que vous eussiez dit séparées par un coup de hache, un beau rayon de lumière pénétrait, à l'aurore ou au coucher du soleil, jusqu'au fond de cette riante corbeille, où il se jouait dans les eaux du bassin, semblable à la raie d'or qui perce la fente d'un volet et traverse une chambre espagnole, soigneusement close pour la sieste. Quand le soleil planait au-dessus du vieux cratère, rempli d'eau par quelque révolution antédiluvienne, les flancs rocailleux s'échauffaient, l'ancien volcan s'allumait, et sa rapide chaleur réveillait les germes, fécondait la végétation, colorait les fleurs et mûrissait les fruits de ce petit coin de terre ignoré.

La peau de chagrin (1831).



HENRI LECOQ

Les Roches Tuilière et Sanadoire.

La Tuilière d'un côté, et la Sanadoire de l'autre, semblent former les deux piliers d'un vaste portique qui aurait fermé la vallée. Toutes deux présentent des divisions prismatiques extrêmement remar-

quables, mais tellement différentes entre elles, que l'on abandonne bientôt la première idée qui se présente à l'esprit, que ces deux roches sont les restes d'un même massif, dont les eaux auraient entraîné une partie pour s'ouvrir au passage. Ces colonnades naturelles, que l'on désigne dans les descriptions pittoresques sous le nom de chaussées ou pavés de géants, se présentent ici dans de telles



Photo L. Boulanger.

Les roches Tuilière et Sanadoire.

proportions, qu'on ne peut les comparer qu'aux plus magnifiques points de vue de ce genre que l'on rencontre en Écosse. On voit sur la Roche-Sanadoire des prismes de toutes les grosseurs et de toutes les dimensions : tantôt droits, élancés, ils forment des faisceaux sur lesquels d'autres prismes couchés s'avancent en corniches, et figurent ces bastions et ces mâchicoulis que l'on rencontre encore dans les villes de guerre et les anciennes forteresses ; tantôt courbés et divergents, ils semblent se contourner en rosaces, ou onduler comme une matière molle, qui aurait fléchi successivement sur plusieurs points. Des quartiers tout entiers, formés de faisceaux réunis, sont tombés depuis longtemps sur les flancs de la montagne, et tous les jours, des tronçons qui se détachent roulent avec

fracas sur les anciens débris. Sans ces fragments amoncelés, ces rochers seraient inaccessibles. La végétation envahit ces ruines, et dans quelques siècles peut-être elles auront disparu.

La Roche-Tuilière, qui est en face de la Sanadoire, ne présente pas la même structure : ses prismes ressemblent à d'immenses colonnes qui, d'un seul jet, s'élèvent de terre, et se réunissent en un sommet pointu et difficilement accessible. On peut cependant y parvenir du côté opposé à la vallée ; mais ce n'est qu'en tremblant, qu'occupant un espace aussi circonscrit, on ose mesurer des yeux le précipice effrayant qui sépare ces deux roches. Non seulement la Tuilière présente à la vallée une face tout à fait verticale, mais son sommet surplombe, et offre à l'aigle qui va des Alpes aux Pyrénées un point de repos dont il profite souvent. Une troisième roche de même nature, désignée sous le nom de Malviale, occupe encore cette vallée, sans offrir le même intérêt que les deux autres. Ces grandes colonnades ne sont pas formées par du basalte, comme cela a lieu pour l'ordinaire ; c'est une roche particulière que l'on désigne en France sous le nom de phonolite, en Allemagne sous celui de klangstein, et dont le nom, dans chacune de ces langues, suppose un caractère particulier, celui de rendre un son clair quand on la frappe. Nous entendions, en effet, depuis longtemps un bruit que nous comparions à celui d'une cloche éloignée, et qui se répétait à chaque instant, et ce fut seulement en voulant parvenir à la base de la Tuilière, que nous aperçûmes plusieurs ouvriers frappant avec force sur les gros prismes de ce grand obélisque. Ils les divisaient parallèlement à leur base, et en retiraient ainsi des dalles plus ou moins grandes, qui, dans les environs, remplacent les tuiles pour les couvertures des édifices.

Le Mont Dore et ses environs. Clermont, 1835.



A. VERMENOUZE

Les Plombs et les Puys du Cantal.

Comme une antique ville forte, — la Haute-Auvergne à son front porte — une couronne de bastions, — et ce sont les puys et

les plombs. — Ces énormes verrues — l'hiver se vêtent de blanc, — et l'été, vues de loin, — sont, comme la mer, toutes bleues.

Et, plus tard, quand le grand soleil — a flétri la fleur du tilleul — et rôti toute l'herbe, — la montagne fière et superbe, — avec la majesté du lion, — et, comme lui, ou rousse ou fauve, — car alors elle a changé de robe, — lève la tête à l'horizon.



Le Puy Griou.
D'après la lithographie de E. Tudot. (Extrait de Michel : L'ancienne Auvergne.)

Quand, dans la brume qui la cache, — le feu du ciel laboure son crâne — et y ouvre de larges sillons — c'est chose terrible, — au milieu des orages, — d'entendre puys et plombs sauvages — mugir comme un troupeau de taureaux.

Et de voir, sous les éclairs, — leurs crêtes et leurs rocailles — coiffées de serpents de feu, — comme des bêtes cornues, — se dresser sanglantes et nues, — et heurter le ciel tout à coup.

Mais tôt le nuage s'éparpille ; — la montagne, qui s'égaie, — sort de là comme d'un linceul, — et de cette robe de deuil, — qui lui pesait sur l'épaule, — il ne reste plus rien, plus rien — que, dans le ciel lavé de frais, — quelques flocons de brume pâle.

Et nous revoyons les burons — dressés à la cime des puys, — et dans le vieux parc blotti — nous le revoyons, le troupeau de vaches meuglantes — qui porte la tintante clochette — et paît, cinq mois, libre, en plein air.

Flour de Brousso (*Fleur de bruyère*) Aurillac, 1896.



P. VIDAL DE LA BLACHE

Le Cantal.

Lorsque venant de Mende, à travers le terne Gévaudan, on atteint Saint-Flour et qu'on voit à l'Ouest s'allonger la silhouette du Cantal, on éprouve une délivrance joyeuse. Tout, depuis longtemps, semblait mort et éteint. L'arène grise du granit se rayait de quelques bois de sapins sur des ondulations sans formes. A l'Est, les croupes monotones, moitié bois, moitié landes, de la Margeride n'engendraient que laideur et tristesse. On voit, au contraire, se dérouler de longues lignes harmonieusement; d'une allure lente et continue elles paraissent monter vers un centre commun; l'effort, il est vrai, qu'elles font pour se rejoindre est vain : des échancrures et des saillies interrompent le fronton qui voudrait s'achever. Mais ces dentelures prennent une individualité; une unité, en tout cas, se dessine. Il semble que le pénible enchantement ait cessé, et qu'on rentre dans le domaine de la vie.

Le Cantal doit la variété de ses formes à celle des actions volcaniques qui s'y sont accumulées. D'autres contrées volcaniques, comme l'Aubrac, son voisin vers le Sud, ne se manifestent de loin que comme de simples talus étagés, amortis par l'aplanissement des basaltes. Mais, dans le Cantal, les roches d'espèces et d'âges si divers qui ont concouru à l'édifice, témoignent de la complexité et de la durée de son histoire.

L'activité volcanique commença de bonne heure à se manifester dans le Cantal. Comme dans le Velay, des coulées de basalte issues d'une multitude d'orifices disséminés, marquèrent le premier acte.

Mais une longue période de repos suivit ; et ce fut par un brusque réveil, comparable à la catastrophe du Vésuve en l'an 79, que s'ouvrit une nouvelle ère d'éruptions. Des troncs d'arbres ensevelis, debout sur les entassements de cendres et lapilli venus d'un foyer

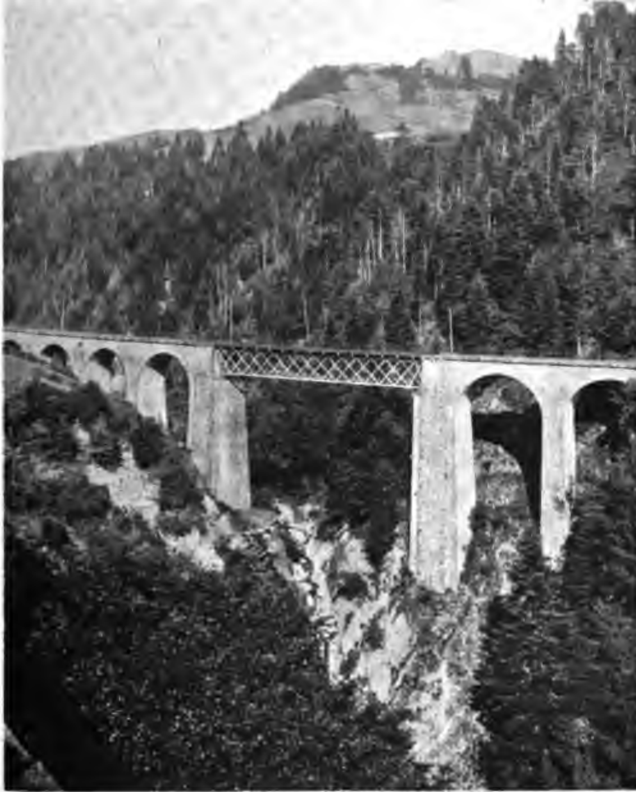


Photo L. Boulanger.

Viaduc du Lioran.

voisin du col du Lioran, racontent ces scènes grandioses. Désormais les éruptions se concentrèrent, et ce fut sur l'emplacement du Cantal actuel que, jusqu'à l'époque du pliocène supérieur, c'est-à-dire jusqu'au seuil de la période actuelle, des éruptions de trachytes, andésites, phonolithes, puis, de nouveau, de basaltes, ne cessèrent d'entasser des coulées, des blocs et des projections diverses. Ainsi s'édifia une pyramide colossale, dont nous ne pouvons plus mesurer

la cime, — elle a été détruite par les convulsions du volcan lui-même, — mais dont nous pouvons encore estimer la périphérie et le diamètre. Si la hauteur de la principale cime (1858 mètress) est inférieure de 2000 mètres à celle du géant sicilien, le diamètre, qui est de 60 kilomètres environ, dépasse d'un tiers celui de l'Etna. Les pentes s'élèvent de tous côtés, lentement, vers un cône qui n'est



Photo L. Boulanger.

Murat.

plus, et à la place duquel un cirque immense marque la région des cratères. Les parois qui l'entourent sont comme des murs-maîtres subsistant dans un édifice effondré. Un lambeau de basalte, qui, épargné par les dénudations, surmonte une corniche de cette enceinte, forme la rugosité qu'on désigne sous le nom de Plomb (Pom ou Pomme) du Cantal ; des buttes plus saillantes, parfois pyramidales, de phonolithe ou d'andésite dessinent les autres sommets.

Cet Etna découronné nous apparaît aujourd'hui tel que l'ont fait, après les convulsions volcaniques, les démantèlements qui furent l'œuvre des glaciers quaternaires. La destruction n'a pas été cependant poussée assez loin pour lui faire perdre la régularité générale

de formes qui distingue ses contemporains et ses pareils. Les vallées qui creusent ses flancs, se déroulent en éventail, et divergent toutes d'un centre commun. A mesure que l'intervalle diminue entre elles, les passages deviennent plus faciles et plus courts ; souvent même l'extrémité supérieure de la vallée se relie par un col à celle qui lui correspond sur le versant opposé. Ces cols sont relativement élevés ; plusieurs restaient jadis impraticables en hiver ; mais leur corrélation et leur groupement ont contribué à attirer la circulation dans les parties supérieures du Massif. La différence des versants se traduit par une grande inégalité dans la quantité de pluie. Celui de l'est ne reçoit pas directement l'assaut des vents pluvieux ; la hauteur annuelle des précipitations n'y dépasse guère 600 millimètres : c'est la haute plaine, très peu découpée, frangée d'escarpements basaltiques, qu'on nomme la Planèze. Les bois s'y font rares ; l'élevage est peu pratiqué, mais le sol rocailleux qu'ont formé d'immenses coulées basaltiques, n'est point ingrat, il porte d'abondantes moissons de seigle. A une altitude qui reste presque partout supérieure à 900 mètres, une population rurale, dont la densité dépasse 30 habitants par kilomètre carré, s'est créé des conditions d'existence. Pour le Lozerot des régions granitiques, la Planèze est une terre de bénédiction où il va chercher le travail et l'aisance.

Tableau de la géographie de la France (Histoire de France de E. Lavisse, I, Paris, 1903).
Hachette et Cie, édit.



R. MICHALIAS

L'Écir.

Lorsque souffle ce vent qui balaie les toitures, — et siffle dans la campagne à la manière du lutin ; — lorsque aveugle la neige, et aussi, que dans les montagnes, — de route ni de sentier nulle part n'est visible ; — lorsque, en menus fragments, des pelures givrées — dansent là la bourrée et font des tourbillons, — comme parfois, l'été, un essaim de papillons — qui vont folâtrer dans les prés fleu-

ris, gare-là! C'est l'écir démoniaque qui hurle... — De la plaine aux sommets ça en fume, enfants! — L'arbre se tord, et dans les bois, gémit sa ramure... — Pauvres de nous! il ne fait pas bon, et le diable est par champs!

Des corbeaux, ces oiseaux revêtus de manteaux noirs, — qui ont longs becs et de rauques gosiers, — tournoient dans le ciel brumeux



Photo Denis.

L'Ecir (la Tourmente), par Schenk.
(Musée de Clermont-Ferrand).

quand viennent les soirs... — On dirait croque-morts revenant des cimetières.

Sur les toitures s'échevèlent les chaumes; — on ne voit pas à deux pas loin, tellement il fait de la tourmente.

De la neige, comme de fines cendres, roule dans les creux, — et autour du foyer s'illuminent les doulis.

Pour autant que vous soyez protégé, ce vent vous déshabille; — il perce, comme de rien faire, les capuchons; — vous engourdit le nez, en fige le mucus, — vous bouche le gosier et arrête la respiration.

On l'appelle aussi la traverse, et, parfois, la Bertignasse; — et lorsque j'entends siffler, je ne sais d'où, — les hurlements prolongés

de ce vent fou. — il me semble entendre dans les bois des loups hurler la faim.

Ers d'uen païsan (Chants d'un paysan).
Ambert, 1908.



H. LECOQ

Les pelouses de la Roche-Vindelx.

Ces pointes de rochers, autrefois couvertes de soldats, n'offrent plus traces de sang, mais la teinte rouge de ces jolies joubarbes, dont les feuilles réunies en rosaces semblent voilées du réseau de l'araignée. Des saxifrages aux feuilles en rosettes, aux fleurs blanches en pyramide, croissent en gazon serré dans les interstices du rocher, où les fleurs dorées du sedum semblent leur disputer les premiers rayons du soleil. Ailleurs, s'étend cette jolie pelouse que nous trouvâmes émaillée de mille couleurs ; elle était alors dans tout son éclat. On voyait partout les épis purpurins de la benoite, et les fleurs roses du serpolet, bien remarquable par l'odeur variée et pénétrante de ses feuilles et la grandeur extraordinaire de ses fleurs. Des œillets étalaient leurs corolles carminées, près des jolies grappes bleues des campanules, près des touffes serrées de la violette tricolore. Diverses espèces de scabieuse s'élevaient au-dessus de ces végétaux, offrant toutes les teintes de violet. Près d'elles croissaient la jasione ondulée, dont les corolles réunies en boule sont d'un bleu si pur, et l'achillée qui couvrait de ses feuilles à mille découpures les fleurs éphémères de l'hélianthème, épanouies le matin, et déjà flétries le soir. A ces brillantes associations se mêlaient des renoncules dorées, les grappes délicates du caille-lait jaune, de belles plantes de millepertuis, et des groupes de brillants chrysanthèmes, dont le disque jaune et les rayons d'un blanc mat variaient encore les couleurs si pures que nous ne nous lassions pas d'admirer. Qu'on se figure au-dessus de ce parterre, où chaque teinte était représentée, des milliers de tiges soutenant les panicules mobiles de la brise tremblante et de la canche flexueuse, toutes agitées par un

vent léger, toutes entremêlées du feuillage de l'orobe et du vert tendre des graminées ; qu'on s'imagine un instant que de nombreux papillons viennent jouir sur cette pelouse du peu de jours que leur donne la nature, et l'on aura une faible idée du tableau que nous avions le bonheur de rencontrer. Jamais nous n'avions remarqué avec plus de plaisir le contraste des couleurs de ces fleurs et de ces



La Roche Vindeix **(1829).**

D'après une lithographie de Joly. (Extrait de Taylor : Voyages pittoresques dans l'ancienne France.)

papillons. Là, c'étaient des satyres de montagnes aux ailes noires et veloutées, qui se reposaient sur les fleurs rouges de la bétoine. Là, c'était une argynne qui étalait ses ailes fauves tachées de noir sur les disques violets de la scabieuse. Ailleurs, le machaon passait d'un vol rapide, et déployait ses ailes jaunes et noires sur les corymbes rosés de l'achillée, tandis que l'adonis et le vulcain, planant d'un vol léger, semblaient mépriser les fleurs les plus élégantes, et sentir leur supériorité.

Le Mont Dore et ses environs. Clermont, 1835.



A. VERMENOUZE

Les châtaigniers.

C'est un fameux pays que le pays où pousse — ce rude châtaignier qui ne périt jamais : — vous n'y voyez que poil-de-bouc, fougère, brande, — des genévriers et des ronces enchevêtrées. — Des genêts de six pieds, quand vient le mois de mai, — en tous sens y déploient leurs bouquets de fleurs jaunes.

Il faut voir ce pays en plein cœur de l'été. — Non pas quand le soleil s'ennuage et se cache, — mais quand, dans le ciel bleu, ses rayons nous surplombent, — font craqueler le sol, dessèchent les ruisseaux, — et convertissent chaque source en une mare — où seul, quelque crapaud péniblement se traîne.

Montez en plein midi sur le haut des collines — et jetez un coup d'œil à main droite, à main gauche, — devant, derrière : tels que des soldats en guerre, — en bataillons carrés, pommés comme des choux, — vous verrez s'élever les châtaigniers vivaces ; — vous les verrez poussant sur les rocs les plus durs.

Verts, d'un vert éclatant de faïence émaillée, — ils couvrent tout le sol : pentes, buttes et combes; — ils déploient largement leur tête ébouriffée — et, droits sur leur racine, orteil solide et dur, — cependant qu'à leur pied la terre est assoupie, — ces arbres altérés s'abreuvent de soleil.

Jous la Cluchado. Aurillac. 1909.

II. — LES HABITANTS

1° L'Histoire.

PROSPER MÉRIMÉE

Le grand dolmen de Saint-Nectaire.

Sur un plateau assez élevé, entre le village et les bains de la Boîte, on voit à peu de distance d'une masse de rochers dont les pointes

percent la terre de tous côtés, un grand dolmen en bon état et parfaitement authentique. Voilà la première fois que je rencontre de semblables monuments aussi rapprochés de masses de rochers naturelles. Celui-ci est ouvert à l'est, fermé à l'ouest, et son plan forme un parallélogramme rectangle. Cinq pierres le composent aujourd'hui dont une seule sert de toit. Un pilier renversé est à terre auprès du dolmen, une septième pierre paraît avoir été enlevée. Toit et piliers sont de granit, nullement travaillés et tels qu'en fourniraient encore les rochers voisins. Vers le milieu du toit, on observe une dépression arrondie en forme de bassin, mais je me hâte d'ajouter qu'il n'y a pas apparence d'un travail humain, et que cette concavité, à laquelle quelques antiquaires attachent une grande importance, se reproduit à vingt pas de là dans les masses de la même roche qui affleurent le sol.

Notes d'un voyage en Auvergne. 1838.
Calmann-Lévy, édit.



STRABON

L'empire arverne et ses fondateurs.

Les Arvernes donnent comme une grande preuve de leur ancienne puissance les guerres qu'ils ont faites autrefois aux Romains, avec des armées fortes de vingt myriades d'hommes et même du double. Telle fut, en effet, celle qui combattit avec Vercingétorix contre le dieu César. Auparavant ils étaient bien vingt myriades contre Maximus Æmilianus et autant contre Domitius Aénobarbus.





Monnaie de Bituit.

Les Arvernes avaient étendu leur empire jusqu'à Narbonne et aux frontières de la république de Marseille, et ils dominaient même sur tous les peuples jusqu'aux Pyrénées d'une part, et de l'autre

jusqu'à l'Océan et au Rhin. Bituit, qui guerroya contre Maximus et Domitius, avait pour père ce Luern (Luerios), dont les richesses et le faste étaient si extraordinaires que, pour faire montre à ses amis de son opulence, il se promenait sur un char dans la campagne, en semant çà et là de la monnaie d'or et d'argent que ramassaient les gens de sa suite.

Géographie. IV. 2, 3 (1er siècle après Jésus-Christ).



POSIDONIOS D'APAMÉE

Posidonios dit que Luern, pour gagner la faveur de la multitude, passant en char à travers les campagnes, jetait de l'or et de l'argent aux myriades de Celtes qui le suivaient. Il faisait parfois enclore un espace de douze stades carrés, avec des cuves remplies de boissons d'un grand prix, et d'une telle quantité de victuailles que, plusieurs jours durant, chacun pouvait librement entrer dans l'enceinte et user des mets qui y étaient préparés et qu'on servait à tout venant sans interruption. Une fois même que ce prince avait donné un grand festin à un jour fixé d'avance, un poète de chez ces barbares était arrivé trop tard. Il alla au-devant de Luern avec un chant où il célébrait sa grandeur, mais où il gémissait du retard dont il portait la peine. Le prince, amusé par ses vers, demanda une bourse d'or et la jeta au barde courant à côté de son char, lequel la ramassa, disant que les traces laissées sur la terre par le char du prince, étaient des sillons qui portaient pour les hommes de l'or et des bienfaits.

Fragment ap. Athénée XXIII (vers 100 avant Jésus-Christ).



C. JULLIAN

La défense de Gergovie.

Les douze mille hommes des trois légions s'ébranlèrent, au pas de course, du sommet de la Roche-Blanche, gravirent les pentes oppo-

sées et arrivèrent au pied du boulevard extérieur, avant que Tentomat fût éveillé de sa sieste. Le mur était vide de défenseurs, ce fut un jeu de l'escalader. Les trois camps furent emportés. Teutomat n'eut que le temps de s'enfuir, le torse nu, et sur un cheval blessé.



Photo de M. le Baron Chassériau.

La défense des Gaules, par Th. Chassériau.
(Musée de Clermont-Ferrand.)

Mais, malgré l'ordre de César, quelques Romains musèrent un peu à piller sous les tentes des chefs gaulois. Le proconsul s'approchait plus lentement. Il arrivait avec la Xe légion au pied de la montée. Quand il vit les soldats déjà débandés, quand il aperçut de plus près ces 150 pieds de roches aiguës ou glissantes qui portaient les murs de Gergovie, quand il comprit que Vercingétorix et les siens allaient paraître sur les remparts, il s'avoua l'imprudence des ordres qu'il

avait donnés, il fit sonner aux trois légions le signal de la retraite, et il arrêta sur-le-champ les enseignes et les hommes de la Xe (au nord et au pied de la Roche-Blanche ?). Mais il était trop tard : le son de la trompette s'assourdit dans les profondeurs de la vallée qui séparait la Roche-Blanche de Gergovie ; les légats et les tribuns ne furent pas écoutés ; les légionnaires étaient encore sous l'influence des excitations brûlantes du départ, et ils reprirent leur course, à travers les tentes gauloises, vers les murs et les portes de Gergovie. Au moment où ils atteignirent le talus sur lequel était assis le rempart, les Gaulois n'étaient point encore de retour. Il n'y avait sur la muraille que quelques femmes, folles d'épouvante, qui hurlaient, et qui, la poitrine nue, les mains tendues et ouvertes, les cheveux épars, suppliaient les Romains de les épargner : les unes jetaient de l'argent et des étoffes pour les arrêter, les autres se faisaient descendre pour se livrer à eux. Les vieux centurions, songeant au butin de Gergovie, ne s'arrêtèrent pas à cette première proie. L. Fabius, porté à la courte échelle par trois hommes de son manipule, arriva le premier au sommet des remparts, comme il l'avait juré, et d'autres, aidés par lui, montèrent à leur tour. M. Pétronius, en bas, s'acharnait, à la tête des siens, contre une porte qu'il voulait briser. Gergovie allait être entamée : déjà s'entendait par toute la ville la sinistre clameur des cités prises d'assaut, la course précipitée des fuyards qui gagnaient les portes libres.

Subitement la scène changea. Les femmes, se retournant vers Gergovie, agitent et montrent leurs cheveux dénoués, soulèvent leurs enfants, les présentent dans un cri d'appel et de courage. Ce sont les Gaulois qui apparaissent, accourus au bruit et à la nouvelle, qui arrivent au galop de leurs chevaux, et qui, sautant en bas de leur monture, prennent la position de combat, derrière le parapet du rempart et autour des portes. Puis, après les cavaliers, les fantassins surviennent ; chaque minute amène de nouveaux combattants ; les assiégés ouvrent les portes, et la véritable bataille s'engage. Les Gaulois avaient pour eux le nombre, l'extraordinaire avantage de la situation, la vigueur toute fraîche des corps reposés. Les Romains étaient essoufflés par la course, la montée et l'effort. En un instant, César voit ses légions disloquées, et leurs fragments environnés par

l'ennemi, qui déborde de toutes parts. Elles allaient être prises entre le mur de la ville et le boulevard extérieur, comme dans une souricière. — Il fit alors avancer ses deux réserves. Des cohortes de la XIIIe et Sextius reçurent l'ordre de sortir du petit camp et de remplacer la Xe dans le vallon où celle-ci s'était tenue jusque-là : mais il les écarta plus à gauche, de manière à menacer le flanc droit de l'ennemi, s'il s'aventurait vers le bas. Le proconsul et la Xe se portèrent en avant, commencèrent à leur tour l'escalade de la montagne, puis s'arrêtèrent (sur la croupe en avant et au sud-est du village de Gergovie ?), à un endroit d'où l'on pût suivre les moindres détails de la partie qui se livrait sur les flancs de la cité. Le combat faisait rage sur les murs et autour des portes; les corps des combattants s'enchevêtraient; les Romains ne faiblissaient pas. Soudain, une dernière fois, la scène changea. Les Eduens, venus du grand camp par un long détour, débouchèrent (vers la ferme de Gergovie?) sur la droite des légionnaires. C'était un secours : il n'y avait pas à en douter, les nouveaux venus avaient le bras droit découvert, signe qu'ils appartenaient aux Gaulois auxiliaires. Mais les Romains en étaient à cette exaltation de la bataille, où l'homme ne sait plus ni regarder, ni réfléchir, où la force de sa vue et de sa pensée se limite au sol qu'il piétine et à l'adversaire qu'il étreint, et voyant vaguement des Gaulois arriver, ils s'imaginèrent que c'était un nouveau flot d'ennemis qui s'abattait sur eux et que le bras nu n'était qu'un stratagème. — Ainsi, les deux ruses imaginées par César tournaient au profit de son adversaire : la diversion faite par les Eduens démoralisait ses propres troupes, et sa dernière légion, perdue au loin dans les bois de l'Auzon, lui manquait au moment décisif. La débandade commença. L. Fabius et ses camarades furent tués sur les remparts, et leurs corps jetés d'en haut. M. Pétronius, à lui seul, malgré ses blessures, arrêtait les Gaulois à la sortie d'une porte : ce qui donna le temps aux hommes de son manipule de se mettre à l'abri. Quand ils furent disparus tous deux, les assiégés eurent facilement raison du reste : 46 centurions, un quart exactement de ceux qui étaient engagés, furent massacrés ; la VIIIe légion, la plus compromise, fut décimée, les survivants n'eurent que le temps de se précipiter du haut du boulevard.

César, à la vue de la défaite, avait échelonné ses deux légions de réserve sur la ligne de combat : la Xe, plus près encore de la bataille, mais sur un terrain plus uni (le village de Gergovie ?), où elle put se former en rangs réguliers ; derrière elle la XIIIe s'approcha pour la soutenir (sur la croupe que la Xe venait de quitter ?). Les fuyards arrivèrent, puis l'ennemi, et la Xe légion eut, à son tour, à recevoir le choc des poursuivants. Elle les arrêta un instant, puis elle dut se replier sur celle de Sextius, et toutes deux, avec les débris des trois autres, regagnèrent la plaine (en avant de Donnezat ?), harcelées sans relâche par l'ennemi. Là, elles purent enfin se ranger en ordre de bataille, à portée de nouveaux secours, à l'abri des machines et de leur camp, et elles attendirent, de pied ferme, une dernière attaque. Sur ce terrain plus plat, formées en lignes pressées, elles allaient reprendre leurs avantages. Mais Vercingétorix, d'un ordre, arrêta toutes ses troupes au pied de la montagne, et les fit rentrer dans leurs lignes reconquises.



Photo Neurdein.

Clermont-Ferrand. — Statue de Vercingétorix.

Vercingétorix, Paris, 1901.
Hachette et Cie, édit.



SIDOINE APOLLINAIRE

Un patriote arverne : Ecdicius.

[Ecdicius, fils de l'empereur Avitus et beau-frère de Sidoine Apollinaire, sauva la cité des Arvernes, assiégée par les Visigoths, en 474].

Ce qui t'a gagné l'ardente affection de tous tes compatriotes, c'est d'avoir empêché de devenir barbares ceux que tu eus tant de peine

à faire Latins Jamais nos cœurs de patriotes ne pourront oublier quel et combien tu parus grand en ce jour où, après avoir franchi l'espace qui te séparait des ennemis, une foule composée de gens de tout rang, de tout âge, de tout sexe, te vit du haut de nos remparts à demi-écroulés, accompagné seulement de dix-huit cavaliers, passer en plein jour et en rase campagne à travers des milliers de Goths : exploit que la postérité ne croira qu'avec peine. Au bruit de ton nom, à l'aspect de ta personne, les chefs des ennemis ne reconnaissent plus combien grand est le nombre de leurs soldats, combien petit est celui des tiens. Leur armée recule aussitôt et va occuper le sommet d'une haute colline. Tout à l'heure les Goths nous assiégeaient ; en te voyant ils n'osent plus se déployer pour combattre. Quelques-uns des plus braves, qui étaient demeurés en arrière, non par lâcheté, mais en témoignage de leur valeur, périssent sous tes coups, et sans avoir à regretter aucun des tiens, à la suite de ce brillant combat, tu demeures seul maître de cette vaste plaine, n'ayant pas même pour compagnons dans cette lutte autant d'hommes que tu réunis ordinairement de convives à ta table. Et maintenant, les applaudissements, les larmes, les transports qui t'accueillirent quand tu revins paisiblement dans la ville, il serait plus facile de les imaginer que de les dire. Quel spectacle que celui de l'ovation que te fit cette foule pressée dans l'atrium de ta vaste demeure, pour célébrer ce retour ! Les uns effaçaient de leurs baisers la poussière dont tu étais couvert ; les autres ôtaient la bride de ton coursier, dont le mors était rouge de sang mêlé d'écume ; ceux-ci retournaient la selle trempée de sueur ; ceux-là délaçaient pour te soulager les jugulaires flexibles de ton casque ; quelques-uns s'employaient à dénouer les liens de tes jambières ; d'autres comptaient les brèches de ton glaive émoussé par les coups qu'il avait portés ; d'autres, de leurs doigts amaigris, mesuraient les coups d'estoc et de taille qui avaient troué les lames de ta cuirasse...

Je ne dirai pas que, dans la suite, tu rassemblas à tes frais une sorte d'armée publique, faiblement secondé par les contributions des principaux citoyens, que tu arrêtas les courses subséquentes des ennemis, que tu châtias leurs brigandages. Je me tais sur certaines

attaques inopinées dans lesquelles tu taillas en pièces des escadrons barbares, en n'ayant à regretter que deux ou trois des tiens après le combat.

Lettres, (XC).





Photo Baudel.

Château d'Anjony.

PROSPER MÉRIMÉE

Le château d'Anjony (Cantal).

Sur la montagne de Tournemire, il existait autrefois, dit-on, cinq châteaux possédés par cinq seigneurs différents, et ces châteaux sont autant, sinon plus rapprochés que ceux de Chauvigny. Celui d'Anjony seul reste debout... Il est situé sur une hauteur abrupte détachée de la chaîne du Cantal, sur une espèce de cap escarpé, séparant deux vallées profondes. On y monte par une pente fort raide qui serpente longtemps au milieu des rochers. Au sommet de

la montagne est un plateau de forme triangulaire, et c'est à la pointe du triangle que s'élève le château d'Anjony. Son plan très régulier représente un petit carré flanqué à chaque angle d'une grosse tour ronde. Ses courtines sont très étroites et, de même que les tours, couronnées de mâchicoulis... Deux grandes salles, l'une au-dessus de l'autre, occupent le carré compris entre les courtines ; dans trois tours il y a des chambres en communication avec ces grandes salles, la quatrième tour sert de cage à un escalier. Au rez-de-chaussée, dans l'intérieur d'une tour, est une petite chapelle, dont toutes les parois sont couvertes de fresques représentant les différentes scènes de la Passion... Tout l'édifice est fondé sur des caves profondes, qui s'étendent même sous un préau devant la porte d'entrée. Ces souterrains immenses servaient, je le suppose, de magasins à la garnison du château. Autant que j'en ai pu juger par le système général de la construction, par quelques ornements des voûtes, par l'appareil et le couronnement des murs, le château d'Anjony doit remonter au moins au XIVe siècle.

Notes d'un voyage en Auvergne, 1838.
Calmann-Lévy, édit.



G. SAND

Les ruines de Murols.

Je m'arrêtai à l'entrée du val de Diane, en face du château de Murols, ruine magnifique plantée sur un dyke formidable, au pied d'un pic qui, de temps immémorial, porte le nom significatif de Tartaret. Puisque mes voyageurs avaient fait halte au dyke de la Verdière, ils ne pouvaient manquer de gravir celui de Murols. Je les vis arriver, et je les devançai encore, pour aller me cacher dans les ruines. Je les trouvai envahies par un troupeau de chèvres qui broutaient les feuillages abondants dont elles sont revêtues. On les avait mises là depuis peu, car elles s'en donnaient à cœur joie, grimpant jusque sur les fenêtres et dans les grands âtres de cheminées béantes, le long des murs aux étages effondrés. Il m'était bien facile de me dissimuler dans ce labyrinthe colossal, une des plus hautaines

forteresses de la féodalité. Vue du dehors, c'est une masse prismatique qui se soude au rocher par une base homogène, c'est-à-dire hérissée de blocs bruts que des mains de géants semblent avoir jetés au hasard dans la maçonnerie. Tout le reste est bâti en laves taillées, et ce qui reste des voûtes est en scories légères et solides. Ces belles ruines de l'Auvergne et du Velay sont des plus imposantes



Murols. — Ruines du château (1831).
D'après une lithographie de Dauzats. (Extrait de Taylor : Voyages pittoresques dans l'ancienne France).

qu'il y ait au monde. Sombres et rougeâtres comme le dyke dont leurs matériaux sont sortis, elles ne font qu'un avec ces redoutables supports, et cette unité de couleur, jointe quelquefois à une similitude de formes, leur donne l'aspect d'une dimension invraisemblable. Jetées dans des paysages grandioses, que hérissent en mille endroits des accidents analogues, et que dominent des montagnes élevées, elles y tiennent une place qui étonne la vue et y dessinent des silhouettes terribles que rendent plus frappantes les teintes fraîches et vaporeuses des herbages et des bosquets environnants. A l'inté-

rieur, le château de Murols est d'une étendue et d'une complication fantastiques. Ce ne sont que passages hardis franchissant des brèches de rocher à donner le vertige, petites et grandes salles, les unes gisant en partie sur les herbes des préaux, les autres s'élevant dans les airs sans escaliers qui s'y rattachent; tourelles et poternes échelonnées en zigzag jusque sur la déclivité du monticule qui porte le dyke; portes richement fleuronnées d'armoiries et à moitié ensevelies dans les décombres; logis élégants de la Renaissance cachés, avec leurs petites cours mystérieuses, dans les vastes flancs de l'édifice féodal, et tout cela brisé, disloqué, mais luxuriant de plantes sauvages aux arômes pénétrants, et dominant un pays qui trouve encore moyen d'être adorable de végétation, tout en restant bizarre de forme et âpre de caractère.

Jean de la Roche, 1860.
Calmann-Lévy, édit.



Funérailles de Bertrand Duguesclin à Montferrand, 1380.

(Extrait des comptes des consuls de Montferrand).

Item ledit jour (18 juillet) M[gr] de Berry nous envoya lettres closes en lesquelles était contenu « que le corps de M[gr] Bertrand, connétable de France, lequel était mort devant le fort de Chalers, devait passer par Montferrand pour être porté en France; que nous voulussions le recevoir et venir au-devant en procession, et que nous fissions notre honneur et devoir par honneur de lui, car ledit M[gr] Bertrand l'avait bien mérité, et aurait mérité davantage s'il eût vécu. » Au messager pour son vin 4 s.; Item ledit jour furent achetées à Clermont 8 torches de cire qui pesaient 23 livres pour donner au corps dudit M[gr] Bertrand, lequel fut porté chez les frères mineurs et là fut bouilli en l'eau, et fut ôtée toute la chair des os et fut coulée dans le corps de la glaise et là fut faite sa « remembrance » (oraison funèbre) et nous fîmes bien notre devoir envers ledit corps. ainsi comme M[gr] de Berry nous avait écrit, et coûtèrent les dites torches 3 s. la livre et montèrent les 23 livres à la somme de 72 s.;

item ledit jour furent donnés les présents de la ville aux seigneurs et chevaliers qui conduisaient le corps et coûtèrent 10 s.

Archives Municipales de Montferrand. Bibliothèque de Clermont. Inventaire par Teilhard de Chardin, Clermont, 1902, I, p. 411 (traduction du texte en langue romane).



FROISSART

Surprise de Montferrand par Perrot le Béarnais (17 février 1387).

[Le chef de compagnie Perrot le Béarnais tenait le château de Chalusset en Limousin: pendant une expédition en Auvergne, un de ses capitaines, Géronnet de Ladurant, fut fait prisonnier et amené à Montferrand. Il remarqua avec quelle négligence était gardée cette place et offrit à son chef, s'il voulait payer sa rançon, de l'en rendre maître. Perrot accepta et vint à 6 lieues de Montferrand, à Ouzac, avec 400 compagnons, attendre le résultat de l'entreprise].

Ce Géronnet, lui douzième de compagnons, vêtus en habits de gros varlets et marchands, à cottes de bureaux, et chacun menant chevaux de harnois, tous unis, atout[1] bats, selon l'usage qu'ils ont au pays, se départirent d'Ouzac devant l'aube du jour ; et se mirent au chemin vers Montferrant, tenant arroutés leurs chevaux, comme marchants voituriers; et entrèrent comme environ none[2] en la ville de Montferrant. On ne se donna garde quelles gens ils étoient, car jamais on n'eût cuidé que ce eussent été pillards et robeurs, mais marchands qui vinssent là au marché pour cueillir et acheter draps ou touailles ; et disoient qu'ils étoient devers Montpellier, et oultre ; et venoient là en marchandise, car la foire y devoit être ; et là y avoit grand'foison de marchands venus et des marchandises des villes et cités de là environ. Si se trairent Géronnet et les siens à l'hôtel de la Couronne ; et establèrent leurs chevaux, et prirent une belle chambre pour eux, et se tinrent tout cois, sans aller aval la ville, à fin que on ne s'aperçût de leur malice. Or, bien pensèrent ce

[1] Avec.
[2] Vers 3 heures après midi.

jour d'eux, car ils supposoient bien qu'ils ne payeroient pas d'écot. Quand ce vint sur le soir, ils s'ensonnièrent[1] trop grandement au tour leurs chevaux ; et faisoient entendre à l'hôte et à l'hôtesse, et aux varlets de l'hôte, que leurs chevaux étoient grandement travaillés, et qu'il les convenoit aiser. Si se pourvéirent trop grandement de candouaille[2] ; et on ne les pouvoit asoufir ; et ne se vou-



Montferrand. — La ville et le château au xve siècle.
(Extrait de l'Armorial de Revel. Bibliothèque Nationale).

loient aller coucher ; mais burent dans leurs chambres ; et menoient grand'vie. L'hôte et l'hôtesse, et tous ceux de l'hôtel par tanison[3] allèrent coucher, et les laissèrent faire leurs volontés ; car ils n'avoient nul soupçon d'eux.

Or, vous dirai de Perrot le Bernois et de sa route. Ce propre jour le soir, ils se partirent d'Ouzac ; et étoient sept capitaines : et, tout premièrement Perrot le Bernois, pour le souverain ; et puis le bourg[4] de Compane qui s'appeloit Ernauton, le bourg Anglois, le

[1] S'occupèrent.
[2] Chandelle.
[3] De fatigue.
[4] Bâtard.

bourg de Carlat, Apton Seguin, Olim Barbe et Bernaudon des Iles ; et encore y étoit un grand pillard de Béarn qui s'appeloit le sire de Lane-Plane. Par cestuy, et par le bourg de Compane, sçus-je et fus-je informé à Orthez de toute la besogne. Celle entreprise fut faite après la Chandeleur, ainsi que huit jours, que les nuits sont encore longues et froides. Et vous dis que toute celle nuit il pleuvoit et ventoit et fit un trop désespéré temps : pour quoi le capitaine du guet de Montferrant, pour la cremeur[1] du laid temps, n'issit oncques celle nuit hors de son hôtel ; mais y envoya son fils, un jeune enfant de seize ans ; lequel, quand il vint sur un guet, entre une porte et l'autre, y trouva quatre povres hommes qui veilloient et geloient de froid. Si lui dirent : « Prends à chacun de nous un blanc : si nous laisse aller chauffer et dormir. Il sera tantôt onze heures » Le varleton convoita l'argent, et le prit ; et ceux se départirent de leur guet, et retournèrent en leurs maisons.

Géronnet et les siens étoient toujours en aguet à l'huis de la porte de l'hôtel de la Couronne, pour savoir quand le guet retourneroit. Ils virent le varleton revenir, et ceux aussi qui partis étoient de leur guet, et dirent : « La chose va bien. Il fait hui une droite nuit pour nous. Il n'y a si hardi en la ville qui ne s'en voise coucher. Le guet est passé. Nous n'avons meshui garde de cela ».

D'autre part Perrot le Bernois et les siens chevauchoient tant comme ils pouvoient ; et leur convenoit passer assez près de Clermont, joignant des fossés et des murs. Et avint que, quand ils furent dessous Clermont, ils s'arrêtèrent tout cois, et eurent une nouvelle imagination ; car les trois Gascons qui là étoient, lesquels avoient porté et rapporté les traités de la délivrance de Géronnet de Ladurant, les émurent. Et dirent aux capitaines qui se tenoient tous ensemble. « Véez ci la cité de Clermont qui est bonne et riche, et aussi prenable, ou plus, que ne soit Montferrant. Nous avons échelles. Echellons là. Nous y aurons plus de proufit pour le présent qu'à Montferrant ». Sur ce propos ils furent ainsi comme d'accord, et sur le point que de faire leur fait droit là, quand aucuns des capitaines se ravisèrent et remirent en terme en disant : « Clermont

[1] Par crainte.

est une puissante ville et fort peuplée, et les gens bien pourvus d'armures. Si nous les avions jà estourmis [1], ils s'assembleroient, et mettroient à défense. Il n'est pas doute que nous ne l'aurions pas d'avantage ; et si nous étions reculés par force d'armes, et nos chevaux pris et perdus, nous ne pourrions aller avant »... Ils passèrent outre joignant Clermont, au plus bellement qu'ils purent, et sans



Montferrand. — Entrée de la ville en 1830.
D'après la lithographie de Thomas. (Extrait de Taylor : Voyage pittoresques dans l'ancienne France).

faire noise ; et chevauchèrent tant que sur le point d'onze heures ils vinrent assez près de Montferrant. Quand ils virent la ville, ils s'arrêtèrent tout cois, ainsi comme à deux traits d'arc près ; et lors dit Perrot : « Véez ci Montferrant. Nos gens sont dedans. Vous, demeurez tous ici. Je m'en irai côtoyant ces vallées, pour ouïr et savoir si j'aurai nulles nouvelles de Géronnet, qui nous a mis en celle quête; et ne vous partez, tant que je retournerai ». — « Or, allez, répondirent les compagnons, nous vous attendrons ici ».

A ces mots se départit Perrot le Bernois, lui quatrième tant seule-

[1] Si nous leur avions donné l'alarme.

ment; et faisoit si noir, si brun et si ténébreux, qu'on ne véoit point devant soi un arpent loin; et encore avec ce il pleuvoit, neigeoit, ventoit, et faisoit moult froid. Géronnet à celle heure-là étoit sur l'allée des murs ; et n'attendoit autre chose qu'il ouït des nouvelles. Il regarda tout bas et vit, ce lui fut avis, ombres d'hommes qui alloient sur les fossés. Il commença à siffler en fausset. Tantôt l'entendirent ceux qui étoient en aguet, et approchèrent plus près ; car ens ès fossés, à ce lez là, n'y avoit point d'eau. Géronnet parla en demandant : « Qui est là et qui êtes-vous ? » Perrot le reconnut tantôt en son gascon, et lui dit : « Je suis Perrot le Bernois. Géronnet, es-tu là ? » — « Oui, dit-il, appareillez-vous et faites approcher vos gens, car je vous mettrai par ci en la ville. La chose est en point : tous dorment en la ville. » — « Par là, répondit Perrot, Dieu m'en garde que par là je n'y entre ; car si j'y entre, ce sera par la porte et non par ailleurs. » Donc dit Géronnet qui fut tout courroucé de celle réponse. « Par ma foi, Perrot, il n'est pas en ma puissance, mais venez par ci ; et faites apporter vos échelles cordées : et nul ne vous débattra l'entrer ni le monter. » — « Entends, Géronnet, dit Perrot. Tu me dois mettre en la ville. Mais par ce parti que tu me montres, je n'y entrerai jà fors que par la porte. » — « Je ne le puis amender, dit Géronnet. Par la porte ne vous y puis-je mettre, car elle est fermée ; et si sont les gardes dedans, mais ils dorment. » Entrementiers[1] qu'ils étoient en cet estrif[2], les aucuns des compagnons de Géronnet alloient et venoient dessus les allées des murs, pour savoir s'ils orroient rien. Assez près de là y avoit une petite maison en descendant des murs ; et celle maison étoit toute aseulée hors des autres ; et un povre homme couturier y demeuroit dedans, y avoit veillé jusques à celle heure et s'en devoit aller coucher. Ainsi que le vent porte le son des choses, il avait ouï parler sur les murs, car de nuyt on oyt moult clair. Si tôt comme il les vit, il commença à crier. L'un d'eux saillit tantôt avant, et le prit parmi la gueule, et lui dit : « Vilain, tu es mort si tu sonnes mot ! » Quand il se vit en ce parti, il se tut tout coi, car il douta la mort. Géronnet se retourna, qui avoit ouï la voix de l'homme et dit : « Ho, ho ! N'oc-

[1] Pendant.

[2] Querelle.

ciez pas le vilain. Il nous vient trop bien à point. Dieu le nous envoye, car par lui ferons-nous le parfait de notre entreprise. » ... Si dit Géronnet de Ladurant à cet homme qu'ils avoient trouvé : « Si tu ne fais à notre volonté, tu y es mort sans remède. » — « Et que voulez-vous que je fasse ? » dit l'homme. — « Je vueil, dit Géronnet, que tu voises à la porte et que tu éveilles les portiers ; et puis leur dis que le capitaine t'envoye là et qu'ils ouvrent la porte ; ou qu'ils te baillent les clefs et tu l'ouvriras pour laisser entrer dedans marchands de Montpellier qui sont là dehors atout grands fardeaux, lesquels viennent à la foire. » — « Je ne sais, dit l'homme, s'ils me voudront croire. » — « Oui, dit Géronnet, à toutes enseignes qu'il n'étoit point hier soir au guet, mais son fils y fut. Et si tu ne fais bien et sagement ce que je te dis, je t'occirai de ma dague ; et fais tant que je ne puisse pas voir que par ton défaut nous faillions à notre emprise. »

Ce povre homme qui s'oyoit menacer d'occire, et en veoit les apparences, et ces Gascons tout appareillés pour l'occire, si en étoit tout ébahi et tout effrayé ; et leur répondit : « Je ferai à mon pouvoir loyaument ce que vous me requérez. » Il s'en vint à la porte, et heurta à l'huis, là où cils dormoient qui les clefs de la porte gardoient, et fit tant qu'ils furent éveillés. Ils demandèrent : « Qui es-tu qui nous éveilles à celle heure ? » « Je suis, dit-il, tel ; et si nomma son nom. J'ai anuit fait besogne pour l'hôtel du capitaine; si que, ainsi que je lui rapportois son ouvrage, nouvelles lui vinrent de marchands de Montpellier qui sont là dehors, tout lassés et mouillés, et leurs fardages. Si vous mande, de par moi, que vous ouvriez la porte, ou que vous me bailliez les clefs, et je l'ouvrirai, à ces enseignes que celle nuit il n'a point été au guet, mais son fils y a été. » — « C'est vérité, répondirent-ils, tu les auras. Attend un petit. » Adonc se releva un des deux et prit les clefs de la porte qui pendoient à une cheville ; et ouvrit une petite fenêtre et les lui bailla. L'homme prit les clefs, et tôt comme il les tint, Géronnet les lui tollit, et puis vint au flayel[1] de la porte et bouta d'aventure premièrement les clefs en la serrure, celle qui y alloit, et l'ouvrit toute

[1] Barre de fer.

arrière ; et puis vint, aussi firent tous ses compagnons, à l'autre porte, et la cuida d'ouvrir, mais oncques il ne put ni ne sçut. Perrot le Bernois et sa route étoient au dehors qui attendoient que la porte fut ouverte. Adonc leur dit Géronnet : « Beaux seigneurs, aidez-vous et vous avancez. Je ne puis ouvrir celle seconde porte. Dérompez-la à vos haches. Autrement vous ne pourrez entrer en la ville. » Et ceux qui étoient pourvus de haches et de quingnies [1] commencèrent à férir et à frapper en celle porte, comme charpentiers. Si donnèrent à Géronnet et à ses compagnons quand ils eurent pertuisé la porte, haches et quingnies pour couper le flayel de la porte. Adonc s'estourmirent [2] et levèrent plusieurs hommes hors de leurs lits, qui ouïrent le hutin ; et de premier s'émerveillèrent durement que ce pouvoit être, car jamais ils n'eussent pensé, ni imaginé, que ce fussent les Anglois qui à celle heure les fussent venus réveiller ; et demeurèrent en ce pensement sans eux sitôt lever, et se rendormirent. Adonc les gardes de la porte, qui mal l'avoient gardée, quand ils ouïrent l'effroi et le bucher [3], et gens parler, et chevaux hennir, connurent tantôt qu'ils étaient déçus ou surpris. Si se levèrent et vinrent aux fenêtres de la porte, et commencèrent à crier à haute voix : « Trahis ! trahis ! » Adoncques s'estourmirent en grand effroi ceux de la ville. Plusieurs se levèrent et s'ensonnièrent [4] à sauver le leur et à fuir vers le chastel. Mais trop petit de gens y entrèrent, car, quand le chastelain, qui le chastel gardoit, entendit que les Anglois avoient pris la ville, par la doutance de plus perdre, il ne voulut oncques le pont abaisser. Aucuns de ses amis qui les premiers s'aperçurent de celle aventure, il les recueillit par une planche : et puis tantôt quand il eut ouï grand effroi en la ville et hommes, femmes et enfants crier, il retrait à lui la planche ; ni point ne la voult remettre depuis ; et entendit fort que le chastel fut bien gardé et défendu, si on l'assailloit.

Je vous ai dit comment la première porte fut ouverte et la deuxième rompue et brisée par force de quingnies et de haches.

[1] Cognées.
[2] Furent alarmés.
[3] Les coups de hache.
[4] S'occupèrent.

Adoncques entrèrent dedans tout bellement et tout paisiblement les capitaines et leurs routes en la ville ; et tout premier, sans entrer en nulle maison, pour savoir et ouïr si nuls ne se réveilleroient, ni mettoient ensemble pour faire défense, ils allèrent au long de la ville et la cerchèrent toute. Oncques n'y trouvèrent hommes qui se missent en défense : si ce ne furent aucuns, qui étoient venus et retraits devers le chastel, et cuidoient entrer dedans. Ceux se défendirent un petit ; mais tantôt ils furent déconfits, ou morts ou pris. Que vous ferai-je long conte? Ainsi fut la ville de Montferrant en Auvergne prise, le jeudi par nuit, devant le dimanche gras, treizième jour du mois de février, par Perrot le Bernois et ses complices : et, sitôt qu'ils virent qu'ils étoient seigneurs de la ville, ils se logèrent par les hôtels, tout à leur aise, sans bouter feu ni faire autre violence, car Perrot le Bernois défendit sur la tête à perdre, que nul ne violât femme, ni pucelle, ni ne boutât le feu, ni prensist pillage, ni prisonnier grand ni petit, dont il n'eût la connoissance ; et que nul sur la peine dessus dite ne grevât ni molestât église nulle ni hommes d'église, ni que rien n'y fût pris ni ôté.

[A la nouvelle que la noblesse d'Auvergne se soulevait et s'armait pour délivrer Montferrand, Perrot le Béarnais, après avoir recueilli son butin, évacua sa conquête].

Tout le jour jusques à la nuit, qu'ils eurent arrêté qu'ils se départiroient, entendit chacun à trousser et à mettre sa besogne à point. Droit sur le point de six heures, ils eurent tout troussé et ensommelé leurs chevaux. Et se mirent tous à pied : il n'y en avoit pas soixante qui fussent à cheval ; et arroutèrent sur les rues leurs sommages et charriages ; et avoient bien quatre cents chevaux, tous chargés de bon et bel avoir, de draps, de nappes, pennes [1], touailles, et de toute autre chose qui leur étoient nécessaires. Ils trouvèrent les écrins tout pleins en ces riches hôtels ; mais ils les laissèrent tout vuides. Ils arroutèrent et alloyèrent [2] leurs prisonniers deux en deux ; et puis quand ils eurent tout fait, sur la nuit, ils firent ouvrir la porte et s'en partirent. Ils n'arrêtèrent en Montferrant que dix-huit

[1] Plumes.
[2] Attachèrent.

heures. Ils mirent tout leur sommage et leur charriage devant, et les prisonniers, et ceux de pied, et les capitaines qui étoient à cheval venoient tout le pas derrière. Il étoit nuit et faisoit brun; et si n'étoit pas le pays avisé de ce trait ; parquoi ils ne furent point poursuivis.

Chroniques. L. III, ch. XCIX-CI. (1333-1400).



ANTOINE THOMAS

Une discussion politique dans un cabaret auvergnat en 1457.

Le 18 (ou 19) juin 1457, veille (ou jour) de la fête de saint Gervais, six hommes se trouvaient réunis à la table d'une auberge de village, dans un des cantons les plus sauvages de l'Auvergne, sur les confins du Limousin, de la Marche et du Franc-Alleu, au milieu des gorges que traversent, avant de se réunir, la Dordogne et le Chavanon, au Bialon, paroisse de Messés. C'étaient des paysans du voisinage, et parmi eux figurait un vieillard de quatre-vingts ans, Jehan Battifol, du village du Bois, voisin de l'auberge. On buvait, et on causait politique, c'est-à-dire impôts. Outre sa part de l'entretien des lances fournies de la province, la paroisse devait faire face à l'habillement de son franc-archer ; mais l'on trouvait que le collecteur demandait trop et qu'il abusait des saisies. « Si le roi savait cela », dit un des buveurs, « le collecteur en aurait blâme. » A ces mots, le vieux Batiffol, « qui avait bu tellement que, à cause du vin et aussi de sa vieillesse, ne savait qu'il disait », prononça, à la stupéfaction des auditeurs, ces paroles mémorables que je donne sous leur forme originale : « Le roy est roy, mais il ne lui appartenoit pas que fusse roy, car il n'est pas du lieu, car quant le roy nasquit, il n'apporta point enseigne de roy et n'avoit point la flour de liz comme vray roy. » Du coup, l'un des paysans s'écria en son patois auvergnat : « Où avez-vous trouvé cela, vous qui en parlez si librement ? » (« Où avez-vous troubat aquo, que tu en parlas tant largement »). Mais le vieillard, regrettant déjà d'en avoir trop dit, ferma dès lors obstinément la bouche. On devine qu'aussitôt dégrisé, il se pourvut

à la chancellerie aux fins d'obtenir des lettres de rémission, et que c'est grâce à cette louable précaution que ses paroles sont parvenues jusqu'à nous.

Le « signe royal » et le secret de Jeanne D'Arc. (*Revue historique*, mars 1910, t. CIII, p. 279).



ANTOINE THOMAS

Aventures de deux émigrants auvergnats en Espagne au XVe siècle.

Il s'agit d'une lettre de rémission accordée par le roi de France Louis XI, au mois de juin 1478, à un habitant de la paroisse de Vic, Nicolau Simon. Six ans auparavant, avec un de ses voisins nommé Pierre Théron, du village de Comblat, Simon avait émigré en Aragon, et passé de là en Castille et en Andalousie. Arrivés au delà des monts, nos deux émigrants avaient cherché fortune chacun de son côté ; le hasard les mit inopinément en face l'un de l'autre, au commencement de l'année 1473 ou 1474. Ils se trouvaient en pleine Andalousie, à Cordoue, dans une rue fort fangeuse, que notre document appelle « de Ponatro » et où abondaient les boutiques de pâtissiers. Leur joie de se revoir fut sincère, mais comme ils n'étaient pas des « gentlemen », ils la manifestèrent d'une façon quelque peu brutale. Pour faire une farce à son camarade, Théron passa derrière lui et lui donna un croc-en-jambes qui le fit tomber dans la boue. Bon homme, Simon se releva sans se plaindre, mais en secouant sa cape, il envoya de la boue dans le visage de Théron qui se recula pour s'essuyer. Alors Simon, voulant rendre farce pour farce, prit des mains d'un pâtissier « un petit cousteau qu'il tenoit pour curer ses dents » et visant Théron qui lui tournait le dos, lui planta dans la nuque le redoutable cure-dents. On retira l'engin de la plaie, on alla chez le barbier, et pendant douze jours Simon s'installa à l'hôtel de Théron et le soigna comme un frère. Mais les barbiers espagnols ne sont pas moins dangereux que les cure-dents. Faute d'antisepsie, la plaie empira, et Théron succomba, non sans avoir témoigné de l'innocence de son camarade, que la justice de

Cordoue ne songea pas à inquiéter. Cinq ans passèrent. Ayant enfin terminé son tour d'Espagne, Simon regagna ses montagnes natales. On devine que les gens de Vic et de Comblat, témoins du départ des deux jeunes gens, ne virent pas sans surprise que l'un des deux amis revenait seul. De méchants bruits durent courir. Notre homme prit peur et se décida à conter en détail à la justice de son pays ce qui s'était passé à Cordoue. La lettre de rémission qui lui fut accordée par le roi le mit, espérons-le, à l'abri des malveillants.

Bulletin hispanique, juillet-septembre 1910.



Photo la Havane, Clermont-Ferrand.

Buron. — Vue générale et château.

Châteaux féodaux au XVI[e] siècle.

I. — BURON

Je suis Buron, rocher bien haut,
Poinct ne doute de la baterge[1],
Pas n'ay paour d'estre prins d'assault,

[1] Attaque à l'aide des machines qui battent les murs.

Semblablement par mynerie[1];
Je ne crains point l'artillerie.
Coupts de canon ne de bombarde :
Tant suis d'une maçonnerie
Que de canonniers je n'ay garde.
J'ay, (Dieu-y-soit), j'ay ma garenne,
J'ay mes beaux prés, j'ay mon molin,
J'ay ma chevance[2], j'ay mon domagne,
J'ay des vignes, j'ay de bon vin
Ou poissons fraicts, soir et matin,
Grant logis dans un bon village
Et enverons la Saint-Martin
Force d'argent de mon herbaige.

(*Domaines du comte d'Auvergne*). Bibliothèque de l'Arsenal, Mss. H., 352.

II. — USSON

Il y a en ce château cinq murailles. La première n'a aucune tour : mais quand on a passé celle-là, on voyait en haut, en l'air, le château bien flanqué de grosses tours, hors de toute atteinte pour l'escalade ; fondé sur un rocher de pierre dure fait en forme de pyramide qui commande à cette première muraille. Au-dessus de ce premier, il y en a un autre qui le commande, comme lui bien flanqué de tous côtés. Il commande si bien, que quand on a pris le premier, on n'a rien, et après ce second il y en a un troisième, grand et spacieux, où sont les quartiers du commandant et des soldats, dans lequel il y a une citerne inépuisable pour le service des hommes et des chevaux qui sont dedans, ainsi que dans le donjon élevé sur le troisième fort, et qui domine le tout. Il y a encore un petit donjon au milieu du grand, de forme carrée et très fort par lui-même, où l'on tenait une corne pour sonner l'alarme, et la retraite quand l'ennemi était en campagne. Ce château est imprenable ! C'est pourquoi il y a un petit écrit sur une porte, avec ces paroles : Garde le traître et

[1] Mine.
[2] Mon bien.

la dent ! voulant faire entendre par là qu'il ne peut être pris que par trahison ou par famine.

Annales d'Issoire. Edit. Bouillet. Clermont, 1848, p. 11.



Château d'Usson (XVe siècle).
(**Extrait de l'Armorial de Revel. Bibliothèque Nationale**).

FLORIMOND PERIER

L'expérience de la pesanteur de l'air au puy de Dôme (22 septembre 1648).

La journée de samedi dernier 19 de ce mois, fut fort inconstante ; néanmoins, le temps paraissant assez beau sur les cinq heures du matin, et le sommet du puy de Dôme se montrant à découvert, je résolus d'y aller pour faire l'expérience. Pour cet effet, j'en donnai avis à plusieurs personnes de condition de cette ville de Clermont, qui m'avaient prié de les avertir du jour que j'y irais, dont quelques-

unes sont ecclésiastiques et les autres séculières ; entre les ecclésiastiques étaient le T. R. P. Bannier, l'un des pères Minimes de cette ville, qui a été plusieurs fois correcteur, et M. Mosnier, chanoine de l'église cathédrale de cette ville ; et entre les séculiers, Messieurs La Ville et Begon, conseillers en la Cour des Aides, et M. La Porte, docteur en médecine et la professant ici, toutes personnes très capables, non seulement en leurs charges, mais encore dans toutes les belles connaissances, avec lesquels je fus ravi d'exécuter cette belle partie. Nous fûmes donc ce jour-là tous ensemble sur les huit heures du matin dans le jardin des Pères Minimes, qui est presque le plus bas-lieu de la ville [1], où fut commencée l'expérience en cette sorte.

Premièrement je versai dans un vaisseau 16 livres de vif argent, que j'avais rectifié durant les trois jours précédents ; et ayant pris deux tuyaux de verre de pareille grosseur, et longs de 4 pieds chacun, scellés hermétiquement par un bout et ouverts par l'autre, je fis en chacun d'iceux l'expérience ordinaire du vide dans ce même vaisseau, et ayant approché et joint les deux tuyaux l'un contre l'autre, sans les tirer hors de leur vaisseau, il se trouva que le vif argent qui était resté en chacun d'eux était à même niveau et qu'il y avait en chacun d'eux, au-dessus de la superficie de celui du vaisseau, 26 pouces 3 lignes et demie. Je refis cette expérience dans ce même lieu, dans les deux mêmes tuyaux, avec le même vif argent et dans le même vaisseau deux autres fois ; il se trouva toujours que le vif argent des deux tuyaux était à même niveau et en la même hauteur que la première fois.

Cela fait, j'arrêtai à demeure l'un de ces deux tuyaux sur son vaisseau en expérience continuelle : je marquai au verre la hauteur du vif argent, et, ayant laissé ce tuyau en sa même place, je priai le R. P. Chastin, l'un des religieux de la maison, homme aussi pieux que capable, et qui raisonne très bien en ces matières, de prendre la peine d'y observer, de moment en moment, pendant toute la journée, s'il y arriverait du changement. Et avec l'autre tuyau, et une partie de ce même vif argent je fus avec tous ces messieurs faire les mêmes expériences au haut du puy de Dôme élevé au-dessus des Minimes

[1] Couvent situé place de Jaude ; il en reste l'église Saint-Pierre des Minimes.

environ 500 toises, où il se trouva qu'il ne restât plus dans ce tuyau que la hauteur de 23 pouces 2 lignes de vif argent... : ce qui nous ravit tous d'admiration et d'étonnement, et nous surprit de telle sorte, que, pour notre satisfaction propre, nous voulûmes la répéter. C'est pourquoi je la fis encore cinq autres fois très exactement, en divers endroits du sommet de la montagne, tantôt à couvert dans la petite chapelle qui y est[1], tantôt à découvert, tantôt à l'abri, tantôt au vent, tantôt en beau temps, tantôt pendant la pluie et les brouillards qui nous y venaient voir parfois, ayant à chaque fois purgé d'air le tuyau; il s'est toujours trouvé la même hauteur de vif argent de 23 pouces 2 lignes... Ce qui nous satisfit pleinement.

Après, en descendant la montagne, je refis en chemin la même expérience, toujours avec le même tuyau, le même vif argent et le même vaisseau, en un lieu appelé *Lafon de l'Arbre*[2], beaucoup au-dessus des Minimes, mais beaucoup plus au-dessous du sommet de la montagne ; et là je trouvai que la hauteur du vif argent resté dans le tuyau était de 25 pouces...

Enfin, étant revenu aux Minimes, j'y trouvai le vaisseau que j'avais laissé en expérience continuelle, en la même hauteur où je l'avais laissé de 26 pouces 3 lignes et demie, à laquelle hauteur le R. P Chastin, qui y était demeuré pour l'observation, nous rapporta n'être arrivé aucun changement pendant toute la journée, quoique le temps eut été fort inconstant, tantôt serein, tantôt pluvieux, tantôt plein de brouillards et tantôt venteux...

Le lendemain, le T. R. P. de la Mare, prêtre de l'Oratoire et Théologal de l'église cathédrale, qui avait été présent à ce qui s'était passé le matin du jour précédent dans le jardin des Minimes, et à qui j'avais rapporté ce qui était arrivé au sommet du puy de Dôme, me proposa de faire la même expérience au pied et sur le haut de la plus haute des tours de Notre-Dame de Clermont, pour éprouver s'il arriverait de la différence... Je fis le même jour l'expérience ordinaire du vide, en une maison particulière qui est au plus haut lieu de la ville... ; ensuite je l'ai faite sur le haut de la même tour.

Lettre à Blaise Pascal, 22 septembre 1648.

[1] Il y avait au sommet de la montagne une chapelle dédiée à saint Barnabé.
[2] Village actuel de La Font de l'Arbre.

FLÉCHIER

Les grands jours d'Auvergne (1665). L'affaire de Canillac.

Il serait difficile de raconter toutes les affaires criminelles qu'on a jugées sur la fin des Grands jours. Il suffit de savoir que les assassi-



Les grands jours d'Auvergne (1665).
(D'après une gravure anonyme du temps).

nats, les meurtres, les enlèvements et les oppressions étaient les matières communes des jugements, et qu'il y avait un si grand nombre de criminels qu'on en fit effigier un jour près de trente à la fois. Il faisait beau voir dans la place des exécutions tant de tableaux exposés, dans chacun desquels un bourreau coupait une tête. Entre ceux qui furent jugés dignes du dernier supplice, M. le marquis de Canillac tient le premier rang, qui passe pour le plus grand et le plus vieux pécheur de la province. Il y a plus de soixante ans qu'il a commencé d'être méchant, et n'a jamais cessé de l'être depuis ce temps-là. Je ne m'arrêterai point à raconter tous les dérèglements dont

il est accusé. Il suffit de dire qu'il a pratiqué tout ce que la tyrannie peut inventer en matière d'imposition. On levait dans ses terres, la taille de Monsieur, celle de Madame, et celle de tous les enfants de la maison, que ses sujets étaient obligés de payer outre celle du roi. Il est vrai qu'il y a des droits justifiés par des titres fort anciens, qui permettent à quelques seigneurs de faire quelques impositions en certains cas, comme lorsqu'eux-mêmes ou leurs fils aînés se marient ; mais le marquis savait l'art d'étendre les droits, et faisait tous les ans ce que les autres ne font qu'une fois en leur vie. Pour exécuter ses desseins plus facilement et pour empêcher les murmures, il entretenait dans des tours douze scélérats dévoués à toute sorte de crimes, qu'il appelait ses douze apôtres, qui catéchisaient avec l'épée ou avec le bâton ceux qui étaient rebelles à sa loi, et faisaient de terribles violences, lorsqu'ils avaient reçu la cruelle mission de leur maître. Il leur avait donné des noms fort apostoliques, appelant l'un Sans-Fiance, l'autre Brise-Tout, et ainsi du reste... Sur la terreur que donnaient ces noms effroyables, il imposait des sommes assez considérables sur les viandes qu'on mange ordinairement, et comme on pratiquait un peu trop d'abstinence, il tournait l'imposition sur ceux qui n'en mangeaient pas. Le plus grand revenu qu'il avait était celui de la justice : il faisait pour la moindre chose emprisonner et juger des misérables, et les obligeait de racheter leurs peines par argent. Il eût voulu que tous ses justiciables eussent été de son humeur, et les engageait souvent à de méchantes actions, pour les tous faire payer après, avec beaucoup de rigueur. Enfin, personne n'a jamais tant fait et n'a jamais tant souhaité, et n'a jamais tant profité de crimes que lui.

Mémoires sur les Grands jours, 1665.



LEGRAND D'AUSSY

Incohérence législative en Auvergne avant la Révolution

Une bizarrerie particulière à l'Auvergne et qu'on ne trouvait dans aucune province de France, c'est qu'elle se régissait en partie par le

droit romain, et en partie par le droit coutumier. Ce qui est plus bizarre encore, c'est que cette bigarrure avait lieu non seulement dans certains cantons isolés, mais souvent dans une même ville et dans un même village. Ici la plus grande portion de la ville ou du



Chateldon. — Porte d'entrée.
D'après la lithographie de H. Durand. (Extrait de Michel : Ancienne Auvergne.)

bourg suivait la loi romaine, tandis que quelques maisons suivaient la coutume; là, telle ville se régissait par l'une, et son territoire par l'autre. Ailleurs on suivait en partie la première et en partie la seconde. Quelquefois une même maison se partageait suivant les deux lois, de sorte qu'une succession s'y percevait et que les arrérages de cens s'y payaient, moitié selon celle-ci, moitié selon cellelà. Il était des cantons qui avaient adopté le droit pour certaines

matières et la coutume pour d'autres. Il en était qui, au lieu de prendre la coutume d'Auvergne, avaient choisi celle du Bourbonnais. Toutes les autres provinces de France réunies ensemble n'avaient pas autant de coutumes locales que l'Auvergne.

Voyage dans la ci-devant Basse-Auvergne, an III, t. I, p. 90.



ARTHUR YOUNG

Effet produit en Auvergne par la Révolution.

Le 12 août 1789. — Clermont ne mérite qu'en partie les reproches que j'ai adressés à Moulins et à Besançon; il y a une *salle à lecture* chez M. Beauvert, libraire; j'y trouvai plusieurs journaux et écrits périodiques; mais ce fut en vain que j'en demandai au café; on me dit cependant que les gens sont grands amateurs de politique, et attendent avec impatience l'arrivée de chaque courrier. La conséquence est qu'il n'y a pas eu de troubles; ce sont les ignorants qui font le mal. La grande nouvelle arrivée à l'instant de Paris de la complète abolition des dîmes, des droits féodaux, de chasse, de garenne, de colombier, etc., a été reçue avec la joie la plus enthousiaste par la grande masse du peuple, et en général par tous ceux que cela ne blesse pas directement. Quelques-uns même, parmi ces derniers, approuvent hautement cette déclaration; mais j'ai beaucoup causé avec deux ou trois personnages de grand sens qui se plaignent amèrement de la grossière injustice et de la dureté de ces déclarations qui ne produisent pas leur effet au moment même.

Le 13, le soir, théâtre. — On donnait l'*Optimiste :* bonne troupe. Avant de quitter Clermont, je noterai qu'il m'est arrivé de dîner ou souper cinq fois à table d'hôte en compagnie de vingt ou trente personnes, marchands négociants, officiers, etc. Je ne saurai rendre l'insignifiance, le vide de la conversation. A peine un mot de politique, lorsqu'on ne devrait penser à autre chose. L'ignorance ou l'apathie de ces gens doit être inimaginable.

Le 14, Issoire. — M. de l'Arbre m'a donné une lettre pour M. de

Brès, docteur en médecine à Issoire; je trouvai celui-ci au milieu de ses concitoyens réunis à l'Hôtel de Ville, pour entendre la lecture d'un journal. Il me conduisit au fond de la salle et me fit asseoir près de lui : le sujet de la lecture était la suppression des ordres monastiques et la conversion des dîmes. Je remarquai que les auditeurs, parmi lesquels il y en avait de la plus basse classe, étaient très attentifs; tous paraissaient approuver ce qu'on avait dit des dîmes et des moines.

Voyage en France.



2° Formes de l'Activité sociale.

MONTLOSIER

Un gentilhomme campagnard avant la Révolution [1].

J'avais déjà beaucoup de passion de science. Le goût de l'agriculture s'y joignit. Quarante bêtes à cornes, près de cinq cents bêtes à laine, huit ou dix valets travaillant : ce nouveau mouvement me plut; je m'y adonnai tout à fait. Franchement je n'y entendais rien, mais il y avait là un fort bon maître-valet, à qui je faisais semblant de donner des ordres, mais qui, en réalité, faisait tout et gouvernait tout. Toutefois, l'année ne se passa pas sans que je commençasse à comprendre la culture des terres, le soin des prairies, toute l'administration d'une ferme.

Passant toute l'année dans un village, faisant travailler moi-même, mal ou bien, mes propriétés, je ne pouvais manquer d'avoir beaucoup de rapports avec les villageois. La coquetterie des jeunes filles, la galanterie des jeunes garçons, les prétentions des uns et des autres à l'esprit, à la grâce, à l'élégance, étaient pour moi un sujet continuel d'observations. Ce que nous appelons dans le monde société ne leur est point étranger. Outre les devoirs ordinaires de parenté et les grands rassemblements d'hiver connus sous le nom de veillées, je pus remarquer qu'ils se faisaient quelquefois, mais

[1] Le domaine exploité par Montlosier était celui de Reicoleine, situé près de Nébouzat, au sud-ouest des massif du Dômes.

seulement l'hiver, des visites de voisinage. Ils admettaient entre eux une sorte de noblesse, laquelle se tirait, comme partout, de l'ancienneté de la famille dans le même lieu et sur la même propriété : elle se tirait aussi de la probité et du talent, lorsque transmis depuis longtemps de père en fils, ils paraissaient comme héréditaires dans une famille. La richesse n'était qu'en seconde ligne ; je veux parler de la richesse nouvelle ; c'était pis quand on la croyait mal acquise.



Comte de Monlosier.
Dessin de Maurin. Gravé par Lefèvre jeune.

Du reste, dans cette partie de montagnes, les mœurs étaient tellement pures, que dans l'intervalle de plus d'un demi-siècle, on ne pouvait citer qu'un seul exemple de mauvaise conduite de jeunes filles ; pas un seul d'adultère. Les hommes et les femmes s'y portaient mutuellement une sorte de respect, mais avec des nuances diverses ; par exemple les hommes prenaient leurs repas assis, les femmes debout, pour être apparemment plus prêtes à servir, ce qui était surtout leur office. La mère de famille n'avait pas à cet égard plus de distinction que les autres. Après cela, si une femme demandait un service à un homme, celui-ci s'y prêtait avec complaisance ; quelque danger dans ce cas ne l'aurait pas détourné. Il fallait toutefois que ce service fût d'une certaine nature. Pour toute chose au monde, si ce service appartenait à quelque chose du devoir ordinaire des femmes, il ne s'y prêtait pas ; par exemple il se passerait de boire plutôt que d'aller, avec une cruche, chercher de l'eau à la fontaine. Il en serait de même à l'égard de beaucoup d'autres choses, comme de faire son lit, ou de balayer sa maison.

J'avais déjà amélioré passablement mes prairies et mes champs : il me restait à prendre le même soin à l'égard de mes animaux ; je n'employai, il est vrai, que les espèces du pays. De cette manière, cependant, je parvins, en peu de temps, à former un beau et nombreux troupeau de bêtes à laine ; je formai de même un beau troupeau de bêtes à cornes. J'avais l'habitude d'envoyer, pendant la belle saison, mes vaches à cinq ou six lieues de chez moi, dans des montagnes plus élevées que les miennes, et plus abondantes en herbages. Leur déplacement se faisait plus tôt ou plus tard au printemps, selon que l'on avait plus ou moins de fourrage et que la saison était plus ou moins avancée. Ce petit voyage, étant ordinairement précédé de quelques préparatifs, l'intention de ces préparatifs était parfaitement comprise par ces animaux, et alors c'était pour eux comme un jour de fête. Il s'ensuivait des mugissements, des bonds, je pourrais dire des extravagances. Cette habitude de se transporter dans des montagnes éloignées était si chère à ces animaux, que lorsque par hasard le temps était beau, et qu'on tardait plus que de coutume à faire les préparatifs qui leur étaient familiers, la tristesse les gagnait ; c'était au point de cesser de manger. Un jour on vint m'annoncer que mes vaches refusaient toute nourriture, et qu'elles mugissaient par intervalles, en se répondant les unes aux autres. Je donnai peu d'attention à cet avis ; mais le lendemain, lorsqu'on les mena comme de coutume, s'abreuver au ruisseau, les voilà qui prennent toutes ensemble et au galop le chemin de leurs montagnes. Le pâtre qui les conduisait, ne comprenant rien à ce mouvement, vint en toute hâte me dire qu'on avait jeté un sort sur son troupeau et qu'il avait disparu. Il fallut que je fisse monter sur-le-champ à cheval : ce ne fut qu'à une lieue de là qu'on atteignit les rebelles.

A la suite de mes courses de montagne, mon plaisir était de m'en retourner, quand je le pouvais, par le pâturage, où je savais que je trouverais mes bêtes à laine. Deux beaux chiens qui m'aimaient venaient de loin à moi ; leurs caresses me plaisaient ; mes moutons eux-mêmes qui avaient l'habitude de quelques grains de sel, dont je portais toujours une petite provision, me montraient de l'empressement.

Mémoires, Paris, 1830.

CAMILLE AUDIGIER

Une ferme à Chateaugay.

La ferme du Chalard, une des plus grandes du village, appelait l'attention par le nombre insolite de petits bâtiments annexes qui



Photo des Monuments Historiques.

Chateaugay.

s'accumulaient autour du corps de logis. Il était visible que cette ferme, faite de pièces et de morceaux, avait vu, à chaque génération, sa superficie bâtie s'augmenter d'une ou de plusieurs unités. Tout d'abord, c'était, après la grille faisant face à la Byonne, une courette exiguë dans laquelle, sous la surveillance d'un coq altier, picoraient une trentaine de poules, une courette barrée presque aussitôt par un énorme corps de bâtiment, dont les deux étages avaient dû s'ériger lorsque, après un long usage du rez-de-chaussée, il était devenu

évident que son unique pièce à trois fenêtres ne suffisait plus au logement d'une famille qui s'agrandissait chaque année. Or, le rez-de-chaussée datait de Napoléon, le premier de Louis-Philippe, et le second, élevé à la situation de grenier dans lequel séchaient les pommes odorantes, les poires et le grain des semis, pouvait à peine se vanter d'être contemporain du septennat de M. de Mac-Mahon. A droite, tout à côté de la niche dans laquelle sommeillait Phanor, un énorme chien de garde, c'était une grange, à gauche, un cuvage. Tous deux, grange et cuvage, s'annonçaient par des portiques énormes, et tous deux marquaient la fierté de leur bel âge par cette date sculptée dans la pierre dominante du centre : 1812. Des hiboux, oiseaux de malheur, étaient crucifiés au sommet de ces portiques. A la place de leurs yeux ronds, perçant la nuit jadis, s'ouvraient deux sinistres trous d'ombre, et leurs plumes, délavées par les pluies, roussies par le soleil, pendaient lamentablement. La maison, le cuvage et la grange étaient les trois bâtiments principaux autour desquels les générations avaient groupé successivement l'écurie du cheval, l'étable des vaches, le fenil et le hangar aux voitures sous lequel, brancards en l'air, s'étalaient, charrettes, tombereaux, chars et charrues; tandis qu'à droite, face au nord, à cause de l'ombre, des piquets fichés au mur servaient de support aux harnais et aux jougs. Tout à côté, le long de ce mur, c'était l'interminable alignement des faulx, dont les lames avaient été repliées, le long du manche, des bêches, des « fessous », des pioches, des râteaux, des fourchats et autres outils des champs. Puis venait la buanderie, l'étable aux porcs — on en avait engraissé jusqu'à six chaque année — le clapier, le poulailler, le séchoir, les petits hangars à débarras, et enfin, tout au fond, la bergerie aux fades odeurs de suint, faisant vis-à-vis au tas de fumier, autour duquel stagnait le purin. Derrière la bergerie contiguë à la ferme, séparée par une légère palissade, apparaissait, couronnant la côte, une petite maisonnette blanche — le logis du métayer de jadis, quand le « bien » était prospère — devenue aujourd'hui la demeure d'Antoine qui en avait fait un farouche « retiro ». Plus loin, enfin, le jardin potager, le pré, les vignes... le domaine, dévalant jusqu'à la Maison Blanche.

Au milieu du bâtiment principal s'ouvrait une porte basse avec

garde-poules à hauteur de la ceinture donnant sur une salle immense dans laquelle, par cette saison estivale, les mouches bourdonnaient à l'envi. Cette pièce était à la fois cuisine, réfectoire et salle de réception. Les poutres étaient noircies par la fumée, le sol dallé en larges pierres plates de Volvic, et la cheminée haute, large, immense, restait toujours l'âtre autour duquel jeunes et vieux venaient s'as-



Vue prise à Anval.
D'après la lithographie de J.-D. Harding. (Extrait de Taylor : Voyages pittoresques dans l'ancienne France).

seoir lorsque les grands froids de l'hiver réclamaient un pétillant feu de souches ou de sarments. Mais on voyait tout de suite que la civilisation avait fait son œuvre néfaste en détruisant, en partie, le pittoresque de cette vieille ferme, refuge tout indiqué de la tradition. Car si, au-dessus de la cheminée, s'érigeait un four de boulanger, tout à côté, un fourneau parisien, un fourneau à charbon de terre, imposait sa masse carrée, inesthétique... mais si commode ! En pendant au fourneau se dressait l'horloge, qui, dans sa haute caisse vernissée, marquait lentement de son long balancier de cuivre au tic-tac monotone, la fuite rapide du temps. A côté de l'horloge, un pétrin.

luisant de propreté, dans lequel la Fanchon elle-même brassait la pâte, s'appuyait au mur; puis c'étaient des rayons où séchaient des raisins et des fruits, un bahut-vaisselier, sur les étages duquel s'étalaient de vieux plats curieusement enluminés, des assiettes, des soupières à oreilles, avec, dans leur centre, dessinées d'un pinceau naïf, d'amusantes scènes de la vie champêtre. Au-dessus du vaisselier, une panoplie composée d'un casque encadré de deux sabres, d'une carabine, d'un pistolet et de quelques éperons rouillés, orgueil de Pierre Delmas, faisait vis-à-vis à un saladier en vieille porcelaine d'Auvergne, un plat à barbe et un bénitier. Plus loin, quelques images d'Épinal frustes et enfumées, représentant la Légende du Juif Errant, Damon et Henriette, Geneviève de Brabant, Daphnis et Chloé, La Vieille qui voulait avoir quinze ans, une série de dragons moustachus, aux allures belliqueuses, quelques photos de famille dans des cadres de verre, un calendrier, dans la poche duquel traînait l'*Avenir du Puy-de-Dôme*, et enfin, aux poutres du plafond, des saucissons, des jambons, des bottes de ciboules et d'oignons, qui séchaient sur un imposant alignement.

Pour la terre, Paris, 1910.
Eug. Fasquelle, édit.



H. GOMOT

Intérieur paysan aux environs du Mont Dore.

Sur le plateau s'élève un corps de bâtiments, maison, grange, écurie avec leurs dépendances, comme disent les notaires. Au fond de la cour voici le four dans lequel on fait cuire le pain, lorsque la saison rigoureuse interdit l'accès du village. Une source jaillit au milieu de la cour; elle se déverse dans un tronc d'arbre creusé en bac et va se perdre dans la prairie...

Nous sommes seuls dans la maison. C'est un grand cube bâti en énormes moellons de granit. A l'intérieur, les murs ont reçu un épais revêtement de plateaux de marronnier. Au fond de l'unique pièce, trois boîtes en bois de chênes servent de lits. A côté s'ouvre la large cheminée avec des landiers de fer forgé qui ont dû figurer au

xvie siècle dans les cuisines du château. En face, une petite porte conduit à l'étable, vide en ce moment.

Et voilà le logis, un des plus riches de ces parages. C'est là que les Montdoriens passent les huit mois d'hiver. Ils restent pendant des semaines envahis par la neige, n'entendant d'autre bruit que



Photo Denis.

Intérieur à Tauves, par J. Laurens.
Aquarelle au Musée de Clermont-Ferrand.

celui de la rafale ou le beuglement plaintif des bœufs qui s'ennuient dans l'étable. L'homme tresse quelques paniers d'osier, donne à manger aux bêtes. La femme file sa quenouille comme au temps de la reine Berthe, trait les vaches et fait les fromages. Quelquefois la neige, poussée par le vent du nord, obstrue l'unique fenêtre ; alors il faut allumer le « chalet », petite lampe étrusque apportée par la conquête romaine et dont la forme s'est maintenue intacte...

Mais aujourd'hui le soleil brille; il frappe sur la boiserie, inonde la grande salle et donne du relief à chaque objet. Sur la huche, d'énormes pains de seigle, à la croûte résistante et dure, attirent le regard; au-dessus de la cheminée, un chapelet de jambons se dore dans la fumée, et pour compléter l'appareil gastronomique, se superpose une série de fromages, les uns déjà secs, les autres suant leur trop plein de lait sous de lourdes pierres : *pressi copia lactis*. A l'entrée de la porte, en belle vue, s'étale, pendue à un clou, une paire de souliers presque neufs. Le montagnard les réserve pour aller à la messe les jours de fêtes carillonnées: mais il est bien aise de les montrer aux visiteurs. Au-dessous je vois sur le mur l'image traditionnelle du Juif-Errant dessiné d'après nature par les bourgeois de Bruxelles, lors de sa dernière apparition, le 22 avril 1774. Cette partie de la muraille a été évidemment réservée aux productions de l'art et de l'intelligence; car, sur un rayon, je trouve quatre livres, la bibliothèque.


Photo Denis.
Paysanne de la Tour, par Foulhouze.
Musée de Clermont-Ferrand.

On n'est jamais plus de cinq minutes l'hôte d'un Auvergnat, sans qu'il vous force à vous mettre à table. Le nôtre se garde bien de manquer à la tradition. En un instant les miches de pain, les jambons, les fromages s'empilent devant nous, alternant avec les brocs de vin, les grandes jarres de lait crémeux et l'inévitable liqueur de cassis. L'homme et la femme s'empressent à nous servir, et l'enfant, placé en face, nous regarde de ses jolis yeux bleus. Le repas commence ; le père et son fils s'asseoient près de nous ; mais la mère reste debout pour manger : c'est l'usage. Nous questionnons Brugière sur son existence. Si le bonheur de l'homme consiste à n'avoir point d'histoire, il doit être heureux. Jamais il n'a quitté son département. Il connaît le Mont Dore et la Bourboule où il va entendre la

messe, Rochefort où l'on vend le blé et l'orge ; Riom où l'on rend la justice. Sa vie s'est passée sur le petit domaine, avec un père dont l'autorité se faisait rudement sentir. Il voulait se marier, son cœur avait une préférence : le père ne voulait pas et il a fallu attendre. Ce n'est qu'à la mort du vieux qu'il a pu épouser celle qu'il aimait ; mais il comptait soixante ans, et voilà pourquoi il a un enfant si jeune.

Souvenir d'Auvergne. A la Roche-Vindeix. (*Revue politique et littéraire*, 1886, I, p. 696-697).



A. VERMENOUZE

Intérieur rustique du Cantal.

Chaque maison sur la cheminée, a son panache de fumée, — et près de la crémaillère, au foyer, le vieux *lun* [1] — s'allume en même temps que là-haut les étoiles. — Et le lard moitié gras, moitié maigre, cuit dans la marmite, — avec l'échinée et les choux qui font du bon bouillon. — Sur la table on voit luire les écuelles.

Écuelles à anses et larges plats d'étain, — qui ne sont pas faits d'hier, pécaïré ! ni d'antan ; — la table est en chêne, la nappe épaisse et grossière : — les serviteurs déjà l'entourent : les voilà — qui coupent le chanteau de tourte rude et sain ; — et chacun sur la soupe souffle à pleines joues.

Vous le connaissez tous le dedans de la maison ; — vous connaissez la souillarde avec sa petite vitre, — ses ferrats [2], ses chaudrons, ses pots et ses marmites ; — l'armoire de cerisier, le lit à baldaquin, — vous connaissez le verger, aussi le jardin, aussi la basse-cour, — les loges à porcs, les poulaillers où juchent les poules.

Flour de Brousso, Aux Auvergnats de Paris.



[1] Lampe antique.
[2] Vaisseau en cuivre rouge destiné à l'eau potable.

PAUL HUET

Les Costumes Auvergnats (1831).

« Les costumes de l'Auvergne sont extrêmement variés et pittoresques. Hélas ! bientôt le bonnet rond à la parisienne les aura remplacés ; parmi les jeunes filles, auxquelles la coiffure que je rapporte



Anciens costumes Auvergnats, croquis par Paul Huet.
(Collection de M. René Paul-Huet).

sied si bien, c'est à qui prendra le bonnet rond... J'ai vu réunis, le jour de l'Assomption, un échantillon de tous les costumes de l'Auvergne. Les hommes sont généralement superbes, portent presque tous de grands chapeaux rabattus et ont un peu de ressemblance avec les Bretons ; à Clermont, les femmes des faubourgs ont un petit corset de velours très élégant, relèvent le bas de leur robe qu'elles attachent à la ceinture, ce qui laisse voir une partie de la jambe nue ; presque toutes portent des bannes, ou des pots d'une forme étrusque sur la tête, ce qui ajoute beaucoup à ce que leur tournure a déjà d'antique. Le costume que je rapporte, et qui se porte dans les environs du Mont-Dore, consiste en une coiffe noire retenue sur la

tête par un cercle en cuivre (voir quelques portraits de femmes par Holbein et van der Werff), un corset « à la bergère », un jupon retroussé qui laisse voir le jupon de dessous. Ces usages doivent remonter à l'époque la plus reculée. » (*Lettre.*)

Paul-Huet (1803-1869) d'après des documents recueillis par son fils.
H. Laurens, édit.



J.-B. BOUILLET

Costumes d'autrefois.

Les costumes d'Auvergne ont quelque chose de très original. Au milieu de nos populations, on reconnaît le montagnard à ses vêtements de drap bleu, à son chapeau noir à grandes ailes et souvent à son bonnet de laine rouge ; d'autres fois à son long manteau de laine rayé de rouge et de bleu et à ses cheveux bouclés tombant sur les épaules. Les femmes sont vêtues de grosse bure bleue ; la robe, relevée sur le derrière, laisse voir le rebord inférieur doublé d'indienne de couleur, très apparente et un jupon rayé, rouge et blanc, ou bleu et blanc ; les manches de la robe, ne dépassant pas le coude, ont de doubles parements de soie de couleurs variées et dorées. Dans tout le pays, au corsage, sous les omoplates, sont toujours appliqués deux losanges ou trapèzes de velours noir ; la tête de la femme est couverte d'une coiffe et d'un chapeau de paille bordé de velours noir. L'habitant de la plaine est plus particulièrement vêtu de bure grise ou blanche, coiffé d'une casquette de feutre gris ou d'un chapeau noir à forme haute. Les jours de fête, les villageois de la montagne portent une large veste de serge bleue. Dans la Limagne, cette veste, appelée casaque, est blanche et plissée sur le derrière. Dans la montagne, elle est garnie de boutons blancs en os, et de boutons de même étoffe que la veste dans la Limagne ; elle croise sur la poitrine et couvre quelquefois un gilet de même étoffe à grandes poches, retombant un peu sur le haut des cuisses. La culotte appelée braye était anciennement le haut de chausses, réuni sur le devant au moyen d'une petite cheville de bois ou de la clé du coffre, et elle avait des poches de chaque côté, le long des cuisses.

Dans la montagne elle est quelquefois très ample ; d'autres fois elle est presque collante, se prolongeant jusqu'au bas de la jambe, en forme de guêtres, et recouvrant la surface du pied; d'autres fois encore, elle est serrée au-dessous du genou, au moyen d'une jarretière rouge qui la fixe en même temps que les guêtres, de même couleur que la culotte. Dans la Limagne, où le langage est comme le climat, moins rude, les costumes, les manières, les usages et les mœurs sont bien différents. La culotte est d'une étoffe de laine blanche et les guêtres sont de toile en été et de laine en hiver. Cette culotte est retenue naturellement au-dessus des hanches. Une large ceinture jaune, de cuir, que ferme une large boucle de cuivre, est posée sur l'abdomen. Dans la Limagne aussi, le chapeau à corne est précisément le chapeau à claque, quelquefois seulement relevé sur le devant ou sur le derrière. Dans la montagne, les proportions du chapeau rond à larges ailes varient beaucoup. Dans la partie nord du département, notamment dans les cantons de Pionsat et de Saint-Gervais, la dimension des ailes est prodigieuse. La chemise est particulièrement remarquable, chez les vieillards surtout, par le col, dont le devant retombe en forme de rabat sur la poitrine. Une agrafe en forme de cœur ou d'anneau la ferme sur la poitrine. Dans les environs de Thiers, le costume des villageois est tout particulier, il se distingue par une grande veste en forme de paletot de laine brune ou blanche et par un grand tablier de peau de



Femme de Pontgibaud.
D'après une lithographie de Delorieux.



Villageoise des environs du puy de Dôme.
D'après la lithographie de Delorieux.

couleur jaune foncé, et le dimanche par un tablier de toile blanche. En hiver ou par le mauvais temps, le montagnard porte un manteau de serge bleue (*saïle* des anciens), mais le plus ordinairement de serge blanche, appelé limousine, rayé perpendiculairement de bandes rouges et de bandes bleues ou noires. Les femmes portent une mante courte, en serge bleue, appelée cape.

Le costume des femmes est compliqué et difficile à décrire, à



Costume de Chapdes-Beaufort dans la montagne.
Aquarelle de Gault de Saint-Germain. Biblioth. de Clermont.

cause de sa trop grande variété. Chaque canton, et quelquefois chaque commune, a le sien ; mais les plus remarquables sont ceux de Latour, de Pionsat, de Saint-Bonnet, près de Riom, et ceux de la Limagne et des environs de Thiers. La coiffure varie aussi beaucoup : à Latour c'est une pièce d'étoffe noire artistement plissée, retenue sur le haut de la tête par un demi-cercle de fil de laiton, auquel on donne le nom de *sarramaliça* (serre malice) ; d'autres fois c'est un petit chapeau de paille d'une forme assez gracieuse, relevé et orné de rubans de velours noir. A Pionsat, les femmes portent des chapeaux de paille ou des coiffes à longues barbes rele-

vées et fixées sur les côtés de la tête. A Saint-Bonnet, où la robe, froncée d'une grande quantité de plis, est relevée sur le derrière au moyen de trois crochets, ouverte en cœur sur la poitrine et gracieusement retenue par un lacet, la coiffe, à fond arrondi et plissé, a aussi de longues barbes doublées et empesées retombant sur le derrière et flottant sur les épaules pendant les travaux ; rentrées chez elles, les femmes relèvent les barbes et les fixent au bonnet. Le costume, dans quelques parties de la Limagne, ressemble un peu à ce dernier, quant au devant de la robe et quant à la coiffe, mais il est moins gracieux. Près de Thiers, la coiffe des femmes est pointue sur le haut de la tête, et des espèces de barbes vont en s'abaissant sur le derrière et sur les épaules. Pour se garantir du soleil ou de la pluie, ces mêmes femmes portent de grandes nattes de pailles, appelées *ormillas*, de forme ronde, et très larges. Dans les temps ordinaires, cette natte est attachée derrière le dos en forme de bouclier. D'autres femmes de la même contrée sont coiffées au moyen d'un mouchoir ou d'une étoffe de couleur peu gracieusement portée, mais assez originale.



Photo la Havane Clermont Ferrand.

Costumes de fêtes.

Album auvergnat, Moulins, 1853.
Imprimerie Etienne Auclaire, édit.



A. VERMENOUZE

Paysanne du Cantal en grande toilette.

Dame Giraude, — En robe d'un beau cadis bleu — comme on n'en fait plus à présent, — s'attife devant son miroir. — Elle met sa plus belle coiffe — et sa paliole enrubannée ; — elle met sa chaîne à ciseaux — dont je n'ai pas vu la pareille, — car elle est en argent doré. — Elle a son grand mouchoir d'Espagne, — où est brodée une cigogne — toute blanche sur un fond d'or ; — et, depuis que son homme est mort, — elle ne l'avait plus sorti — Deux aunes de superbe chaîne, — non pas creuse, certes, mais pleine — et d'un or qui n'est pas léger, — sur son corsage se balancent.

Jous la Cluchado, Aurillac, 1909.



A. VERMENOUZE

La Veillée.

Nous étions tous, ce soir-là, autour du foyer : — Rose, la bergère, hargneuse et revêche, — le bouvier-grand, Géraud, qui avait été en Afrique, — et qui en était revenu noir comme une châtaigne cuite.

Les servantes, l'Annote et la grosse Delphine, — deux langues qui auraient fait battre ensemble deux puys, — bavardaient comme elles faisaient toutes les nuits, — derrière deux longues poignées de laine, blanche et fine.

La Rose délayait la pâte des bourriols, — Guinot et moi, nous faisions à la pierre volée, — (chacun fait ce qu'il peut pour passer la veillée). — Antoine, le petit bouvier, écorçait des châtaignes sèches, — et Géraud qui devait nous ouvrir le chemin dans la neige, — parlait avec mon aïeul de vaches et de bœufs.

Nous étions tous à la maison, maîtres et domestiques, — tous, autour du feu, nous étions en demi-cercle, — car au dehors hurlait un vent noir d'hiver, — et la souche du jour, quartier d'arbre des plus rustiques, — sur la braise, à cheval des grands landiers de fer, — tordait comme des bras ses tronçons antiques.

Flour de brousso, Aurillac, 1902.



A. VERMENOUZE

Les burons du Cantal.

Par un matin frais et clair comme une perle, — nous monterons au buron, qu'ombragent de vieux tilleuls. — Là, nos vachers qui n'ont pas froid aux orteils, — pieds nus et deux à deux portent la grande *gerle*[1].



Photo Baudel.

Buronniers à Rambertel.

Les bergers à pleins bras tiennent les petits veaux; — les valets pressés traient; le lait écume, — un lait tout parfumé, tiède encore et qui fume — et que vous pourrez là boire à même le seau.

Mais déjà les vaches marchent vers le *fumado*[2]. — Un rayon doré vient caresser leur poil, — et toutes, l'œil luisant, la tête levée vers le ciel, — saluent le soleil d'un large meuglement.

L'herbe qui pousse ici, par les puys et sur les plateaux, — n'est pas comme par en bas : elle est plus rude et plus saine, — et elle sent bon; vous y trouvez l'orgueilleuse gentiane, — qui déploie ses fleurs jaunes comme un drapeau.

Sur les murailles mêmes du buron l'herbe pousse. — Vêtu de feuilles de lierre, aplati et bossu : à travers les vieux tilleuls voyez-le, le buron : il ressemble à un gros nid de merle caché dans la mousse.

Une petite porte qu'un gond en bois attache à la muraille, —

[1] Grand seau de bois à anse que les vachers portent au moyen d'une grande barre reposant sur leurs épaules.

[2] Partie herbeuse de la montagne.

vous permet de passer du buron dans la cave. — Prenez garde, la route n'est pas toujours bien bonne, — et pour y bien marcher il ne faut pas se tenir debout.

Mais aussi, quand on y est, ce n'est pas une chose commune — le coup d'œil qu'offrent là *fourmes* et *parabels,* — roux comme de l'or, et larges et si grands, — qu'ils pourraient dans le ciel servir de pleine lune.

Flour de Brousso. Aux Félibres. Aurillac, 1902.



EMILE MALLAY

Les logis bourgeois dans les villes d'Auvergne à la fin du moyen âge.

Ils se composent ordinairement de deux corps de bâtiment séparés par une cour. Le premier, presque toujours élevé de deux étages ayant leurs jours ouverts sur la cour et la rue, était réservé à l'habitation ; la boutique et l'allée conduisant à la cour occupaient le rez-de-chaussée ; cette boutique était ouverte sur la rue par deux arcades, ou par une seule qui avait alors toute la largeur de la pièce, avec mur d'appui [1]. coupé par une petite porte. Dans les maisons des marchands, la porte d'entrée est simple, ornée de quelques moulures ou d'une accolade tracée sur le linteau; chez les riches bourgeois ayant hôtel et pignon sur rue, elle prend plus d'importance et reçoit même beaucoup d'ornementation. Au-dessus du rez-de-chaussée, des corbeaux en pierre, fortement engagés dans le mur, supportaient les potences des auvents destinés à abriter du soleil et de la pluie les marchandises exposées sur le devant des boutiques. Le premier étage et le second renfermaient les appartements d'habitation. Les fenêtres, divisées par des meneaux, sont ornées de moulures parfois très riches ; elles étaient closes par des panneaux de verre blanc montés en plomb, et le plus souvent par des volets en bois, ornés de

[1] Ce petit mur portait et porte encore de nos jours le nom de taulier ; de là vient le nom de rue des Taules, donné aux deux rues les plus commerçantes de Riom et de Montferrand, et qu'on aurait dû leur conserver. (Note de Mallay).

moulures et de parchemins. Ces deux genres de fermeture se voient encore à Montferrand. Les planchers sont composés de poutres, dont la portée est soulagée par des corbeaux en pierre, et de solives. Ces bois sont toujours bien équarris et mis en œuvre avec soin ; ils étaient apparents, décorés de moulures ou de légers dessins en cou-



Photo Neurdein.

Clermont-Ferrand. — Hôtel Savaron, rue des Chaussetiers.

leur. Les charpentes mêmes des combles étaient traitées avec une certaine recherche.

Dans un angle de la cour est placé l'escalier à vis, bien éclairé et d'un emmarchement facile, conduisant, d'un côté par des galeries couvertes, au premier corps de logis, de l'autre au second bâtiment qui renfermait la cuisine et les autres dépendances. Ces escaliers et les galeries couvertes qui les accompagnent sont en général bien

étudiés comme construction et comme service ; c'est ordinairement la partie de la maison qui est la plus ornée. Quand la cage, toujours circulaire à l'intérieur, est en maçonnerie pleine, les portes et les fenêtres sont décorées de sculptures, d'écussons aux armes du propriétaire. Si elle est à jour, ce qui est le cas le plus fréquent, le pilier isolé qui supporte la saillie est couronné par un chapiteau ou présente une figure en demi-relief ; c'est ainsi qu'un saint Christophe, portant Jésus-Christ à travers les vagues, est taillé dans le pilier d'un escalier à jour, rue de la Rodade, n° 36[1]. Sur le mur d'appui en parpaing de la galerie du premier étage est sculpté un simple écusson, ou un sujet religieux, auquel on donnait un sens allégorique, tel que l'Annonciation ou la tentation d'Adam et d'Ève.

Comme on le voit, les dispositions des logis du xve siècle étaient bien comprises, et surtout très commodes, telles que les exigeaient les mœurs et les habitudes du temps. La construction était simple, bien ordonnée ; ses éléments étaient franchement accusés, et l'architecte savait la plier à son programme.

Mémoire sur l'architecture en Auvergne pendant le moyen âge. (Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand, IX, 1867).



LEGRAND D'AUSSY

Aspect de Clermont au XVIIIe siècle.

Il y a peu de villes en France qui aient des rues aussi gauches, aussi ridicules, aussi bizarrement contournées. Il faut les avoir vues pour s'en former une idée, et à moins d'imaginer à plaisir des cornes, des saillies, des enfoncements, enfin des contours et étranglements continuels, je ne crois pas qu'il soit possible à un architecte de former un pareil chaos. Aussi les Clermontois prétendent-ils que c'était une malice du bureau des finances qui, étant établi à Riom, petite ville très bien percée et bâtie agréablement, voulait par

[1] A Montferrand.

jalousie, conserver à son chef-lieu une prééminence sur Clermont, et, dans ce dessein non seulement laissait prendre ici, pour les bâtiments, tous les arrangements biscornus que pouvait dicter le caprice, mais quelquefois, dit-on, en ordonnait lui-même de plus



Clermont-Ferrand. — Rue des Gras (1830).
D'après une lithographie de E. Isabey. (Extrait de Taylor : Voyages pittoresques dans l'ancienne France).

bizarres encore. Il y a quelques années qu'un intendant, nommé Ballainvilliers, entreprit de réparer ce désordre. Des ingénieurs furent mêmes consultés, et ils tracèrent un plan nouveau qui, en effet, alignait la ville et faisait aboutir toutes les rues à l'éminence qu'occupe la ci-devant cathédrale. Mais comme, pour redresser ces rues, il eût fallu bouleverser la ville tout entière et la rebâtir de nouveau, Ballainvilliers se vit obligé de la laisser telle qu'elle était et il se

contenta, ne pouvant mieux faire, de chercher à l'embellir, en bâtissant sur ses contours. Quoique la position de Clermont donne à ses rues une pente assez considérable, cependant, par le défaut de



Photo communiquée par M. Jarrier.

Clermont-Ferrand. — Ancien passage Vernines.

police, elles sont presque continuellement si sales et si boueuses, que pendant les deux tiers de l'année, tous les habitants, jusqu'aux gens que jadis on plaçait dans la première classe, portent des sabots par-dessus leurs souliers. Dans les quartiers moins fréquentés, ce sont des amas de fumier, des immondices de boucherie, des ordures de toute espèce.

Voyage dans la ci-devant Basse-Auvergne, an III, I p. 136.



GEORGE SAND

La ville noire.

Bah ! notre enfer n'est pas si laid qu'on veut bien le dire ! mes



Photo Neurdein.

Thiers. — Cascade du creux de l'Enfer.

yeux y sont accoutumés, et tous ces toits de bois noircis par la fumée, ces passerelles tremblantes sur les cascades, ce pêle-mêle de hangars qui allongent sur l'eau leurs grands bras chargés de vignes, ces porches voûtés, ces rues souterraines qui portent des étages de maisons disloquées, et où j'entends cliqueter les barres de fer sur les chariots, tous ces bruits qui fendent la tête et qui n'empêchent pas l'artisan de réfléchir et même de rêver ; tous ces enfants barbouillés

de suie et de limaille qui redeviennent roses le dimanche et qui voltigent commes des papillons dans les rochers, après avoir trotté toute la semaine comme des fourmis autour des machines ; oui tout cela me danse devant les yeux et me chante dans les oreilles... Nous vivons là dans un endroit que le diable n'eût pas choisi pour en faire sa demeure, et nous y avons conquis la nôtre ; nous avons cassé les reins à une montagne, forcé une rivière folle à travailler pour nous mieux que ne le feraient trente mille chevaux, enfin posé nos chambres, nos lits et nos tables sur des précipices que nos enfants regardent et côtoient sans broncher, et sur des chutes d'eau dont le tremblement les berce encore mieux que le chant de leurs mères !

Sais-tu qu'il y a déjà trois cents ans que de père en fils nous creusons cette gorge étroite où tant de familles ont trouvé moyen de s'entasser, de se faire place et même de s'enrichir? Quelques-unes ont commencé en petit, à leurs risques et périls, luttant contre la nature et contre le crédit et les chances du commerce, empêchements plus obstinés et plus menaçants que la nature elle-même. Et à présent, dans cette noire crevasse de rocher, dans cet escalier de chutes d'eau qu'on appelle la ville basse, nous voilà plus de huit mille paires de bras trouvant leur emploi, huit mille hommes chaque jour assurés du lendemain et pouvant ainsi, par le travail, aller du jeune âge à la mort, sans trop de misères et de soucis, tandis que là-haut, au lieu d'une bicoque misérable, une ville riche s'est élevée, une ville bariolée de couleurs tendres et riantes que les voyageurs comparent à une ville d'Italie, une ville quasi-neuve avec des fontaines, des édifices, des routes !

— Tu as raison, répondit Sept-Épées et ton bon courage me remonte les esprits ! Oui, elle est belle notre ville basse, notre ville noire, comme on l'appelle dans le pays. Je me souviens de mon étonnement quand j'arrivai ici pour faire mon apprentissage... J'avais monté au hasard dans la ville haute, honteux et n'osant parler à personne. Quand je me décidai à demander la ville basse, on me rit au nez. — Pour trouver la ville basse, mon garçon, vous n'auriez pas dû faire une lieue en montant. A présent, il faut redescendre ; mais on va vous montrer un sentier un peu roide qui vous y mènera tout droit. — Et je descendis à travers les jardins, puis le long du roc, et

enfin dans les petites rues où l'on marche à tâtons, et je me hasardai à demander mon parrain, le père Laguerre. Descends encore, me fut-il répondu ; descends jusqu'au Trou d'Enfer, et là tu verras à ta gauche l'atelier où il travaille. Je crus qu'on se moquait de moi : le Trou d'Enfer ! Je suis de la plaine, moi, et je ne connaissais guère les précipices. Et puis un trou d'enfer au milieu d'une ville, çà ne me paraissait pas possible ! Et cependant j'entendais le grondement de la chute d'eau ; mais comme la nuit était venue, et que les flammes des fourneaux montaient par centaines sous mes pieds, je vis tout à coup la cascade éclairée et rouge, et je m'imaginai voir courir et tomber du feu. Je fus bien près de me sauver ! Pourtant je pris courage, je me risquai sur une passerelle. Quand je fus au milieu et que je me sentis rebondir sur les fils de fer, je me crus perdu. Enfin j'arrivai ici, où nous voilà, et je m'enhardis à regarder le gouffre.

Le lendemain mon parrain me promena dans toutes les fabriques, dans tous les ateliers, pour me faire voir l'endroit et m'habituer à m'y reconnaître. D'abord je crus que toutes ces usines soudées les unes aux autres n'en faisaient qu'une seule, et j'eus peine à comprendre qu'il y en avait autant de différentes que la rivière faisait de sauts dans les rochers. Puis, sous les hangars fumants et sur les passerelles en danse, je vis aller et venir quantité d'hommes et d'enfants tout noirs. — C'est les armuriers, les couteliers et les serruriers, me dit mon parrain. C'est les hommes du feu. Regarde plus loin ceux qui, grands et petits, sont tout blancs, tout propres et qui ont les mains douces comme des demoiselles : c'est les papetiers, les hommes de l'eau. Regarde bien, mon garçon, car tu n'as jamais rien vu de pareil. Il n'y a chose aussi belle au monde que de voir travailler tous ces gens-là, si vifs, si adroits, si savants ou si soigneux chacun dans sa partie : les uns vous retirant de la claie une petite couche de bouillie qu'ils savent étendre et manier comme une étoffe ; les autres vous tortillant une barre de métal brut et se la passant de main en main, si vite et si bravement façonnée, qu'en moins de vingt minutes vous la voyez changée en un outil commode, léger, solide, reluisant et enjolivé à souhait.

La ville noire, 1861.
Calmann-Lévy, édit.



Photo Baudel.

Salers. — La maison du notaire et le monument de Tissandier d'Escousse.

A. VERMENOUZE

Salers.

C'est la cité moyenâgeuse et montagnarde
Taillée en pleine lave au cœur du haut pays.
Et qui depuis mille ans, sur nos plombs et nos puys.
Sentinelle toujours debout, monte la garde.

Elle est belle en été, parmi le gazon vert,
Et belle surtout quand, sur un socle de neiges,
Ses tenaces remparts, ébréchés par vingt sièges.
S'érigent dans l'azur glacé d'un ciel d'hiver.

Ses vastes murs, pareils à d'antiques cuirasses,
D'un basalte rugueux, tout noir et crevassé.

Chantent farouchement les gloires du passé,
Et proclament encor l'orgueil des vieilles races.

En vain les huguenots et les Anglais félons,
Sous Barouze, ont jadis sonné maint boute-selle :
Cette aire d'aigle peut s'appeler la Pucelle,
Car nul n'a jamais mis la main sur ses aiglons.



Photo Denis.

Salers. — Saint-Sépulcre, xve siècle.

D'aspect rude, où persiste un pli sévère et grave,
— Tel un sourcil froncé sur un regard hautain —
Elle évoque, lorsqu'on la voit dans le lointain,
Quelque repaire inaccessible de burgrave .

Et devant son donjon, ses vétustes beffrois,
Ses tours en poivrière et ses sombres poternes,
On s'attend à revoir les chevaliers Arvernes
Accourir au galop de leurs lourds palefrois.

Mais Salers, tout en conservant sa fière allure,
Regarde maintenant s'émietter ses remparts,
Et la ronce pousser sur leurs débris épars,
Et le lierre y flotter comme une chevelure.

Ses ruelles en pente, où tremblent des falots,
Et qui virent un jour, au pied de leurs murailles,
Un Bargue, retenant d'une main ses entrailles,
Et de l'autre, fauchant les soudards huguenots;

Ses ruelles, sur qui chevauchent des arcades,
N'entendent plus, parmi les lugubres tocsins,
Eclater les appels belliqueux des buccins
Et le tumultueux fracas des cavalcades.

Plus de reîtres, armés de fusils à rouet,
Et, vers ses noirs créneaux se ruant pour combattre!...
Ce n'est plus l'olifant, c'est la corne d'un pâtre,
Qui déchire l'écho de son timbre enroué.

Mon Auvergne, 1903.



JEAN TIOLIER

Les vertus domestiques d'une bourgeoise auvergnate d'autrefois.

Je ne lui ay pas entendu dire une parole inutile, je ne l'ay pas veu perdre un moment, jamais elle n'eut une fantaisie et ne chercha une commodité ; les mets les plus simples et les plus grossiers étoient ceux qui luy convenoient le mieux, jamais je ne l'ay entendu altérer la vérité, je ne l'ay point veu négliger une seule occasion de faire du bien et jamais elle n'a méfait à personne, pleine de la piété la plus solide ; elle n'avoit rien d'aigre et d'amer, et supportoit tout le monde, en excluant la fadeur et la puérilité; elle avoit porté les soins, la tendresse et les devoirs d'une mère au plus haut degré ; elle avoit nourri elle même ses trois enfants qui vivent ; elle

avoit aussi nourri le premier qui mourut ; sa conduite envers père et mère avoit été en proportion de ce qu'elle a fait de sublime pour ses enfants. Du reste, je n'ay point connu de meilleur esprit, plus juste, plus étendu, ayant moins de préjugés ; elle étoit en état de discuter les matières les plus sérieuses, le tour de l'esprit étoit même plein de gayté et le caractère distinctif étoit un retour continuel à la bonté. Je n'ay jamais connu un meilleur cœur, plus noble, plus tendre, plus désintéressé et surtout plus juste ; elle étoit admirable dans ses moments de tendresse et de pathétique. Enfin, à tout prendre, c'étoit une excellente et très excellente créature.

Journal de Jean Tiolier, conseiller et habitant de Clermont, 1772-1789 (*L'Auvergne historique et littéraire*, 1894, p. 276).



CAMILLE AUDIGIER

Les fêtes traditionnelles au village.

Chaque fête avait son itinéraire et son but bien définis. Aux feux de la Saint-Jean, par exemple, à la nuit tombante, le curé allait lui-même, suivi de toutes ses ouailles, embraser l'énorme bûcher embelli de festons et de rubans, construit collectivement à l'extrême pointe de Chavaroche, au-dessus de la carrière. C'était d'un effet d'autant plus émouvant que, de tous les points de l'horizon, d'autres feux, allumés à la même minute, attestaient la même communion dans un rite aux cérémonies pittoresques, émouvantes et quelque peu païennes. A « Sainte-Madeleine » la procession matinale, à l'issue de la grand'messe, s'arrêtait devant chez Chauffrut et le curé bénissait le village, déjà purifié par le grand feu de Chavaroche. A l'Assomption, fête votive du Chalard, on s'arrêtait devant la Croix des Caves ; c'était avec la consécration du vignoble, un véritable débordement de branchages, de sapins, de fleurs en papier, de guirlandes, de festons et d'astragales. Et le soir, un feu d'artifice, éclipsant celui de « Sainte-Madeleine » tiré sur la Crouzette, embrasait de ses soleils et de ses feux colorés le plateau sous lequel le village avait creusé

ses caves légendaires. A l'Ascension, on se rendait sur la plaine de Pissarat, plus loin que le Chalard, jusqu'au coteau des Cluzelles. C'était la grandiose et pure bénédiction des champs. La Place était favorisée pour les manifestations du culte. On y donnait même, à la « Saint-Blaize » la bénédiction à tous les animaux, hommes, femmes, enfants, vieillards, chevaux, bœufs, vaches, taureaux, cochons, oies, poules, lapins, canards, chiens, chats, boucs, chèvres. moutons,



Photo Denis.

Sortie d'église, par M. Berthon.
(Musée de Clermont-Ferrand).

agnelets, ânes et mulets du pays. Cela se passait le matin, à six heures, le 3 février, et parfois la bise sifflait, aigre le plus souvent. Mais, comme les autres, cette pittoresque tradition se perdait.

Pour la terre, Paris, 1910.
Eug. Fasquelle, édit.



CHARLES NODIER

Le pèlerinage de Vassivière.

L'église collégiale de Besse, Saint-André, est desservie par des prêtres dont le nombre s'élevait autrefois jusqu'à soixante ; on n'en sera pas surpris, si l'on considère l'ardente vénération que les habi-

tants portaient à une petite image que l'on appelait Notre-Dame de Vassivière, du nom d'une montagne qu'on trouve à une lieue de Besse. Un bénédictin, auteur de l'Histoire de la Madone de Vassivière, raconte qu'on s'aperçut que cette image, placée sous un humble toit



Croix de Chaudesaigues (1831).
D'après la lithographie d'Isabey. (Extrait de Taylor : Voyages pittoresques dans l'ancienne France.)

de chaume dans une masure, y attirait le peuple par des miracles. En 1550, elle avait eu des pèlerins. On s'empressa de lui élever une petite chapelle ; le clergé et les notables habitants de Besse s'y rendirent en procession, emportèrent la vierge miraculeuse dans la cité, et l'inaugurèrent dans leur église. La tradition raconte qu'elle n'y resta pas et que dès la nuit suivante, elle retourna dans sa montagne ;

reconduite encore dans la ville, elle retournait toujours à son antique et rustique demeure. Alors arrivèrent les vœux, les pieuses processions, les offices et les prières. L'image obstinée séjournait aux beaux jours de l'été dans la douce chapelle de sa solitude, et l'hiver dans le temple chrétien, comme pour rappeler aux hommes que les champs et les forêts sont leur demeure naturelle, quand la rigueur des saisons ne les en exile pas.

Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France. Auvergne, 1829.



MAURICE FAUCON

Le pèlerinage de sainte Héllidie[1].

Les cloches sonnent en averse, l'appel des clairons éclate, un tambour bat, les boîtes font trembler les vitres, il est neuf heures, la procession s'ébranle. Dans une envolée de surplis et de cantiques, le clergé a déjà passé, après le grand crucifix d'argent qui marque la route. Il est descendu dans le vallon par un chemin en pente qui contourne le cimetière, coupe la prairie, côtoie la Dore encore invisible entre les mottes de gramen, rase à droite les haies d'ormeaux et de prunelliers, avant d'atteindre la lisière escarpée des sapins, quand il approchera de la fontaine Roumée. C'est maintenant les bannières des patrons de la contrée, balançant leurs peintures crues sur la foule, et derrière, un beau drapeau tricolore reluisant neuf, le drapeau de la commune. Mais les curieux se précipitent vers le cortège, les marchands se plantent devant leur étalage, les fenêtres

[1] Sainte Hélidie ou sainte Alyre (Illidia) est vénérée dans l'église de Saint-Alyre, située entre Arlanc et la Chaise-Dieu. Elle gardait les troupeaux et était renommée pour sa sagesse et sa piété, lorsque la dame du château de Poulargue la prit à son service. La faveur qui lui fut témoignée excita la jalousie d'un méchant sénéchal qui la fit passer pour une sorcière. Après la mort de sa bienfaitrice, elle fut réduite à se sauver dans les bois où son chien lui apporta de la nourriture pendant plusieurs mois ; mais sa retraite fut découverte et elle fut massacrée par un peuple furieux ; puis son innocence ayant été reconnue, elle fut ensevelie honorablement et vénérée comme une sainte. Tous les ans, le troisième dimanche de juillet a lieu en son honneur à Saint-Alyre un grand pèlerinage. La procession se rend à la chapelle « Roumée », près de la source où Hélidie reçut le coup de hache qui lui trancha la tête et au milieu de l'affluence des pèlerins la messe est célébrée en plein air.

des auberges se peuplent de têtes attentives : la statue de sainte Hélidie sort de l'église. Elle est portée par quatre filles de vingt ans, taille solide, visage sérieux et plein sous le hâle, en coiffe blanche, en robe blanche sur laquelle tranche une pèlerine couleur de sang ; une quinzaine d'autres, vêtues de même, les précèdent, autant la suivent, toute la fleur de la paroisse dans sa robustesse un peu rude, qui n'est pas sans grâce. L'apparition est saisissante ; on croirait voir trente Hélidie le corsage teint par le sang, qui coule de la tête décollée, marchant ensemble vers le lieu qui a vu le premier drame. Ainsi l'a imaginée vers le XII[e] siècle le pieux metteur en scène qui régla la cérémonie, associant le réalisme au symbole et peignant aux yeux de tous, avec le rouge du martyre et le blanc de la virginité, la figure tragique de la vierge immolée. Cela ne suffit point. Voici Hélidie elle-même, non plus dans « l'habit de justice », comme dit l'apôtre, mais vêtue en paysanne, avec la quenouille et son agneau ; sa mise est approximativement, sauf une pointe de fantaisie, celle des villageoises aisées d'il y a cinquante ans ; car aujourd'hui, même à Germalange, les jeunesses se piquent de suivre la mode des villes, chaussent des bottines à bouts vernis le dimanche, se laissent conseiller par les tailleuses de Saint-Alyre des robes ruchées, soutachées, gondolées, qui font le pain de sucre sur chaque épaule. Jupon de serge à gros plis, mouchoir d'indienne à fleurs croisé sur la poitrine, tablier de soie gorge de pigeon, jeannette au cou, sabots de bouleau, celle-ci est charmante, sans rien, malgré l'apparence, qui sente la mascarade, tant elle chemine modestement, pieusement, les yeux baissés sur son fuseau. Le suffrage de ses compagnes ne l'eût pas désignée à l'unanimité, si elle n'était la douceur et la vertu mêmes.

A ses côtés, se tient « le roi », entouré de ses chevaliers. Tout, dans cette fête, étant fixé invariablement depuis six cents ans, quel autre que le roi, Amadis de Gaule, ou Cymbeline, le roi de féerie que chantent les vieilles rondes, serait digne de veiller sur cette rose de paradis ? Il attire tous les regards, ce roi en dolman d'artilleur panaché de rubans, tandis que les chevaliers n'ont que la tunique et le pantalon rouge du fantassin. En ce pays aux mœurs âpres, d'où sortent les bons soldats, on ne sait rien de plus beau que le

costume militaire, précieusement conservé par le troupier qui revient du service. Sous l'ancien régime, le roi et les chevaliers portaient la culotte, l'habit, le lampion, le mousquet de l'armée royale ou de la milice; maintenant, on doit se contenter de l'uniforme moins pittoresque de notre contingent national, qu'on varie de son mieux avec les devises des différentes armes et qui donne tout de même à la fête une vibrance un peu tapageuse qui charme cette jeunesse.

Sur le coup de dix heures, les derniers rangs sont arrivés dans la prairie, en forme de navette, qui encadre la chapelle Roumée et chacun choisit sa place pour la grand'messe. Ce monde de pèlerins ondule, se détache, se rejoint, moire la pelouse de rubans, d'ombrelles, de fichus, de mousselines neigeuses, les groupes se forment et se défont au hasard des rencontres. Au costume, se reconnaissent les femmes de tel canton, de tel village. Voici des paysannes du Livradois en coiffe de batiste au fond brodé, dont les ailes calamistrées s'étalent le long des joues comme des oreilles de chien, en « caraco » flottant de taffetas noir que découpe un col rabattu éblouissant; près d'elles, leurs filles; de bons partis, portant enroulés autour du chignon de larges rubans couleur de rose ou de ciel, qui se nouent sur le front en ailes d'oiseau; des servantes d'Issoire ou d'Auzon, dont le petit bonnet enserre le visage d'un double rang de tuyaux rigides comme des pailles d'orge coupées très court; un peu plus loin, la jupe à gros plis raides de nuance vive, la coiffe en fourreau cerclée du large ruban sans nœuds, bordée d'une valenciennes à peine ondulée, d'une riche métayère du côté d'Yssingeaux. Sur la tête des femmes d'âge, le chapeau cabriolet de paille blanche ou noire, dont la garniture de velours porte des broderies de même paille, ou bien la petite assiette de feutre noir qui fut la coiffure nationale de tout le Velay; des chapeaux à fleurs aussi et à plumes hélas! rapportés de Saint-Etienne et du Puy par des émigrantes, des robes princesses, des collets pailletés de jais, mais pas en majorité : la fête garde sa bonne senteur champêtre, le patois n'est pas encore remplacé dans toutes ces bouches par le français jargonneux des faubourgs.

Les hommes sont beaucoup moins fidèles à la tradition. Partout le paletot et la blouse bleu d'outremer; quelques vieux seulement,

la tête encore bien droite dans le col de toile bise sans empois qui recouvre à demi le menton rasé, ont le gilet-veste long et croisé, l'habit de gros drap couleur de la bête, aux basquines courtes, coupées à angle droit.

La légende de sainte Hélidie. Correspondant, 10 avril 1896.



CAMILLE AUDIGIER

Une noce villageoise.

La noce, qui devait durer quatre jours, se ferait à la ferme ; le couvert serait mis dans les granges et, si le temps restait beau, sous les hangars aux voitures. On avait adjoint aux trois musiciens de l'orchestre local un tambour et une grosse caisse de Cébazat. De plus les pompiers, tous invités, se faisaient un point d'honneur de venir claironner dès l'aube chez leur lieutenant, et d'escorter les mariés à l'église, en tirant des coups de fusil. Et les Vaillants, invités également, heureux de l'occasion, répétaient avec frénésie, le soir venu, dans l'ancienne mairie du château, les plus bruyants morceaux de leur répertoire. Depuis le dimanche, toutes les ménagères du quartier avaient envahi la ferme, pour aider la Fanchon et Margot dans l'écorchage des lapins, le dépeçage des poulets et la confection des sauces, pâtés, « pompes » et gâteaux. Tous les amis avaient été réquisitionnés pour prêter leurs couverts, leurs couteaux et leur vaisselle. De vastes chaudrons attendaient dans tous les recoins des courettes, et des fourneaux volants frémissaient d'impatience sur leurs trépieds de fer.

Dédé, le boucher de la Périère, avait tué une vache, deux veaux et quatre moutons, que les gamins s'amusaient, depuis deux jours, à lui voir gonfler avec un énorme soufflet, puis amollir avec des bâtons maniés comme des baguettes de tambour. Deux cuisiniers avaient été loués par la Fanchon au premier hôtel de Riom. C'étaient deux obscurs gâte-sauces que les paysannes appelaient « chefs » à cause de leurs impressionnantes calottes blanches et de leurs théories de

couteaux, prétentieusement engainés à la ceinture. Sous les ordres des deux Vatels, une nuée de commères, dont quelques-unes étaient, ma foi! fort expertes, ayant jadis servi comme bonnes à tout faire à Clermont ou à Paris, pontifiaient en véritables cordons bleus devant les fourneaux dont elles avaient la haute direction. Ç'avait été une hécatombe de lapins, canards, coqs, poulets et dindons. Trois ton-



Beaumont. — Cour d'une maison (1831).
D'après la lithographie de Dauzats. (Extrait de Taylor : Voyages pittoresques dans l'ancienne France).

neaux de vin vieux s'arrondissaient dans la grange, et des pots, que l'on devait tenir toujours pleins, étaient affectés à chaque rangée de tables.

Delmas, Julot, Verjus, Mathurin et le Chacal payaient largement de leur personne. Antoine et la Fanchon se trouvaient partout à la fois. Le soir, après leurs travaux des champs ou des carrières, dont ils hâtaient la fin, quelques pompiers de bonne volonté venaient donner un coup de main — et prendre un acompte aux tonneaux — : aussi, depuis la veille, les draps de lit ornés de guirlandes étaient-ils

tendus dans la grange et sous les hangars, où des planches, montées sur des tréteaux, se recouvraient de nappes éblouissantes. Partout dans la ferme les clairs feux de bois crépitaient et dans les daubières, les chaudrons, les marmites et les casseroles, les bouillons chauffaient, les rôtis se doraient et les sauces mijotaient.

Le mariage à la mairie avait eu lieu le soir, sans éclat, selon la coutume. Toujours selon la coutume, les jeunes épousées avaient



Photo la Havane (Clermont-Ferrand).

Noce Auvergnate.

offert au maire et au secrétaire de mairie un cornet de dragées, puis, avec fièvre, tout le monde attendit le grand jour. La ferme était en fête. Deux hiboux neufs avaient été crucifiés aux portes des granges, effet décoratif qui rappelait modestement les lions de Salammbô. La cour, ratissée, pomponnée, éclatante de draps de lit et de verdure, offrait un petit air engageant et cossu qui réjouissait l'œil. De bonne heure les Vaillants vinrent sonner en fanfare, et les pompiers, en casque et plumet, claironner à l'unisson, ce qui leur valut une apéritive et copieuse rasade, en attendant le déjeuner. A neuf heures et demie, tous les invités se pressaient dans la cour. Les mamans, tous bijoux dehors, rutilaient dans des soies démodées qui jadis, aux temps de la richesse, avaient coûté le bon prix. Les jeunes filles, charmantes dans leur gaucherie de jouvencelles, et leurs toilettes

ridiculement fanfreluchées et tarabiscotées, sachant qu'elles plaisaient ainsi aux garçons, ne connaissaient plus leur joie. Et tout allait pour le mieux, car leurs cavaliers, vêtus de complets ternes, que soulignaient des cravates criardes, faisaient du brouillard avec de mauvais cigares fumés en locomotives et leur contaient des gaudrioles salées. Les papas, eux, arboraient sur leurs bonnes et placides physionomies, cuites et ravinées par le noble labeur des champs, des gibus datant de leur mariage. Ils étaient cocasses, ces gibus : toutes les formes, hautes et basses, à petits et grands rebords, en cônes et en tromblons, tous poils hérissés, se donnaient rendez-vous sur des crânes sans fierté. Ils étaient même les premiers à en rire, ces crânes pétris de bonhomie. Les redingotes, les chemises et le reste rappelaient cette même époque. Leur coupe, peut-être avant-dernier cri au temps de leur confection, semblait étrange, antipodesque et lunaire.

Soudain, l'orchestre attaqua une ariette. C'était le signal du départ pour l'église, car depuis un moment, Chelet et ses acolytes agitaient en vain les battants des deux cloches. Delmas, remplaçant Arnal, toujours alité, prit le bras de Lucie, la Fanchon celui de Jacques. En bruyants éclaireurs, les musiciens jouèrent leur meilleur pas redoublé, et les pompiers, firent parler la poudre. C'était la « bravade ». Tout le village se rua au dehors, dans l'admiration et l'envie. A midi, déjeuner. Les quatre mariés présidaient, au milieu d'une table ornée de fleurs et formant fer à cheval, Antoine à côté de Margot, Jacques à côté de Lucie. Les couples des garçons et demoiselles d'honneur les entouraient, sans excès de modestie. En face, Pierre, la Fanchon, Mathurin, Chambière et le ménage Bridou. A une table spéciale, pavoisée de drapeaux, le maire, l'adjoint et le « Conseil »; à une autre, agrémentée de casques, les pompiers; à une troisième, décorée de fusils et de trompettes, les Vaillants et le Comité. Dans un coin, les musiciens qui devaient jouer une tyrolienne au dessert, puis, au fond, Verjus, le Chacal, Tiennette, Mablirot, Blanquette, Guillaume et les autres, tous les autres.

Tout était donc pour le mieux. Le repas fut gai, mais surtout copieux. En voici le menu : soupe à la miche de pain blanc et bœuf, re-bœuf en daube, au four, aux pommes, aux raves; oies à la sauce,

poulets et lapins mélangés en civet; bœuf rôti, veau rôti, mouton rôti, gigots rôtis, têtes de veau à l'huile, dindes, canards et pigeons rôtis, les mêmes avec des légumes et des sauces, puis la salade à l'huile de noix, par saladiers immenses, pompes, tartes et gâteaux, fruits à pleins seaux, discours du maire et de l'adjoint, chansons de Julot, Jeannot et autres, orchestre et tyrolienne. La perspective de ce menu, digne des noces de Gamache, avait surexcité les appétits les plus réputés, déjà aiguisés par un jeûne très rude, qui durait depuis des mois. Dès les premiers plats, les hostilités commencèrent, farouches, sans merci. On se jetait dessus comme la misère sur le pauvre monde. Vers le milieu du repas, il y eut même des initiatives pittoresques. C'est ainsi que des pigeons, arrêtés au passage par certaines bouches insatiables, ne purent terminer leur périple. On se gavait. Des amateurs de salade, qui s'étaient arrogé la mission de la « faire » eurent l'ingénieuse idée, pour tout garder, d'éternuer dedans. Et tous de rire, car en vérité c'était trouvé. Mais la plupart de ces aimables goinfres avaient compté sans leurs hôtes. On mangea de la salade quand même. Le soir, ces délicieuses facéties redoublèrent, mais personne, tant la bonne humeur était grande, ne songeait à s'en fâcher.

Pierre, la Fanchon et quelques anciens de leur époque, ouvrirent la danse par une pétulante bourrée, qu'ils « fignolèrent » d'un jarret nerveux; les mariés continuèrent par la traditionnelle polka, et enfin, libérée des obligatoires traditions, la folle jeunesse s'élança dans la lice et mouilla ses flanelles, tandis que les gars en manche de chemise maculaient, de leurs mains en sueur, les corsages de leurs compagnes. On ébaucha des idylles, c'était la tradition, et, toujours selon la tradition, garçons et demoiselles d'honneur portèrent le gâteau chez les invités empêchés de venir, pour cause de deuil ou de maladie. La visite à la Maison-Blanche, chez Arnal, fut un enchantement sur la route solitaire des Gannes et l'ombre propice des noyers. Que de baisers! Que de promesses échangées, quelquefois avec résultat! A cinq heures, au soleil atténué, tour du village, itinéraire connu. L'orchestre était inlassable dans son extraordinaire pas redoublé, car la grosse caisse simulait à s'y méprendre le grondement du canon, par contraste avec le tambour qui crépitait comme

des feux de salve. De nouveau, bal jusqu'à huit heures. Tout s'était fort bien passé, malgré l'appréhension de Jacques et de Lucie. On avait d'ailleurs bu avec une modération relative. On se réservait pour le soir, évidemment. Bref, à huit heures, départ en musique pour le dîner. Dans la cour, les hangars et la grange, quelques pompiers de bonne volonté avaient tendu, à trois mètres de hauteur, des fils de fer auxquels étaient suspendus des lanternes vénitiennes et des ballons de couleur. Au milieu de la nuit, noire comme de la poix, l'effet produit était tout au moins inattendu. Véritablement, la double noce des filles de Delmas était bien la fête du Chalard !

Pour la terre. Paris, 1910.
Eug. Fasquelle, édit.



M[me] DE SÉVIGNÉ

La bourrée.

A Vichy, mardi 26 mai 1676.

Il y a ici des femmes fort jolies; elles dansèrent des bourrées du pays qui sont en vérité les plus jolies du monde; il y a beaucoup de mouvement et l'on se « dégogne » extrêmement. Mais si on avait à Versailles de ces sortes de danseuses en mascarades, on serait ravi par la nouveauté.

A Vichy, lundi 8 juin 1676.

Tout mon déplaisir, c'est que vous ne voyiez point danser les bourrées; c'est la plus surprenante chose du monde : des paysans, des paysannes, une oreille aussi juste que vous, une légèreté, une disposition; enfin j'en suis folle.

Lettres à M[me] de Grignan, 1676.



A. VERMENOUZE

Éloge de la bourrée.

... En fait de danse, aucune — N'égale notre bourrée.
Fille de bonne maison, elle ne sait pas — Trépigner ni faire de

grimaces, et seul un danseur de race — Arrive à connaître son pas.

La valse à la voix du violon — livre tout, le corps, l'âme aussi; — la bourrée, plus grande dame, — Est plus digne d'un grand salon.

Voyez-là sans effort, sans gêne, — On dirait qu'elle glisse sur le plancher, — Et elle dresse crânement la tête — Avec le geste d'une reine.

Elle échappe au bras de son galant — Et lui prête sa main seule; — Elle sait préserver de l'accolade — Sa taille fine et son cou blanc.

Pour l'Auvergne Dieu te fit, — Gente danse de nos pères, et ce fut un museteur, — Celui qui le premier te joua. — Toi aussi, cabrette pauvre, — Pour l'Auvergne Dieu te fit.

Flour de brousso. Aux museteurs. Aurillac, 1902.



AUG. AUMAITRE

Bourrée improvisée.

Il quitta ses sabots et se mit à sautiller; on eût dit que la terre le brûlait, tant il était vif. Madeleine se leva et vint à pas lents se placer en face de lui. Elle resta là, les mains nouées à la ceinture, semblant écouter, tandis que ses paupières paresseuses ne s'ouvraient qu'à demi. Lucas se mit à chanter et ils baissèrent la tête, saisis par la même rêverie. Il leur sembla tout à coup que les parfums des bruyères entraient tous par les fentes de la cabane : leurs cœurs s'emplirent brusquement et leurs yeux pleuraient comme des vases qui débordent. Le col de Madeleine se plia doucement, un pan de sa coiffe glissa sur son épaule. — « Allons, dit Maître Jérôme, nous n'allons pas nous endormir. » Il se mit à tournoyer autour de la jeune fille; les pans de sa blouse voltigeaient, et à chaque mesure son pied frappait le sol d'où jaillissait une poussière. Madeleine souleva sa jupe à deux mains; ses sabots claquèrent avec un bruit de castagnettes. Tantôt elle se baissait comme pour cueillir des noisettes ou bien avec des gestes lents elle simulait à droite, puis à gauche, dans le rythme somnolent, des roseaux sur les rives. Elle accourait sur Jérôme, la poitrine haletante, puis elle se dérobait à

petits pas, s'attardait le corps vibrant comme une flèche d'or, repartait, les yeux rieurs pareils à des feux follets. Ses bras tournaient avec le geste charmant d'une vieille dévidant son rouet. Le battement des artères faisait scintiller la peau de ses clavicules pâles. Parfois, ses deux coudes levés en un croissant rose, elle tournait immobile et sans fin; l'on entendait craquer dans l'ombre ses doigts invisibles; sa croix brillait et s'éteignait; et sous la robe qui formait un soleil rouge, ses chevilles blanches palpitaient comme les étamines d'une énorme fleur.

Rustica. Paris, 1910.
E. Sansot et Cie, édit.



MARCELLIN BOUDET

La légende de la comtesse Brayère.

Il y avait, dans les temps, un grand château tout noir au sommet de la côte; il était habité par une dame très puissante qui aimait beaucoup les enfants. Elle les aimait à la broche, elle les aimait au four et principalement en fricassée, et elle en faisait une telle consommation, qu'il n'y en avait presque plus dans les villages de par ici. Son cuisinier était en grande faveur auprès d'elle, parce qu'il avait la main pour préparer l'enfant de naissance. Or, il arriva que ce cuisinier prit femme et qu'il leur vint un beau petit. Sa femme lui dit : « Notre enfant est gras et tendre à croquer. » — « Malheureusement, répondit le père. — Il faut que nous le sauvions, mais je ne sais comment m'y prendre parce que, où que nous le mettions, Madame le sentira. — Femme, lui dit le cuisinier, laisse-moi faire. » Le lendemain il servit une viande blanche accommodée d'un si savoureux ragoût, que la Dame lui en fit compliment; jamais elle n'avait mangé d'enfant de lait si bon. Le pauvre cuisinier se mit à genoux. « Madame, c'était du veau ». La femme du cuisinier entra, se mit à genoux à côté de son homme et tous deux ils supplièrent leur Dame de ne plus manger d'enfants, ce qui était un grand péché. Elle le leur promit, ayant honte de ce qu'elle avait fait; car, n'était son goût pour les enfants de naissance, elle n'était pas méchante.

Et depuis il ne se vit jamais de Dame si charitable pour les pauvres.

Voilà l'histoire de l'Ogresse que j'ai entendu raconter à Montgâcon [1], pendant mon enfance, sous l'auvent de la cheminée. Ma grand' tante, Anna Lossel, dont les parents, nés et morts comme elle dans le village, étaient les serviteurs des Bouillons, seigneurs du lieu, la connaissaient aussi. Son grand-père la tenait, disait-elle, de son grand-père à lui, qui avait été le dernier capitaine du château. Le vieux Barbine, lorsqu'il nous faisait braconner à douze ans, disait, en contant la même histoire, que la dame mangeuse d'enfants était une étrangère. Le vieux Valaude, du même village de Montgâcon, ajoutait divers ornements, et le vieux Saint-Laurent ne manquait pas d'ajouter : « Ce n'est pas qu'elle fut mauvaise, mais c'était son goût comme çà. » Ces braves gens seraient beaucoup plus que centenaires aujourd'hui.

Dans différents lieux du Marais, autour de Clermont, de Montferrand, à Ceyrat, à Sayat, à Chamalières, autour de Montrognon, la légende de l'Ogresse fut la même, sauf les ornements accessoires. Plus on approchait du puy de Dôme, plus elle était répandue sous le nom de comtesse Brayère, *Brayera*, *Braera*. Je l'ai recueillie à Saint-Ours (canton de Pontgibaud) au pied même du puy de Dôme. Là, Brayère servait de croquemitaine aux paysannes pour les marmots pas sages. Elle était connue plus que le loup blanc à Allagnat, à Orcines et autres villages circonscrivant la base de la montagne. Sur la place de Pontgibaud elle avait pour ainsi dire un cours officiel, sous la figure d'une veuve, assez bonne diablesse, dont ses vassaux s'accommodaient, parce qu'elle se montrait large avec eux dans le règlement des dîmes. Elle était ogresse. Connaissant ses préférences pour les enfants les plus jeunes, ses gardes couraient le pays pour en dérober. Tout d'abord les mères crurent que le loup les mangeait et elles chambrèrent soigneusement leurs petits au-dessous de sept ans. Privée de son aliment de prédilection, elle fit publier par son sénéchal une ordonnance prescrivant à ses tenanciers de lui fournir une redevance hebdomadaire de nouveau-nés ; quand ce fut le tour de l'enfant de son cuisinier, cet homme le rem-

[1] Commune de Luzillat, canton de Maringues

plaça par un pourcelet, dont il fit un ragoût au vin assaisonné de force poivre et cannelle dont il fut chaudement félicité. Arrivée cependant à la tête, la dame connut que ce n'était pas tête de chrétien ; elle s'emporta contre son cuisinier tremblant de tous ses membres; puis elle lui pardonna. Depuis elle se convertit et renonça à la chair humaine. Trois semaines durant, les cloches sonnèrent la joie publique; et en avant la musette, la bourrée et la montagnarde dans tout le comté. Elle racheta ses fautes en donnant aux habitants pauvres de Pontgibaud la Cheyre de l'Aumône et aux habitants de Bonnières le droit de pacage pour leurs bêtes à laine.

La Comtesse Brayère[1], Paris, 1907.

Bourrées et montagnards.

I

N'ey ma chins sous	Je n'ai que cinq sous,
Ma mya n'a ma quatri ;	Ma mie n'en a que quatre;
Comment farains	Comment ferons-nous
Quand nous maridarains ?	Quand nous nous marierons ?
N'in tsatarains	Nous en achèterons
In tou pin'scudéla,	Un pot, une écuelle
In culeirou	Une petite cuiller
Per mandza tous doux.	Pour manger tous deux.

(*Région du puy de Dôme*).

II

La voule la Mariana,	Je la veux la Marianne,
La voule mei l'auré,	Je la veux, je l'aurai,
L'a nirai carré,	Je l'irai chercher

[1] M. Boudet a montré que cette comtesse Brayère ou Berruyère (originaire du Berry) devait être identifiée avec la comtesse de Montferrand, femme de Robert Dauphin d'Auvergne (fin du XII[e] siècle), fondatrice de la léproserie d'Herbet près Clermont, peut-être lépreuse elle-même et renommée pour sa piété et ses nombreuses œuvres de bienfaisance, dont son testament a laissé le souvenir. Ce fut à une époque très récente, postérieure au XVI[e] siècle, que la légende en fit une ogresse et M. Boudet voit dans la diffusion de ce conte un écho de la terreur que les sombres murailles des châteaux forts exerçaient sur les imaginations des paysans.

L'amènerai
Malgré son père
L'épousarai.

Je l'amènerai
Et malgré son père
Je l'épouserai.

(PONTGIBAUD).



Homme d'Enval.
Aquarelle de Gault de Saint-Germain.
Biblioth. de Clermont.



Paysan du Mont-Dore.
D'après une lithographie de Delorieux.

III

Sche voulia pas densa
Garçouns de la Mountagna
Sche voulia mas dourmir
Ne faillya pas venir.

Si voulez pas danser
Garçons de la montagne,
Si voulez pas danser,
Ne fallait pas venir.

Que sey veingus thercha,
Garçouns de la Mountagna,
Que sez veingus tchercha
Sche voulia pas densa.

Qu'êtes-vous venu chercher,
Garçons de la montagne,
Qu'êtes-vous venu chercher.
Si voulez pas danser.

Vous poudeiz be partir
Garçouns de la Mountagna,

Vous pouvez bien partir,
Garçons de la montagne.

Vous poudeiz be partir	Vous pouvez bien partir
Sche voulias mas dourmir.	Si vous voulez dormir.

SAUXILLANGES.

J.-B. BOUILLET. *Album auvergnat*, Moulins, 1853.
Imprimerie Etienne Auclaire, édit.

Anciens Noels.

I

Bergers, chantons tous Noël — A cette journée, — Pour l'amour du Roi Nouveau, — Et de l'accouchée, — Qui nous a fait tant d'honneur — De porter le Rédempteur — De nature humaine, gay — De nature humaine.

Allons-y joyeusement — Et de bon courage, — Toi qui danses gaiement — Et qui es beau personnage, — Quitte moi tes sabots, — Laisse les dans ce lieu, — Et mène la danse, gay, — Et mène la danse.

Allons-y tous d'un accord — En grande diligence — Lui présenter de bon cœur — Honneur et révérence : — Car de lui faire autre présent, — Nous ne pouvons pour le moment — Au fils ni à la mère, gay, — Au fils ni à la mère.

Nous n'avons or ni argent — Ni guère de monnaie, — Comme en a la gent — Qui porte la soie, — Ils ne nous ont rien laissé — — Qu'un vêtement rapiécé — Et la pauvre armoire, gay — Et la pauvre armoire.

Nous avons mille soucis — Qui nous font bataille, — Et puis tant d'autres affaires, — Le cens et la taille, — Jamais n'en verrons la fin, — Si Noël le petit fils — Ne nous y aide, gay — Ne nous y aide.

II

Noël chantons — En cette journée, — Noël chantons — Et nous réjouissons.

A l'heure de minuit — En gardant le bétail — A la cime d'un puy — L'ange est venu du ciel. — Il était fort beau — De corps et de

visage, — Jamais personne — Ne vit semblable jouvenceau. — Noël chantons, etc...

Il a fait son ambassade. — Nous l'avons écouté ; — Il était bien habillé. — Il a dit en son langage — Et récité — De Noël la venue, — Tout par vérité — En Bethléem la cité. — Noël chantons, etc...



Homme de Riom.
Aquarelle de Gault de Saint-Germain.
Biblioth. de Clermont.

Il faut aller le voir, — Quittons nos sabots. — De joie le grand-père — Fit trois sauts ; — Les zigzags nous faisions par la neige; — Toutes les ravines — Nous sautions à grand saut. — Noël chantons, etc...

Une fort belle étoile — Nous a donné clarté ; — Dans la ville entrés, — Tout ouvert était. — Mal logé — Dans une petite étable — Nous avons Noël trouvé. — Noël chantons, etc...

Vers la Mère Sainte — Nous allâmes tout droit ; — Elle nous fit bonne mine. — Nous vînmes bien à propos. — Joseph au Roi — Le feu allumait ; — Il mourait de froid — Et soufflait ses doigts. — Noël chantons...

En grande révérence — Nous l'avons adoré ; — Or, argent, ni pain blanc — Ne lui avons donné. — De gras cabris — Donnâmes à la Mère. — Au petit-Fils — De bons raisins confits, — Noël chantons...

Marguerite, notre bergère — Lui donna un poulet ; — Un pigeon, notre Noire — Qu'avait le poil follet. — Un beau chardonneret — Lui donna Peyronelle ; — Notre valet — Du vin de son baril. — Noël chantons...

Nous lui donnâmes l'aubade — Avec notre tambourin ; — Nous faisions la gambade. — Le petit fils riait — Et en riant — Prit nos étrennes ; — D'autres présents — Nous n'avions pour le moment. — Noël chantons...

Toutes nos bergères — Qui nous avaient suivi — Firent la prière — Au petit fils Jésus. — De nous donner — Après la mort la vie — Qui doit durer — Toujours in secula. — Noël chantons...

(Offert par François Pezant à Charles IX à son voyage à Clermont en 1566.

BOUILLET. *Album auvergnat.*
Imprimerie Etienne Auclaire, édit.



Femme du Mont-Dore.
D'après une lithographie de Delorieux.

III

LES RÉVEILLEURS DE NOEL (LES ROBELLIÉS DE NOEL[1])

Lève-toi petit berger, — N'es-tu pas las de dormir? — N'es-tu pas las de dormir ? — Allons, viens avec moi, à l'étable. — Nous irons querre un agnelet. — Je te dis : que je n'ai pas entendu — Je te dis qu'un Dieu est né — Dans la crèche d'une étable. — Et qui ne voudrait y aller, pécaïré ! — Pour voir un Dieu et sa mère ! — Tu crois qu'il a besoin de moi ? — Tu crois qu'il a besoin de moi ? — Là-bas une tant belle étoile — Resplendit comme un soleil. — Hélas! où se baissera-t-elle ? — Alors nous y serons — Écoute, écoute petit berger ! — Les anges chantent dans le ciel, — S'ils chantent réjouissance ! — S'ils chantent réjouissance ! — Oh ! Seigneur, que c'est beau ! Les anges chantent dans le ciel — Coucouroucou ! — Passe par la chatière, — Viens dans le panier !

(Recueilli par Fernand Delzangles).
Chants populaires d'Auvergne.
Aurillac, 1910.

[1] La nuit de Noël, des jeunes gens portant sur l'épaule une besace pour recueillir les offrandes, qu'on leur passait quelquefois par le trou de la chatière, allaient de maison en maison, en chantant les vieilles cantilènes qui annonçaient la naissance du Sauveur.

Vieille chanson de Rochefort.

Quand j'étais petite, — Mignonne, bordée de violette — Quand j'étais petite, — On m'appelait Nanette.

Je gardais les brebis, — Mignonne bordée de violettes, — Je gardais les brebis — Les brebis et les moutons.

Je les menai paître, — Mignonne bordée de violettes, — Je les menai paître — A l'ombre d'un buisson.



Femme de Saint-Bonnet.
Aquarelle de Gault de Saint-Germain.
Biblioth. de Clermont.

L'buisson était en fleurs, — Mignonne bordée de violette, — L'buisson était en fleurs, — Je m'endormis dessous.

Trois cavaliers passèrent, — Mignonne bordée de violette, — Trois cavaliers passèrent — Dirent : Bonjour, bonjour la belle.

Bonjour, bonjour la belle, — Mignonne bordée de violette, — Bonjour la belle, — Que faites-vous ici ?

Passez, passez au large — Mignonne bordée de violette, — Passez, passez au large, — Mes amours ne sont pas pour vous.

Sont pour un gentilhomme — Mignonne bordée de violette, — Sont pour un gentilhomme — Qui a plus d'argent que vous.

Porte culotte rouge, — Mignonne bordée de violette, — Porte culotte rouge, — Et gilet de velours.

Les épaulettes bleues, — Mignonne bordée de violette, — Les épaulettes bleues, — Au manteau le galon.

Le chapeau, la cocarde, — Mignonne bordée de violette, — Le chapeau, la cocarde, — Comme les grands garçons !

J.-B. BOUILLET, *Album auvergnat.*

JOSEPH PASTUREL

L'homme content (**extraits**).

Heureux, qui sans souci, sans procès, sans querelles,
Est content de tenir la queue de sa poêle,
Et qui bien pourvu de ce qu'il faut chez lui,
Ne craint ni faim ni soif.

Qui attend pour se lever l'agréable aubade
Que fait tous les matins sa petite ménagerie,
Qui entend chanter son coq et voit de son chevet
Sa marmite qui bout bien.

Qui ne craint point huissier, ni procureur, ni juge,
Qui n'a pas d'ennemis, ni seigneur qui le gruge;
Qui n'a point de papier, pour tracasser chacun
Et qui ne tient rien de personne.

Qui est fort de son grenier et des rangs de sa cave.
Qui sont si bien tenus, que rien ne s'y perd,
Qui se sent un garçon et deux ou trois valets
Qui n'aiment pas le lit.

Qui n'achète jamais ni beurre ni chandelle,
Qui est content des habits que sa femme lui file,
Enfin qui n'achète rien de tout ce qu'il lui faut,
Excepté le fer et le sel.

Qui après avoir donné bon ordre à sa famille,
Pour ramasser, sans bruit, quelques liards pour ses filles,
Un bâton à la main, suivi de deux lévriers,
Va voir ses ouvriers.

Quel plaisir doit avoir un homme de la sorte,
Qui se sent un bon bien à l'entour de sa porte,

Sans rien devoir au seigneur, tout bien quitte et bien sien.
Et laboure avec ses bœufs.

Quel plaisir d'écouter couler dans les prés,
Entre de petits rocs le clair ruisseau,
Se plaindre des cailloux qui lui font l'affront
De lui rider le front.

S'est-il assez enivré du plaisir de dehors,
Il retourne visiter sa plaisante demeure,
Mais avant d'entrer, il s'arrête pour entendre
Piauler ses petits poulets.

Il retourne donc chez lui, et sans sujet de grogner,
Trouve que ses valets ont bien fait leur besogne,
Que sa femme a donné le mélange aux cochons
Et le grain aux pigeons.

Sa famille l'attend avec la nappe mise,
Chacun de ses valets a sa soupe trempé,
Mais personne n'oserait faire aller la cuiller
Si ce n'est quand le maître y est.

Tout lui porte honneur, toute la maison,
Aussi il n'entre pas sans avoir l'accolade,
Puis, quand il a fait le signe de la croix sur son écuelle
[de bois,
Chacun mange sans peur.

JOSEPH PASTUREL, de Montferrand, mort en 1676.



A. VERMENOUZE

Le vieil Aurillac.

Au vieux temps d'Aurillac, quand l'antique Gravier, — Avait ses tilleuls et ses ormes, — Au temps où les présous[1], dans mainte et mainte rue, — Pendaient par grappes et régimes.

[1] *Présou*, enveveloppe de peau en forme de bourse où l'on conservait la présure.

La Saint-Urbain était une foire à spectacles, — Comme disent ceux du Midi, — Où les gens accouraient de Nîmes, de Toulouse, — Voire de cent lieues à la ronde.

Je me souviens qu'un jour, au fond d'une baraque, — Un escogriffe loqueteux — Y faisait voir un ours aussi grand qu'une vache, — Tout noir et tout ébouriffé :



Photo L. Boulanger.

Aurillac. — Les bords de la Jordanne.

« Arrivez! disait-il, les mâles, la jeunesse, — Cerveaux brûlés, petits et grands ; — Si vous tombez mon ours en lutte à bras-le-corps, — Je paie deux écus de cent sous ! »

Alors un grand gaillard, Poulet de la Reinaude, — Coureur de pays étrangers, — Un garçon de vingt ans, tête près du bonnet, — Se présenta et dit : Çà y est!

L'homme toisa Poulet, le coq des faubouriens ; — Il guigna son cou de taureau, — Ses poignets carrés tels que des essieux de char, — Et se gratta l'oreille un peu.

Mais d'un autre côté, dans sa cage de planches, — Au museau son anneau de fer, — L'ours en train de ronger à cette heure des os, — N'avait certes pas l'air d'un pleutre !

Eh bien ! nous allons voir une fête, fit l'homme : — Tu n'as pas froid aux yeux, mon gars, — Mais le brave Martin qui va te tenir tête, — N'est pas plus malingre que toi.

Poulet quitta sa veste et son chapeau de paille — Pour les jeter à Patassou, — Patassou, son ami, le fils de la Giraude, — Un solide gars, lui aussi.

Cependant l'homme, un maigre italien de Calabre, — Le poil noir, l'œil torve, un couteau — A la ceinture et des haillons en peau de chèvre. — Mettait à l'ours sa muselière.

L'ours qui grognait, debout, la lèvre retroussée, — Chemina tout droit sur Poulet, — Et Poulet l'embrassa d'une telle accolade — Que la bête fauve en gronda.

La lutte commençait ; elle fut longue et rude : — Deux fois l'ours brama comme un bœuf — Entre les bras nerveux qui, dans sa peau velue, — S'étant noués, disparaissaient.

De son côté Poulet soufflait et haletait, — Car l'ours, brute lourde et forte, — Dans ses griffes de fer, et Poulet en saignait, — A plein corps l'avait ceinturé.

Tous deux, bras contre bras, ventre à ventre, viraient, — Dansaient, valsaient, aurait-on dit, — Tandis que, par instants, des voix rudes criaient : — Courage l'ours ! hardi, Poulet !

Soudain l'ours, on ne sait comment, se démusèle, — Et sur le coup, Poulet sans doute — Eût préféré danser avec quelque pucelle — Plutôt qu'avec ce gros lourdaud !

Le danger cependant augmentait le courage : — Poulet qui se sentait perdu, — Soulevant comme un sac de froment l'ours sauvage, — Le jette par terre étendu.

Mais alors l'Italien, au fond de la baraque, — Crie en tirant son

coutelas : — Ah ! tu l'as entravé, traître ! Corpo di Bacco ! — Demain ne luira pas pour toi !

Et sur ses pas, pareils à deux singes agiles, deux autres Calabrais crasseux — Armés aussi de leur couteau, drôles sinistres, — Allongent leur museau rageur.

Mais Patassou les voit, mais Patassou les guette : — Le voilà tout émoustillé, — Son chapeau large et noir incliné sur l'oreille, — Qui dresse son pied d'alizier.

Un alizier d'Auvergne, un fils de nos pelouses, — Né sur un des versants du Plomb, — Un gourdin qui n'avait jamais laissé en peine — Le mâle qui l'avait au poing.

Et, sous ce fier bâton d'espèce souple et dure, — Les trois nomades loqueteux, — Défigurés, enflés et bleus de meurtrissures, — Furent prestement terrassés.

Chacun d'eux eut sa part de blessures, de bosses, — Et de balafres sur la peau : — Ils saignaient de partout ; ils avaient des caboches — Qui n'entraient plus dans leurs chapeaux.

Personne n'avait vu pareilles batteries : — L'alizier solide et ferré, — Frappait les couvre-chefs, les chausses et les vestes — Comme un fléau frappe le blé.

Les Italiens et l'ours, et toute la séquelle, — En un rien de temps disparurent ; — Et c'était un plaisir de voir cette racaille — S'enfuir sous les coups de bâton.

Cependant que Poulet, gris de poussière, en loques, — Criait à son fougueux ami : Assez ! cela suffit ! — Viens donc grand Nicodème ! — Allons boire une pinte, viens !

Jous la Cluchado.



A. VERMENOUZE

Les deux menettes [1].

(*Récit d'un joueur de cabrette*).

Ce fut un soir que je revenais de Saint-Paul. — Comme toujours j'avais étanché force verres; la route — Me semblait étroite, et il me la fallait toute. — Cependant je me tenais aussi droit que je pouvais. — Comme j'arrivais au Vert, le soleil disparaissait — Et juste au milieu du pont, que vois-je ? Deux menettes — Qui venaient doucement, sans bruit, toutes seulettes.

Le diable, qui ne dort pas souvent, — Dans ce moment me tenta : — Jean Pel, me fit-il, l'occasion est choisie — Et de ta vie tu ne la rencontreras pas de nouveau : — Deux menettes, la nuit, seulettes sur un pont, — Cela ne se trouve pas trente-six fois par an ; — Jean Pel, fais-les danser. — Moi qui était très capable — De faire ce péché sans le secours du diable, — Je ne me le fis pas dire deux fois. — Je prends ma cabrette et j'ôte mes sabots.

Quand les menettes m'aperçurent, — Elles se signèrent toutes deux à la fois, — Et elles reculèrent : — Menettes, leur fis-je, il vous faut danser incontinent; — Vous devez voir que je n'ai pas soif, — Et si vous ne dansiez pas, l'une après l'autre, vous pourriez — Aller prendre un bouillon dans la rivière d'Authre.

Les menettes me connaissaient, — Elles voyaient bien d'ailleurs que j'étais rond comme un œuf — Et qu'elles perdraient leur temps à me demander grâce; — Donc elles se mirent face à face — Et dansèrent. D'abord — Elles le firent un peu doucement; — Une menette est comme une nonne; — C'est toujours plein de timidité; — Mais, sur la fin elles prirent élan — Et elles dansèrent à faire trembler le pont. — La plus vieille surtout, quelle rude menette! — Je faillis en crever l'outre de ma musette! — Vous auriez dit une toupie; — Elle volait quasi un oiseau. — Je leur jouai d'abord : *Sur la lisière*

[1] *Menette* est synonyme de dévote, béate. Dans le Cantal les menettes font partie de l'ordre de Sainte-Agnès. Sur les menettes voy. A. Meyniel, Auvergne et Auvergnats. Paris 1909, p. 12.

du petit bois, puis. *Marianne ;* puis : *Je montais la marmite*. — La plus jeune, qui avait les pieds comme une cane, — Devint pourpre et se lassa tôt, — Mais l'autre m'aurait lassé, moi! — Noire, sèche, édentée, cette vieille fée. — Dansa sans suer jusqu'à la dernière bourrée, — Et quand s'acheva le bal, — Je crois qu'elle le regretta.

Flour de Brousso.



R. MICHALIAS

Tourne que tourneras, au pays tu reviendras.

A Mistral.

Tu peux aller au pays lointain. — Dans les champs — De la Limagne... — Tu peux aller au pays lointain, — Pour voir ce qui est là-bas : — Mais de contrée — Mieux cultivée — Que n'est le Livradois de chez nous, — Tant que tu coures — Par les domaines, — Nulle part tu n'en trouveras.

Tu peux aller en dehors des montagnes, — Où se balance — Le babiau[1] — Tu peux aller en dehors des montagnes, — Vagabonder de haut en bas : — Mais, les pinières — Pour bûches, — Les bois de sapins ou de hêtres, — Les uns qui ont des épines, — Les autres des faînes, — Nulle part ne croissent si grands!

Tu peux aller voir d'autres pays qui ont aussi des brouillards — Sur les crêtes, — Tu peux aller voir d'autres pays, — Dans le Velay, dans le Forez; — Mais des champs de raves, — De trèfle, — Pour donner du lait au bétail, — Lui faire mamelle, — Gonflée et lisse, — En dehors de nos montagnes il n'en est pas.

Tu peux aller au pays de l'ail, — dans la Provence, — Demeure — Du soleil... aller au pays de l'ail — Et de l'aïoli : tu as bien toi aussi, — Autant que tu en veux, — De la bonne huile, — A poêle que veux-tu! — Pommes de terre frites — Et farinades — Jamais meilleures ne goûteras!

Tu peux aller dans le Bourbonnais, — Où sont des filles aimant à danser, — Tu peux aller dans le Bourbonnais : — Tu ne trouveras

[1] Babiau, cône du pin.

pas mieux que dans le Livradois — Des filles jolies et vaillantes ! — Avec le nœud de ruban à leur bonnet, — Ce sont de petites perles si fraîches, — Que nulle part tu ne trouveras de pareilles.

Aussi, reste dans ton pays, — Où est l'âme — De ta mère, — Aussi reste au pays, — Où tu connais ceux qui y sont : — De braves gens, — Je l'affirme, — Meilleurs que partout ailleurs, à ce qu'on dit.

Ers d'uen païsan.



R. MICHALIAS

Piarrot revenu de la ville.

Une fois Piarrot revint — De la ville où il était allé — Comme domestique chez du grand monde ; — Et je vous en réponds, — Pour faire le faraud, — Avoir un joli pantalon, — Faire la raie de ses cheveux avec sa salive, — Personne comme Piarrot.

Juste le lendemain, — C'est la fenaison ; — Son père dit : « Gar-
« çon, — Allons, un coup de main ; — Vois, approche-moi cette
« faux, — Prends-en une toi aussi, — Avec ce râteau, — Un coin
« du chanteau ; — Ensuite nous irons avant — Que s'en aille la
« rosée, — Faucher notre prairie — Juste au soleil levant. »

« Vous oubliez, mon père, — Que je suis-t-un bourgeois, — et que
« je comprends guère — Quand n'on parle patois. — Un *dai* ? De
« quoi c'est donc ? — Et puis ces estruments, — que j'aperçois les
« dents, — Comment les nomme-t-on ?

Disant cela il presse du pied — Le bout d'un râteau — Qui se redresse et le frappe — A la tête et lui flanque — Un coup à assommer un âne. — Plus qu'à moitié étourdi, — Piarrot n'est plus si crâne ; — « F...! il ne m'a pas manqué — ce diable de râteau ! »

Du coup, aisément — Piarrot se souvint — du nom de l'*estrument*.

MORALE

Jeune ou vieux, à tout âge — tu n'est qu'un imbécile — d'oublier la langue que parla ta mère.

Ers dè lous Suts.

III. — PROVERBES, DICTONS, BROCARDS, PLAISANTERIES LOCALES

Proverbes météorologiques.

[Comme la plupart des provinces, l'Auvergne possède un almanach complet de proverbes.]

Neige de février vaut du fumier. — Qui regarde les blés en avril s'en arrache les cheveux. — Hâle de mars, pluie d'avril, rosée de mai. Que voulez-vous qui valût mieux ? — Aux Rameaux vent qui souffle la bannière, soufflera l'année entière. — Noëls gelés, moissons grenées; noëls givrés, moissons fleuries.

[La neige, qui rend le travail impossible pendant de longs mois, tient une grande place dans les préoccupations] :

A la Saint-Michel, la neige est au ciel.
A la Saint-Luc, la neige est au suc (mont).
A la Toussaint, elle descend.
A la Saint-Martin, ferme la porte, car la voilà.
A la Saint-Blaise, il y en a jusqu'à la queue de l'âne.
A la Sainte-Agathe, la neige se fond.

Dictons topographiques

Les Auvergnats, à l'exemple des Italiens, ont désigné par certaines qualifications particulières plusieurs de leurs villes ; c'est Clermont le riche, Montferrand le fort, Riom le beau, Ambert le vilain et Thiers le peuplé.

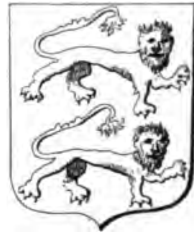
LEGRAND D'AUSSY. *Voyage*. I, 445.

Châteaux de la Limagne : Usson le formidable, Nonette le beau, Vodable le riche, Ybois le bien assis.

D'Auvergne les trois portes sont
Nonette, Vodable et Usson.

Montagnes : Si Dôme était sur Dôme
On verrait les portes de Rome.



ARMES DES BONNES VILLES D'AUVERGNE :

Clermont. Riom. Issoire. Thiers.

La Croix-Morand[1]
Veut un homme par an.

Villes : A Issoire bon vin à boire
Bon pain à manger et belles filles à voir.

« A Issoire sont les plus belles dames de toute la France. »

Voyage de Donato Rigeto de Vérone en 1531.

Un mur mura Murat
Et Murat murmura.

[Allusion aux fortifications élevées à Murat.]

Peu à peu l'or d'Espagne monte à Saint-Paul.

[Allusion aux émigrants qui partent nombreux de Saint-Paul des Landes, Cantal.]

Proverbes à signification morale.

Un chasseur, un pêcheur, un ménétrier — N'ont jamais besoin d'héritier.

Quand les filles se marient, — Elles consentent en disant non.

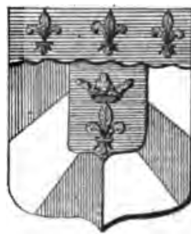
Ni femme, ni toile — Ne faut acheter à la chandelle.

Deux femmes avec une chèvre noire — Sont assez pour tenir la foire.

Il ressemble aux veaux du Forez — Qui valent mieux à deux ans qu'à trois.

[1] Col de la Croix-Morand ou de Diane, à 1 360 mètres d'altitude, entre les vallées de la Dordogne et de la Couze.



ARMES DES BONNES VILLES D'AUVERGNE :
Ambert. *Montferrand.* *Billom.* *Aigueperse.*

Les choux deviennent trognons, (les cauls se viroun trousses), [tout va de mal en pis] (Cantal).

Parle-moi de la jument, fermier. [A chacun son métier] (Cantal).

Rien n'est aussi bien réparti que l'esprit et les impôts; chacun trouve qu'il en a assez (Puy-de-Dôme).

Le premier arrivé au moulin met son grain (Cantal).

L'argent, si vous ne savez pas le tenir serré, a la queue si glissante (Cantal).

Si vous voulez dompter le loup, mariez-le.

Ce qu'on fait à la hâte, on s'en repent à loisir [recueillis par Montlosier].

Les Auvergnats.

Un ancien cosmographe dit, « qu'ils sont extrêmement accorts et rusés, fort laborieux, ardents et âpres au gain, s'adonnent grandement au trafic, sont doubles pour la plupart, querelleux et pleins de violence, et gens avec qui il fait mauvais avoir affaire. La noblesse y est fort courtoise et courageuse; mais le peuple aime les procès et conteste pour peu de choses. »

Les états, empires, royaumes et principautés du monde. Paris, 1625.

On dit que les Auvergnats sont rusés, attachés au gain, querelleux, violents et avec qui il ne faut pas avoir rien à démêler, ce qui pourrait les rendre odieux : mais aussi on ne dit pas qu'ils sont accorts, subtils, de bon esprit, vaillants et assez gens de parole, en quoi ils sont aimables, surtout la noblesse qui est une des mieux faites du royaume. On remarque que cette seule province donne plus de revenu

à Sa Majesté avec sa stérilité que beaucoup d'autres qui sont plus abondantes et plus grandes.

Les Délices de la France. Paris, 1699.

Ni hommes, ni femmes, tous Auvergnats.

[Ce mot célèbre aurait été prononcé par le frotteur de Daumier, qui était allé à un bal de porteurs d'eau. Daumier le recueillit et composa pour le Charivari le dessin intitulé : Ni hommes, ni femmes, tous Auvergnats (Léon Abbessard, *Réveil du Cantal*, 1910). D'après Léon Chanal (*Auvergnat de Paris*, 1910), son origine serait plus héroïque. Le 14 octobre 1781 Washington et Rochambeau visitaient les retranchements devant Yorktown : dans le quartier des chasseurs tirés du régiment d'Auvergne, on dansait la bourrée à perdre haleine, sans souci de la prochaine bataille. « Mais ce ne sont pas des hommes, dit avec admiration Washington ! — Non, Monsieur, dit Rochambeau, ni hommes, ni femmes, tous Auvergnats.]

Un Auvergnat a toujours son dit et son dédit (*Proverbe de Besse-en-Chandesse*).

Les émigrants auvergnats, qui venaient autrefois exercer en grand nombre à Paris les professions de porteurs d'eau et d'hommes de peine ont donné lieu à des plaisanteries classiques ; on en trouvera de nombreux échantillons dans le *Misanthrope et l'Auvergnat* de Labiche. C'est d'après ce type conventionnel et faux que la littérature a longtemps représenté les Auvergnats. En 1867, le poète maréchal-ferrant Francisque Bathol fonda à Paris un journal intitulé :

L'AUVERGNAT

Journal de la rue de Lappe, des charbonniers, des porteurs d'eau, des marchands de ferraille, des marchands de parapluie, des marchands de peaux de lapin, des bric-à-brac et même des gens les plus hauts placés.

Cette feuille, née le 7 novembre 1867, ne vécut que jusqu'au 16 février 1868 ; elle ouvrit ses colonnes à toutes les galéjades et les cocasseries qui avaient cours sur la colonie auvergnate de Paris, mais elle représente moins la malice auvergnate proprement dite, que la tournure d'esprit des humoristes du second Empire.

Plaisanteries et rivalités locales.

[C'est là un thème inépuisable dans la plupart des provinces, mais il tient en Auvergne une place particulièrement importante].

HAUTE-AUVERGNE

Saint-Flour, construite et pavée en lave, où la boue même prenait une couleur d'encre, était appelée « la ville noire. »

Les habitants d'Aurillac sont des *goudots* ou *gaudots* (gaudentes ? bons vivants ?) On les appelle aussi les *pêche-lune* (pesco luno), qui prennent l'ombre pour la

proie. Vermenouze (Flour de brousso), explique ainsi l'origine de ce sobriquet : trois goudots vont pêcher au ruisseau de Dône. « Ils voient dans le ruisseau la lune qui était rousse et pleine. » L'un dit : c'est un *lun* (lampe), l'autre : une plaque de garde, mais le troisième : c'est une truite, et avec un *ferrat*, il vide la flaque d'eau au milieu du pré, puis cherche dans la vase. « Eh bien ! tu la tiens, cette mère des truites, » fait Louis, mais ils ne trouvent dans l'herbe qu'un gros crapaud. « C'est cette bonne fortune qui a fait appeler pêche-lune les goudots. »

Lou goudot, sobès, es un pau pesco-luno

Les dames d'Aurillac et de Murat passaient pour avoir la langue si bien pendue, qu'au XVIII[e] siècle les pères Cordeliers soutinrent des thèses pour en expliquer la raison. L'un expliqua que Dieu fit leur langue avec la feuille d'un tremble cueilli le long de la Jordanne, au moment où elle était agitée par le vent, mais l'autre riposta que le drâ danse continuellement des rigodons sous la langue des Murataises, et c'est ce qui la fait agiter si fort.

Les habitants d'Aurillac, de leur côté, appellent les montagnards des *gavach* (gueux?) du surnom donné par les Espagnols aux émigrants. La Haute-Auvergne possède aussi les *ganelets* (félons) de Maurs, les *couards* de Besse (canton de Saint-Cernin), et les *naïfs* de Leucamp (canton de Montsalvy). Si l'on entend une naïveté, on dit volontiers : « La poulo d'a Leucamp — A fach un iou tout blanc. » (La poule de Leucamp — A fait un œuf tout blanc).

Pendant la Révolution, la rivalité entre Saint-Flour et Aurillac donna lieu à des épisodes tragiques, tels que l'occupation de Saint-Flour par Châteauneuf-de-Randon. La jalousie de Murat contre Saint Flour, qui lui disputait le tribunal, produisit des facéties plus inoffensives. Les habitants de Saint-Flour chantaient :

1

A Murat quand on vous convie,
On met sur un petit plat
Un peu de chèvre pourrie,
Disant : c'est du bon mouton.
Si vous vous fâchez de leur chère,
Ils répondent tout en colère :
Nous autres en mangeons tout l'an.
A Murat, dessous Bredon.

2

Si vous voulez pouffer de rire,
A Murat il faut aller.
Vous ne verrez dans les chemins
Que borgnes et qu'estropiés,
Des bossus dans les rues,
Comme porte-faix en foire,
A Murat, dessous Bredon,
Un pied court et l'autre long.

Ceux de Murat répondaient :

A Saint-Flour la grande ville
Ils veulent avoir un présidial,
N'ayant ni sous, ni deniers,
Il leur faut vendre le foirail,

Le foirail et les Charceyres
Notre-Dame de Frideyre,
Et les ânes de Rambeau,
Pour avoir un présidial.



Riom (1829).
D'après la lithographie de Dauzats. (Extrait de Taylor : Voyages pittoresques dans l'ancienne France).

BASSE-AUVERGNE

Les habitants de Chateaugay racontent que leur donjon exerce une influence fâcheuse sur l'intelligence de ceux qui s'en approchent de trop près. Aux gens un peu naïfs on demande « s'ils sont passés sous la tour ».

Les habitants de Riom, que les campagnards des environs désignent sous le nom de *babies* (diables), ont été en rivalité constante avec ceux de Clermont. Les deux villes n'ont cessé au cours de l'histoire, de se disputer le titre de capitale de l'Auvergne; les bons tours qu'elles n'ont cessé de se jouer, l'âpreté avec laquelle elles se sont disputé la tenue des Grands jours en 1665, le Conseil supérieur institué par Maupeou en 1771, le siège de l'Assemblée provinciale en 1787, puis des assemblées électorales en 1789, celui des administrations départementales en 1790, enfin la Cour d'Appel en 1800, fourniraient la matière d'un poème burlesque digne du Lutrin. Entre ces deux villes, dont la disproportion numérique était bien moins accusée qu'aujourd'hui [1], régnait une jalousie indélébile. « Fallait-il se disputer auprès du

[1] Voy. p. 85.

ministère quelque prérogative, s'enlever quelque établissement projeté par lui, la rivalité redoublait encore d'activité; tout était en effervescence dans les deux villes; intrigues, cabales, députations secrètes, mémoires sans fin, tout ce qu'elles connaissaient d'armes était employé. A voir l'animosité qui les agitait, l'on eût cru que l'une des deux était condamnée à être détruite de fond en comble... » (Legrand d'Aussy, *Voyage*, I, 226). En 1665, le premier échevin de Riom, dans la harangue qu'il fit aux Grands jours, ne put cacher son dépit de les voir tenus à Clermont et insinua malignement que le roi avait choisi pour siège la ville où il y avait le plus besoin de faire justice : les Clermontois répondirent par des chansons d'une platitude lamentable. En 1760, les deux sièges se disputent la juridiction d'Issoire; dans leurs mémoires, les magistrats de Clermont rappelèrent que Riom était une ville ligueuse et que d'ailleurs Grégoire de Tours qualifiait cette localité de *vicus*, village. Les Riomois rappelèrent à leur tour l'expression de « municipolium », petite ville, employée par Sidoine Apollinaire pour désigner Clermont. Depuis longtemps, d'ailleurs, ils étaient en quête de textes littéraires pour fonder leur suprématie. Chapelain avait dit dans la Pucelle :

> Riom, chef glorieux de cette terre grasse.
> Que l'on nomme Limagne au lieu d'Auvergne-Basse.

Des érudits locaux du XVIe siècle avaient même été plus loin et, sans craindre le reproche de pédantisme, cherchaient jusqu'en Grèce les origines de Riom en s'appuyant sur l'autorité de Pline. Les Arvernes prétendant descendre des Troyens, Riom devait établir la supériorité qu'elle réclamait, par son origine grecque.

En 1771 la suppression des Parlements et l'établissement des Conseils supérieurs remplit de joie les Clermontois, dont la ville fut choisie pour être le siège d'une de ces juridictions. Le plaisir fut court, puisque ces Conseils disparurent en 1774 et les Riomois ne manquèrent pas de célébrer cette défaite de leurs rivaux par des chansons. Mais la même année ils eurent une déconvenue : à la suite de leurs démarches réitérées et pour récompenser leur fidélité, le Parlement de Paris autorisa les magistrats de leur présidial à siéger en robes rouges. On triomphait à Riom et on narguait déjà les magistrats clermontois, condamnés à leurs modestes robes noires, quand on apprit qu'ils venaient d'obtenir aussi ce privilège.

Aujourd'hui le souvenir de ces luttes s'est effacé. Clermontois et Riomois sont les premiers à en sourire, mais si la question de la prééminence politique et économique est depuis longtemps tranchée en faveur de Clermont, Riom n'a pas abdiqué pour cela ce qui fait sa personnalité. Elle est restée la capitale judiciaire de l'Auvergne et elle met une véritable coquetterie à mériter toujours son surnom : Riom le beau. La persistance de cet amour de l'autonomie est un phénomène trop rare chez nous pour ne pas être signalé et ce n'est pas un spectacle banal que de voir au cours du XIXe siècle cette petite ville, forte de ses seuls souvenirs historiques, batailler pour maintenir son existence et forcer parfois sa puissante voisine à compter avec elle.

Étymologies drôles.

Elles n'ont naturellement rien à voir avec le folklore et sont sorties du cerveau des érudits. Dans sa « Description de la Limagne d'Auvergne » en 1561, Gabriel

Simeoni retrouve dans la toponymie des environs de Gergovie tous les souvenirs de la lutte entre César et Vercingétorix. *Romagnat*, c'est le « chasteau romain », *Pérignat* le « chasteau d'occision ». Clémensat vient de « clementia Caesaris », mais l'étymologie d'*Aubière* constitue le bouquet de ce feu d'artifice. « Je me suis imaginé qu'après l'assaut donné en vain à Gergovie par les Romains, se ramassant le camp pour faire en ces lieux-là une revue..., ils se trouvèrent moins de soldats et de capitaines... Dont s'émerveillèrent l'un avec l'autre, comme l'on a accoutumé en semblables accidents, et, de si grande perte ils purent dire, (comme la langue latine était commune entre eux) : *Obiere, periere*, et que depuis l'un des mots ait été corrompu avec la désinence *Ac*. »

A rapprocher l'étymologie de Marcolès (Cantal) dont les habitants avaient demandé à servir dans l'armée romaine; César, enchanté, dit à son lieutenant : « Marco-les » (marque-les); enfin, c'est probablement dans les bureaux de l'Auvergnat de la rue de Lappe qu'a été découverte l'origine de Vichy, transposition locale de la fameuse lettre de César : Veni, vidi, Vichy; là aussi sans doute fut dressée la carte des divisions linguistiques de l'Auvergne, qui comprennent la Charabie Heureuse, la Charabie Pétrée et la Fouchtrasie.



Photo Neurdein.

La Chaise Dieu. — Maison Romane rue des Casernes.



Abbaye de la Chaise Dieu. — La danse des morts. Fresque du XVe siècle.
D'après une lithographie de E. Tudot. (Extrait de Michel : L'ancienne Auvergne).

BIBLIOGRAPHIE

1. — RECUEILS LOCAUX

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand, fondée en 1747, reconstituée en 1818. Publications : *Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne* (1828-1858). — *Mémoires*, 1re série (1859-1887). — *Mémoires*, 2e série (ouvrages à part). — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, parait depuis 1881.

Tablettes historiques d'Auvergne, publiées par J.-B. BOUILLET. Clermont, 1840-1845, 8 vol.

Revue d'Auvergne, publiée par la Société des Amis de l'Université de Clermont, depuis 1884. Clermont, Montlouis.

Revue de la Haute-Auvergne, publiée par la Société « La Haute-Auvergne ». Aurillac, depuis 1898.

L'Auvergne historique, littéraire et artistique. Riom, depuis 1893. (Travaux publiés à part.)

La Veillée d'Auvergne, revue mensuelle. Paris, depuis 1909.

Clermont-Ferrand et le Puy-de-Dôme. Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences. Clermont, 1908 in-8° (série de monographies relatives à l'Auvergne, accompagnées de bibliographies).

Faculté des Lettres de Clermont. Mélanges littéraires publiés à l'occasion du centenaire de sa création (1810-1910). Clermont, 1910 in-8°.

2. — OUVRAGES GÉNÉRAUX

AD. MICHEL. *L'ancienne Auvergne et le Velay*. Moulins, 1843-1848, 3 vol. in-f°.

BOULE et FARGES. *Le Cantal*. Paris, 1900, in-12.

BOULE, GLANGEAUD, ROUCHON, VERNIÈRE. *Le Puy-de-Dôme*. Paris, 1901.

3. — Questions spéciales

GLANGEAUD. *Les régions volcaniques du Puy-de-Dôme* (*Revue d'Auvergne*, 1910-1911).

JULLIAN. *Vercingétorix*. Paris, 1901, in-12.

BOUDET. *Thomas de la Marche, bâtard de France*. Riom, 1900, in-8°.

GATIAN DE CLÉRAMBAULT. *Le château de Tournoël*. Paris, 1910, in-4°.

GOMOT. *Histoire de l'abbaye royale de Mozat*. Paris, 1872, in-8°.

FOULHOUX. *Histoire d'un sanctuaire d'Auvergne. Notre-Dame d'Orcival*. Paris, 1894, in-8°.

CLADIÈRE. *L'histoire de la sainte chapelle de Vassivières*. Clermont, 1688 (réimprimé en 1844).

MÈGE. *Les cahiers des bailliages et sénéchaussées d'Auvergne en 1789*. Clermont 1903.

CLOUARD. *Les gens d'autrefois. Riom aux XVe et XVIe siècles*. Riom, 1910, in-4°.

H. GAZEL. *Les anciens ouvriers papetiers d'Auvergne*. Clermont, 1910, in-8°.

J.-B. BOUILLET. *L'Album auvergnat* (bourrées, noëls, poèmes, etc.). Moulins, 1853, in-4°.

VAN BEVER. *Les poètes du terroir*. I, Auvergne. Paris, 1911, in-8°.

BANCHAREL. *La grammaire et les poètes de la langue patoise d'Auvergne*. Aurillac, 1886, in-12.

H. DONIOL. *Les patois de la Basse-Auvergne, leur grammaire et leur littérature*, Paris, 1877, in-8°.

DELZANGLES. *Chants populaires d'Auvergne*. Aurillac, 1910, in-4°.

H. GAIDOZ et P. SÉBILLOT. *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de l'Auvergne et du Velay*. Clermont, 1885, in-8°.

GAULT DE SAINT-GERMAIN. *Costumes d'Auvergne* (aquarelles de la fin du XVIIIe siècle). Bibliothèque de Clermont. Manuscrit 794.

DELORIEUX. *Costumes d'Auvergne*. Clermont, s. d., in-f°.

VERNIÈRE. *Les voyageurs et les naturalistes dans l'Auvergne et dans le Velay* (*Revue d'Auvergne*, 1900 (Bibliographie des récits de voyage relatifs à l'Auvergne.)

J. BOUILLET. *Statistique monumentale du Puy-de-Dôme*. Clermont, 1846, in-8°.

ROCHEMONTEIX. *Les églises romanes de la Haute-Auvergne*. Paris, 1902, in-4°.

G. DESDEVISES DU DEZERT et L. BRÉHIER. *Clermont-Ferrand, Royat et le Puy-de-Dôme*. (Les villes d'art célèbres.) Paris, 1910, in-4°.

DUC DE LA SALLE DE ROCHEMAURE. *Les troubadours cantaliens*. Aurillac, Imprimerie moderne, 1912, 2 vol.



Photo Tesson.

Cirque de Mandailles.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS GÉOGRAPHIQUES[1]

[1] Les chiffres en caractères gras renvoient aux gravures.



Photo L. Boulanger.

Coudes.

TABLE DES ILLUSTRATIONS



Photo Neurdein.

Paysanne d'Auvergne.



Photo J. Boulanger.

Château de Murols.

TABLE DES MATIÈRES

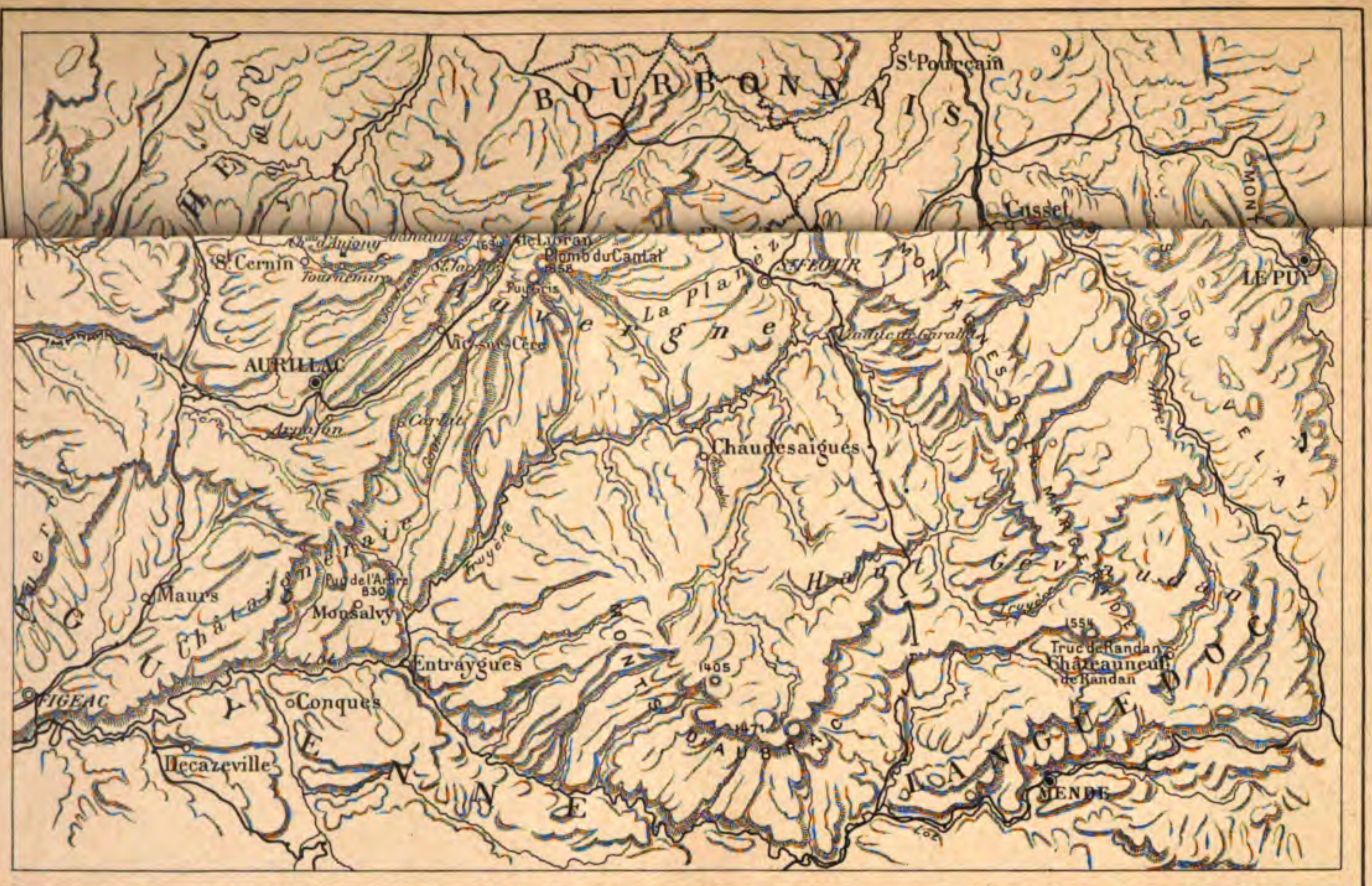
ÉTUDE DE M. LOUIS BRÉHIER

ANTHOLOGIE

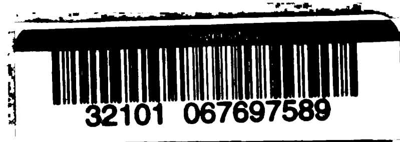


Armes de Bernard Ier, comte d'Auvergne.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCCr



H. BARRÈRE, Éditeur-Géographe. 21 Rue du Bac. PARIS


32101 067697589





